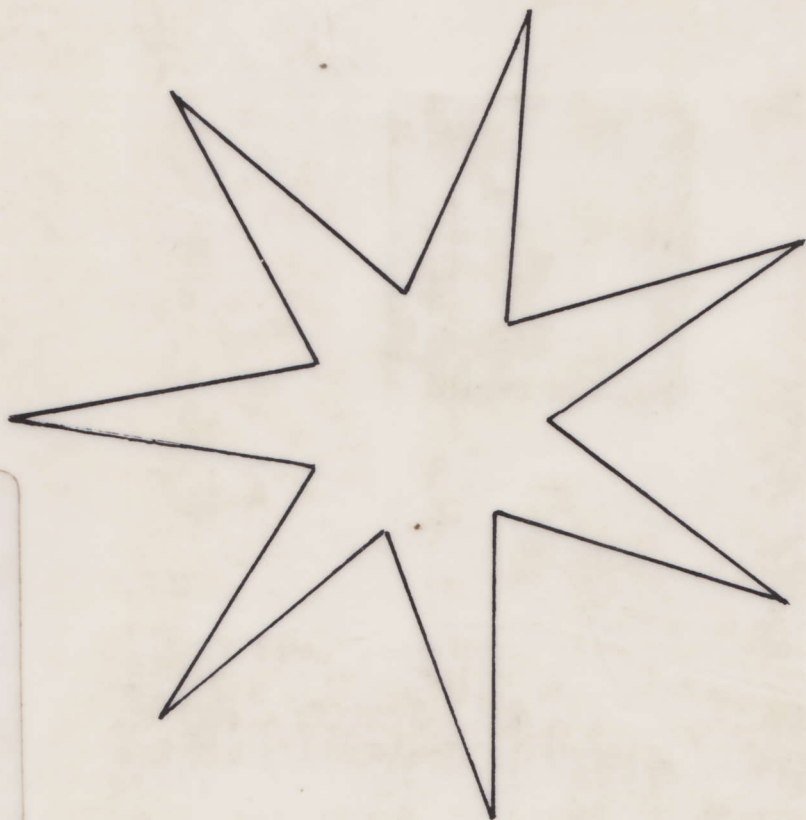


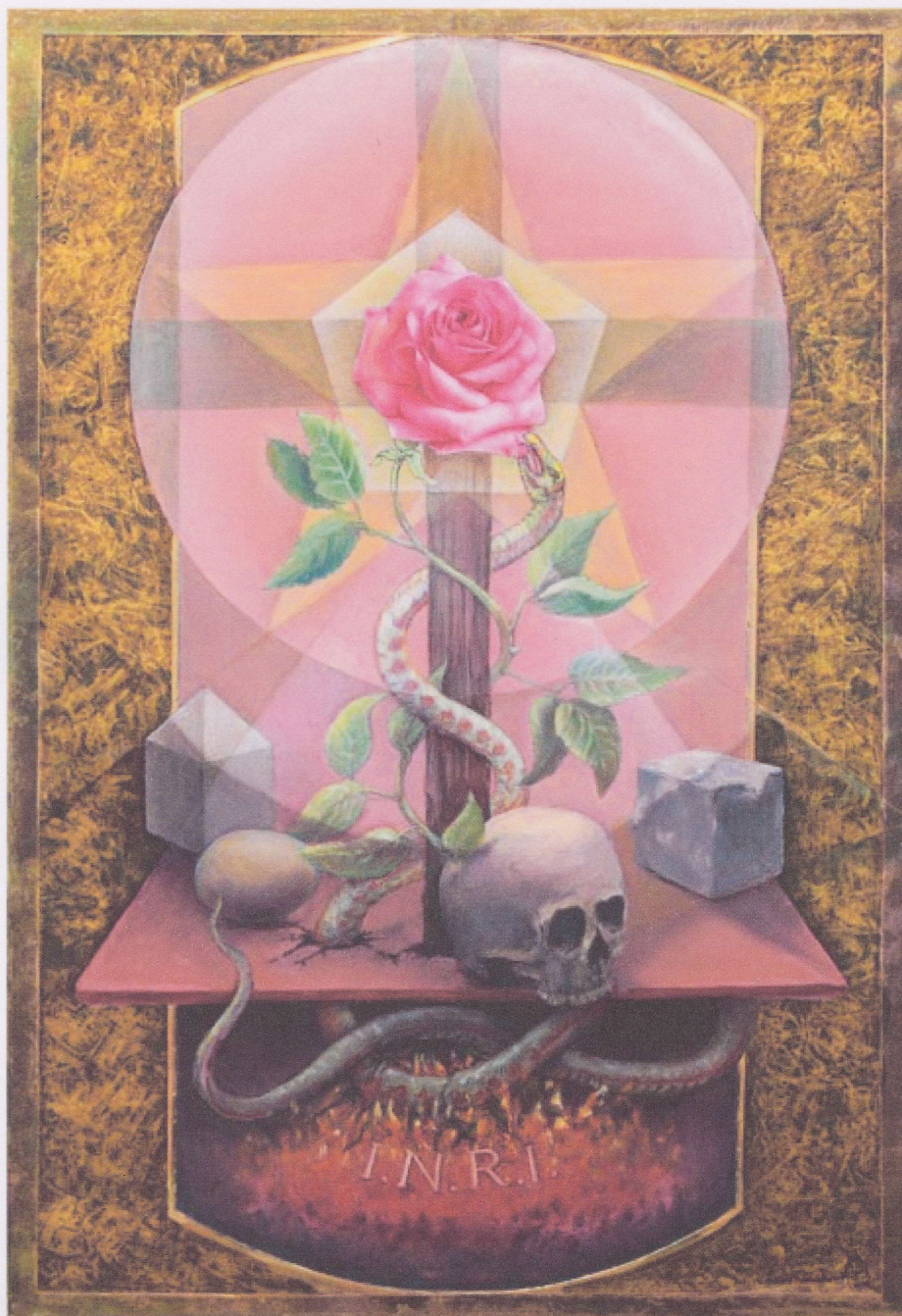
Jean-Pascal PERCHERON

LE LIVRE
D'OR
DE L'ALCHIMIE



ÉDITIONS RAMUEL

Numérisation réalisée par phenix 1717



LE LIVRE D'OR

DE L'ALCHIMIE

BIBLIOTHEQUE DE LA FACULTE DE MEDECINE
DE LA UNIVERSITE DE LYON
RUE DE LA FACULTE DE MEDECINE
69635 LYON CEDEX 07

COTE 133

PERCHERON, Jean-Pascal

00285241-2

© Editions Ramuel, 1998
Tous droits de reproduction, traduction et
adaptation réservés pour tous pays.
ISBN 2-910401-90-1

JEAN-PASCAL PERCHERON

LE LIVRE D'OR

DE L'ALCHIMIE

**EDITIONS RAMUEL
225, rue des Princelles
60640 VILLESELVE (FRANCE)°**

Du même auteur

A paraître.

Charles Perrault, conteur et hermétiste

EDITIONS RAMUEL

A mon épouse Dénia, pour sa patience et son soutien sans faille.

A Philippe Marlin, qui m'a fait connaître Ramuel et qui m'honore de son amitié.

A tous ceux qui cherchent dans la Voie la plus difficile, mais ô combien passionnante.

PREFACE.

L'alchimie m'a toujours fasciné, fasciné et dérouté. *La difficulté du sujet est effroyable* écrivait Pierre Lazlo, professeur à l'école Polytechnique, dès les premières lignes de son excellent livre « Qu'est-ce que l'alchimie ? » (1). Et cette effroyable difficulté résulte certainement de la grande confusion qui nimbe le sujet. Confusion au niveau de la démarche, tant il est difficile de faire la part des choses entre l'approche métallique et le cheminement d'ordre spirituel. Confusion au niveau de l'étude concrète, les charmes de la littérature dite hermétique demeurant bien souvent hors de la portée du néophyte. Je me souviens avec sourire avoir il y a bien longtemps sué sang et eau sur « La très Sainte Trinosophie » (2). Et avoir rapidement calé à la lecture d'une allégorie sympathique, certes, mais dont le décodage précis m'apparaissait totalement impossible.

Concret, précis, tels sont en effet les deux termes qui m'ont toujours accompagné dans mes recherches sur l'Art Royal. Et force est de constater que je suis toujours resté sur ma faim, à deux exceptions près cependant, que je voudrais brièvement évoquer en reprenant divers articles rédigés pour **Murmures d'Irem**.

« J'ai relu récemment « L'Or du millième Matin », d'Armand Barbault (Editions Premières et J'ai Lu), afin de préparer une interview avec le fils de cet alchimiste sur lequel Fred Demma (3) avait pu mettre la main. Hélas, le fiston ne poursuit pas les travaux de son père et à décliné notre proposition !

Domage, mais cela fut pour moi l'occasion de redécouvrir un grand alchimiste contemporain, au langage et à l'enthousiasme communicateur. On y parle de nature, de petits matins à la campagne et de rosée. On rentre avec l'auteur dans un labeur infini afin de recueillir au bout de nombreuses années l'Or Végétal, première étape du Grand Oeuvre. On suit le savant dans ses démarches auprès des laboratoires pharmaceutiques afin de tester les propriétés curatives de son produit. Et on le quitte, avec regret, alors qu'il rentre dans la seconde étape, celle du mercure alchimique. Une Alchimie assurément poétique, qui insiste sur le rôle de la femme dans le travail de l'adepte et sur le caractère profondément astrologique de la démarche du souffleur. » (4)

La seconde est tout à l'honneur des Editions Ramuel. « ... Je vous recommande fortement « Le Cours d'Alchimie », signé du Docteur Alphonse Jobert. Il s'agit bien sûr d'un cours, clair et pratique, débarrassé de tout le fatras symbolique habituel à ce genre de littérature Mais il s'agit aussi d'un quasi roman policier, d'une enquête sur l'identité réelle du Docteur Jobert. Un personnage mystérieux, ami de Canseliet, dont la disparition a fait couler beaucoup d'encre. Ne s'agirait-il pas d'une opération montée par le gouvernement de l'époque pour tenter de s'appropriier ses secrets ? Passionnant de bout en bout. » (5)

Et puis... je suis rentré en relation avec Jean-Pascal Percheron. Une rencontre fortuite, au gré de mes contacts et de mes recherches dans les milieux ésotériques. Mais aussi une rencontre inspirée par le souffle puissant des arcanes.

« La galerie des alchimistes d'aujourd'hui » est un livre qui reste à écrire. Mais je suis persuadé que Jean-

Pascal y tiendra une place de choix. Tout d'abord de par son expertise concrète. ...*Je travaillais alors dans les métaux précieux. A la différence de bien des alchimistes en herbe, je connaissais les métaux ; dans l'atelier familial, je dissolvais, je chauffais, je fondais, je soudais, activité normale dans l'artisanat des bijoux. J'ai vite eu la conviction que la réalité transmutatoire était une technique particulière de synthèse des qualités de différents métaux, sous forme de sulfates. (6)..... Des écrivassiers publient des livres sur l'Art Royal, alors qu'ils n'ont jamais trituré un métal au fourneau... Donnerait-on un livre à écrire sur la conduite en montagne à quelqu'un qui n'a pas son permis ?* La conséquence évidente de cette expertise est de nous fournir un travail simple et clair, à la fois pour nous permettre le décodage des allégories traditionnelles, mais aussi et surtout pour suivre et partager la propre recherche de l'auteur. ... *A lire les publications actuelles, j'ai la sensation que le fatras symbolique dans lequel baignent les textes et commentaires dissimule l'ignorance. Voilà ce qui devait être dit !!!*

Jean-Pascal a quitté la capitale et vit désormais en pleine campagne. *Il faut dire que vu ma passion, mieux vaut être isolé et discret.* Une discrétion qui n'est pas synonyme de silence, comme en atteste le présent ouvrage. Et je suis persuadé que Jean-Pascal aura encore énormément de choses à nous dire...

Philippe Marlin

L'OEIL DU SPHINX

Juin 1998.

INTRODUCTION.

Transmutation alchimique : mots magiques qui abordent immédiatement l'imaginaire, qui évoquent la richesse, le pouvoir, et même l'immortalité. Aujourd'hui réalisée en laboratoire avec, il est vrai, des coûts de production très élevés, tout homme moderne ne peut éprouver que de l'incrédulité quand un alchimiste avance qu'elle est réalisée depuis des temps forts anciens. Si, à l'aide de la pile atomique, le radium est transformé (transmué ?) en plutonium, à Saclay, aucun de nos plus savants érudits de la physique nucléaire n'accorderait un quelconque crédit aux assertions d'ailleurs invérifiables des alchimistes.

La matière inanimée comme la matière animée, livre depuis des années ses secrets les plus intimes. De l'invention du microscope qui permet de contempler les premières cellules animales et végétales, jusqu'au microscope électronique, la découverte de l'infiniment petit avance inexorablement. De la cellule à la molécule, du virus à l'atome, des quarks aux particules, les limites des composants initiaux reculent sans cesse. Les atomes, composés de trois éléments constitutifs, sont sécables en beaucoup de parties.

Si, plus l'homme descend dans les structures fondamentales de la matière, de nouvelles questions se posent, une constante demeure immuable : l'unicité organisée de ses matériaux primordiaux. Le célèbre physicien Russe Mendéléév, avec sa table de numérotation atomique, avait suggéré ce principe, en partant du postulat

du constituant le plus simple, (l'hydrogène), pour finir avec les métaux radioactifs (radium, uranium, etc.). Mais la structure protons neutrons électrons est identique pour tous les atomes.

L'alchimiste, par le travail de matériaux appropriés et dans des conditions adéquates, va provoquer une dissociation des éléments de la structure et s'employer à recréer, sur un support nouveau, une nouvelle matière. Il est évident que cette phrase suscitera chez certains un sourire incrédule, pour le moins. Pourtant, au cours de l'histoire, biens des témoins dignes de bonne foi et ne se laissant pas abuser par d'habiles manipulateurs ont attesté de la réalité transmutatoire. Les exemples abondent. Il suffit, et cela malgré le secret qui entourait les « disparitions » d'hommes jugés dangereux pour la sécurité de l'état, de voir le nombre d'alchimistes emprisonnés, pour se rendre compte de la réalité de réussites philosophales. L'or et l'argent représentaient il y a encore peu la puissance et la stabilité des Etats, et une fabrication de métal précieux synthétique aurait menacé l'équilibre financier des pays. Il n'en n'est plus de même à l'heure actuelle, où ces métaux ne représentent plus la masse monétaire en circulation et n'ont de ce fait qu'une valeur symbolique.

L'alchimie est reniée par les tenants de la science officielle ; une des raisons provient de l'opacité de sa littérature. Les documents hermétiques ont tôt fait de lasser tout lecteur. Les écrivains hermétistes, de Hermès Trimégiste à Fulcanelli, ont toujours respecté, pour des mesures de prudence évidentes, un critère absolu, le secret du Livre. Le cryptage, l'allégorie, sont avec bien d'autres méthodes les moyens utilisés pour tisser un voile indéchirable entre le signifiant et le signifié, dans le but d'éloigner l'avide ou l'ignorant. Si l'alchimie représente la phase concrète de l'élaboration, le postulant ne doit y voir que la concrétisation de sa philosophie, et la justesse de son

savoir. Le but principal reste la révélation, finalité de tout itinéraire initiatique sincère. Le chercheur d'Hermès considère que la vie sur Terre est présente dans la matière inanimée, et en fait la démonstration avec la transmutation métallique. Pour lui, la structure des éléments est calquée dans l'infiniment petit sur l'infiniment grand, et par sa connaissance intime de la matière, il accède à une autre réalité. Il faut reconnaître que cette théorie alchimique pluri-centenaire, présente avec la structure du système stellaire des relations troublantes...

Une autre raison tient à ce que les implications de la recherche philosophale représentent deux finalités vieilles comme les sociétés humaines, impossibles à atteindre : La vie éternelle et la richesse. Ces aspirations de tout être humain ne sont d'ailleurs pas propres à l'alchimie. L'élixir de longue vie, l'eau de Jouvence, le cinabre des Taoïstes chinois figurent eux aussi des quêtes de l'impossible.

Ce livre s'est fixé plusieurs objectifs. Il est bon de rappeler et de démystifier la sagesse d'une quête oubliée, seule recherche spirituelle ayant apporté au monde scientifique des connaissances matérielles conséquentes. La philosophie hermétique est aussi l'unique recherche spirituelle qui ne se contente pas d'un but métaphysique, mais qui justifie la vérité sur un support palpable. Depuis l'essor de la recherche scientifique, l'alchimie a perdu son audience, alors qu'elle était la mère depuis des siècles de la recherche expérimentale. Il est vrai que bien des faits et des pseudo initiés ne plaident pas en sa faveur. Mais faut-il pour autant reléguer aux oubliettes un savoir immémorial, international, car la démarche de l'association spirituelle et de la recherche scientifique avant la lettre ne correspondent plus aux critères du vingtième siècle ?

La philosophie hermétique est considérée par beaucoup comme une chimère, voire du charlatanisme. Pour d'autres, elle apparaît à l'étude comme une dérive des

recherches empiriques menées par les anciens, enfin par ses thuriféraires comme une quintessence divine. Un fait est sûr : depuis des siècles, elle n'en finit pas de déchaîner bien des passions humaines. Auréolée d'un halo de mystère, de manipulations fallacieuses, la vieille sagesse a de tout temps excité les imaginations. Il ne s'est pas trouvé d'époque, en Orient comme en Occident, où des auteurs n'aient écrit sur la philosophie. Bien souvent, l'attrait pour les lecteurs n'était pas l'accès à une ancienne école de sagesse, mais le côté rentable du travail transmutatoire. Seulement, l'extrême difficulté de la lecture des livres alchimiques avait tôt fait de décourager les curieux et les avides empressés.

La lecture, l'étude des livres traitant d'alchimie n'est pas aisée pour l'amateur. La symbolique hermétique, le mélange volontaire de nombreux vocables, enfin, la dissimulation dans un « argot » (1) incompréhensible a pour effet de décourager les plus opiniâtres. C'est d'ailleurs pour cette raison que des chercheurs, sérieux dans leurs domaines, considèrent l'alchimie comme une quête insensée, exubérante, poursuivie par des rêveurs, des illuminés ou des escrocs. Les écrits, certains traduits plusieurs fois, par exemple du perse en arabe ancien, ensuite en arabe moderne, enfin en langue européenne, ne traduisent plus la pensée de leurs auteurs. Et il faut en plus souligner les problèmes de sémantique, multiples selon les racines culturelles et religieuses.

En cette fin de vingtième siècle, il est devenu extrêmement difficile pour un curieux des sciences chimiques d'avoir accès au savoir. Hormis les raisons évoquées plus haut, il en existe de nombreuses autres. La première vient du fait que très peu de librairies tiennent à la disposition du public une littérature hermétique de qualité. Les ouvrages proposés à la vente sont des produits commerciaux, s'adressant au plus grand spectre d'acheteurs

potentiels. Dans ce genre de publication, l'auteur de commande réalise une synthèse rapide des quelques connaissances superficielles qu'il a put glaner ; son texte devant ratisser large, la tendance à la simplification devient obligatoire. De plus, la diffusion d'ouvrages traitant des sciences occultes, de la magie, des extraterrestres, du triangle des Bermudes et autres mystères est bien plus rentable. Mais le client fait l'article ... Il est vrai que le profit commercial à diffuser une littérature alchimique de qualité est minime, du fait du petit nombre de lecteurs potentiels.

De tout temps, les alchimistes ont tenu secret la composition de la pierre philosophale. **A ma connaissance, ce secret n'a jamais été divulgué jusqu'à aujourd'hui.** Au moyen-âge, un rebouteux comme un alchimiste pouvait facilement être accusé de sorcellerie. Tout le monde connaît le sort « purificateur » réservé aux accusés d'hérésie par la hiérarchie ecclésiastique... Les alchimistes prévenaient leurs confrères des dangers de la divulgation du savoir. Albert le Grand citait dans son traité « De Alchima » : *« Si tu as le malheur de t'introduire auprès des princes et des rois, ils ne cesseront de te demander : « Eh bien Maître, comment va l'Oeuvre ? Quand verrons nous enfin quelque chose de bon ? » Et dans leur impatience, ils t'appelleront filou ou vaurien et te causeront toutes sortes de désagréments. Et si tu n'arrives pas à bonne fin, tu ressentiras tout l'effet de leur colère. Si tu réussis, au contraire, ils te garderont chez eux dans la captivité perpétuelle dans l'intention de te faire travailler à leur profit ».*

Pendant la Renaissance et après, l'alchimie a souvent excité la convoitise des puissants. La pierre philosophale, réduite à son aspect lucratif, suscite depuis toujours des avidités mercantiles. La possibilité de fabriquer à peu de frais de grandes quantités de métaux précieux, en l'occurrence or et argent, aurait résolu bien des soucis

financiers pour les états (2). Au vingtième siècle, les services secrets américains auraient recherché, en vain heureusement, le Maître Fulcanelli (3).

Les Maîtres ont toujours dissimulé le sens de leur enseignement grâce au symbole ; une mesure de prudence évidente... Néanmoins, depuis le début du siècle, les écrits hermétiques sont plus accessibles qu'autrefois. Par accessible, il faut comprendre qu'au lieu de passer une vie à tenter de déchiffrer les arcanes du grand Oeuvre, vingt ans de patience et de volonté seront nécessaires. C'est peut-être, de la part des Maîtres, une volonté d'ouvrir la sagesse à de nouveaux postulants.

Auparavant, un éventail de métiers pouvait préparer au labeur philosophique. L'orfèvrerie, la verrerie, la pharmacie, l'émaillerie, et bien d'autres amenaient les meilleurs, ceux qui voulaient dépasser leur art, vers une réflexion initiatique. Les sociétés de compagnonnage, la franc-maçonnerie, les fraternités ouvrières servaient de terreau, préparaient à l'initiation, qu'elle soit hermétique ou autre. Les hommes prenaient aussi plus le temps de regarder autour d'eux, de réfléchir, de chercher à comprendre. Ils vivaient en harmonie avec les cycles naturels, plus proches de leur environnement écologique. A notre époque, tout est fabriqué en série, standardisé, industrialisé. Un pharmacien ne conçoit plus ses remèdes, avec de savants dosages. Les émailleurs ont pratiquement tous disparu. Il en va de même pour la plupart des métiers de l'artisanat. Le verre sort des usines robotisées. Aucun artiste peintre, à quelques rares exceptions près, ne fabrique encore ses couleurs. Les conditions et les structures qui incitaient des hommes, à aller plus haut que leurs préoccupations immédiates n'existent plus.

Actuellement, la publication de littérature sérieuse sur la pensée hermétique est pratiquement inexistante, mis à part dans quelques groupes restreints. L'alchimie intéresse

peu de monde. On trouve bien quelques opuscules évoquant l'alchimie sous forme abstraite, mais peu de livres traitent du travail au foyer. Cette carence a motivé la présente publication. Ce livre s'adresse à tous les curieux, et tout a été fait pour qu'il soit accessible à tous. Il est certain que les hermétistes chevronnés trouveront ces publications par trop vulgarisées ; à côté des grands classiques de la littérature, la clarté voulue pour cet ouvrage pourra paraître simpliste. Choisisant de s'adresser aux lecteurs qui n'ont jamais approché la pensée hermétique, il fallait des exemples simples. Des chapitres comme l'historique ou les chymies n'intéresseront pas les alchimistes avertis.

L'auteur a donc opté pour une meilleure lisibilité, et choisi de « décortiquer » toutes les étapes du grand Oeuvre. L'objectif principal de cette édition reste de former le lecteur aux réalisations concrètes. Le 20^e siècle est un tournant pour la civilisation humaine, et l'attitude des principaux dirigeants économiques et politiques de la planète, cette conduite irresponsable commence à largement hypothéquer l'avenir de cette civilisation. Car tout homme « éveillé » ne peut que ressentir cruellement les dégâts irrémediables qui sont fait à notre Terre, et par là même attenter au destin de la race humaine. Si, pendant des milliers d'années, les adeptes d'Hermès ont respecté le serment du secret, il n'en va plus de même aujourd'hui. Comme Monsieur Roger Guasco, un des derniers grands alchimistes français, dont les parutions en 1979 et 1981 portaient du même constat. Nous n'avons pas de planète de rechange.

Cet ouvrage est divisé en plusieurs parties. La première décrit la philosophie hermétique. La seconde évoque un panel de grands Maîtres, ainsi que le décryptage symbolique de quelques légendes et textes classiques. La troisième constitue le dictionnaire hermétique. Il permet au

curieux de déchiffrer les livres classiques et de comprendre le travail au fourneau. Enfin, la dernière donne les bases de la technique opératoire et les composants du grand Oeuvre, la façon de les travailler pour arriver au but ultime.

• • •

LES ORIGINES.

Dater exactement l'âge de la philosophie et de la première transmutation est impossible, et n'apporterait pas grand-chose à la quête. Des forgerons ont mélangé différents métaux pour obtenir des alliages, à l'aube des premières civilisations (le bronze). On peut admettre que des hommes ont tenté d'imiter les métaux précieux, ou d'en augmenter le volume. Mais cette démarche est bien lointaine de la philosophie hermétique.

Il est probable que la première civilisation humaine ait engendré la pratique philosophale. Une civilisation peut être définie comme une organisation collective hiérarchisée. Des fonctionnaires structurent et veillent au bon déroulement de l'application des lois. L'augmentation des populations citadines entraînant celle des échanges commerciaux, l'apparition de la monnaie en remplacement du troc devient inéluctable. De tout temps, une monnaie doit être fabriquée à base de matériaux rares et inimitables. L'or et l'argent, mais aussi le cuivre et le bronze selon les pays, possèdent ces critères. S'il est évident que l'apparition de la monnaie correspond à celle des premiers imitateurs et faussaires, les premiers alchimistes ne figurent pas parmi ces « catégories » de population.

La grande conséquence de l'organisation des premières collectivités humaines est, outre l'activité de fonctionnement étatique, la naissance d'études visant à acquérir des connaissances. Mathématiques, astronomie, écriture, etc.. La liste serait longue.

L'important pour un curieux du « gay savoir » est de s'imprégner des conditions mentales des écrivains anciens.

Dans les documents alchimiques, la référence au divin, donc au sacré, est constante. La religion encadrait, jusqu'au siècle dernier, tout ou partie de la vie des hommes. Dans l'antiquité, l'omniprésence du sacré occupait une place prépondérante dans la vie publique comme dans la vie privée. Tous les mystères de la création, toutes les incompréhensions des phénomènes naturels étaient l'Oeuvre de Dieu.

Notre époque a expliqué la plupart des incompréhensions et heureusement démystifié les superstitions qui en découlaient. Mais soyons indulgents pour nos ancêtres ; la vie pouvait souvent leur paraître injuste. Le mythe du paradis après la mort, entretenu par toutes les religions, permettait de donner un espoir sans grand risque, d'ailleurs. L'existence n'avait pas l'importance qu'elle a maintenant. Au vu de la mortalité infantile et de l'espérance de vie, des ravages causés par les épidémies et les guerres, il est évident que le psychisme des hommes du passé était bien différent du notre. La peur de la mort, frayeur salutaire qui produit l'instinct de conservation, permettait aux religieux d'inspirer la crainte. La religion offrait une espérance pour la grande majorité des populations.

Si les religieux entretenaient l'attente d'un monde meilleur, ils s'arrogeaient une place de choix dans la hiérarchie sociale. Les craintes qu'ils inspiraient amenaient à une relative obéissance civile. La deuxième force de la religion est qu'elle accaparait tout savoir, toute connaissance initiatique. Les écoles, lieux clés d'apprentissage de la culture, étaient dirigés par des religieux. La religion donnait une assise temporelle aux régimes héréditaires et ces régimes accordaient en contrepartie une assise matérielle au spirituel. Il faut dire que la peur de la mort, levier principal de toutes les

religions, permettait de diriger efficacement des populations probablement peu obéissantes.

Si les connaissances métaphysiques demeuraient le pré carré jalousement gardé des religieux, les sciences exactes se développèrent très vite, indépendamment du contrôle des prêtres. L'astronomie, la géométrie, l'hydrologie, etc... L'architecture connut un essor spectaculaire et nombre de ruines témoignent encore de la grandeur des sociétés du passé.

Dans les sciences vivantes, seules la logique, la déduction, permettaient aux savants de progresser. Ces chercheurs ne connaissaient pas le microscope, pas même la loupe. Un sens aigu de l'observation favorisait la perception des conséquences, mais le manque de connaissances fondamentales gênait considérablement la compréhension des causes. Des expérimentations empiriques ont certes, amené à des découvertes, en médecine, en pharmacie. Mais il faudra attendre des siècles avant la systématisation de l'étude des faits, reproductibles par plusieurs expérimentateurs.

Un proverbe alchimique proclame : « **Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas** ». Le premier savant à faire la relation entre le système planétaire et la structure atomique de la matière s'est servi de son intelligence, c'est sûr, mais aussi et surtout de son intuition. Les Grecs avaient donné une définition de l'atome : « qui n'est pas sécable ». Ces deux définitions donnent à réfléchir quant à la puissance de la réflexion.

La pratique hermétique est née en Orient, et probablement en Egypte ou en Irak (4). Un chercheur a réalisé la synthèse entre son savoir religieux et ses connaissances acquises grâce à l'observation de son environnement, et de la nature. Quelle intuition a poussé ce penseur à se demander pourquoi, la vie étant visible dans le règne animal et végétal, ne serait-elle pas présente, même

sous une forme invisible, dans le règne minéral ? Cette déduction logique, bien qu'abstraite, lui fut probablement insufflée grâce à la croyance de la vie après la mort, encore bien plus obscure. Les écrits hermétiques des Sumériens ou des Mésopotamiens ne sont pas parvenus jusqu'à nous, sauf quelques légendes.

L'alchimie s'est ensuite répandue dans tout le bassin méditerranéen. En Egypte, en Syrie, en Palestine, en Irak, les adeptes furent nombreux. En essaimant, ces civilisateurs exportèrent la connaissance en Inde, en Birmanie et même en Chine (bien que pour ce dernier pays, il semble que l'alchimie se soit développée indépendamment du courant moyen-oriental. Le plus ancien traité alchimique connu est dû à Wei-Po-Yang, qui aurait écrit vers l'an 250 de notre ère. Mais la pratique alchimique est mentionnée pour la première fois dans des textes datant du II^e siècle avant J.-C. ; elle est sûrement plus ancienne). Les Grecs, les Perses, les Romains aussi profitèrent de l'immense savoir de la civilisation arabe. De nombreux récits, contes, légendes alchimiques de cette époque sont parvenus jusqu'à nous. Apparemment, la recherche opératoire était courante à cette période. Les peuples occidentaux, par le biais du Christianisme et du Judaïsme (diasporas installées en Espagne et en Italie), eurent connaissance de la philosophie hermétique (5).

FRANC- MAÇONNERIE ET HERMÉTISME.

Des relations amicales et même fraternelles, au XIII^e siècle et pendant les suivants, ont tissé des liens étroits entre les maçons et les disciples d'Hermès. Au moyen âge, les associations maçonniques donnèrent asile aux philosophes, aux alchimistes, qui étaient nombreux et se déplaçaient souvent. Les hermétistes n'étaient d'ailleurs pas étrangers aux professions des francs-meistiers. Ils apportaient la science et le langage. Le clergé, qui dirigeait la construction des églises, avait recours à eux quand ils n'étaient pas eux-mêmes philosophes. L'influence spirituelle de la philosophie hermétique sur le rituel maçonnique est énorme. Des associations regroupant les adeptes des deux filiations virent le jour au XV^e et XVI^e siècle. Citons l'académie platonicienne, créée en 1460 à Florence, la compagnie de la Truelle, composée de savants et d'artistes, qui était déjà issue de la maçonnerie opérative.

En France, la communauté des mages, structure secrète constituée par Cornélius Agrippa, regroupait les Maîtres de l'alchimie. En ces temps où la confrontation de la pensée était en plein essor, on devine aisément que tous ces groupes interpénétraient leur influence et les associations maçonniques y puisèrent le meilleur ferment. Il est probable qu'à l'heure actuelle, de petits groupes demeurent encore au sein des ordres maçons. De même chez les rose-croix.

Mais les croisades bouleversèrent l'équilibre mental des royaumes occidentaux. Les chevaliers Francs partis délivrer le tombeau du Christ, le saint Sépulcre, furent transformés au contact de la raffinée société arabe. Si les turcs Seldjoukides avaient envahi la Palestine et provoqué par leurs exactions envers les pèlerins la première croisade, les arabes Fatimides qui peuplaient l'actuelle Israël possédaient un art de vivre qui ébahit les rustres guerriers de l'Occident. Les chevaliers croisés, animés d'une « barbarie virile », s'habituerent vite à la finesse des coutumes arabes. Pour donner une idée de l'apport des croisades à l'Occident, rappelons quelques mots : le matelas, (matrah), le sofa, (souffa), la tulipe, (tûlbend), le divan, (diwan) le satin, (zaituni). Le vocabulaire franc s'est enrichi à cette époque de mots nouveaux par centaines. Mais aussi d'un autre mode de vie (6).

Pendant cette migration bi-séculaire, toutes sortes de populations quittaient les pays de l'Europe, attirées par l'Orient. Des gueux aux nobles, des illettrés aux érudits, des commerçants aux savants. D'autre part, les grands ordres de chevalerie avaient envoyé en terre sainte beaucoup de membres intelligents et des plus cultivés. Ce chapitre n'a pas pour objet de réactiver une polémique quant à l'initiation des Templiers en Orient, mais il est sûr que des hommes de cette qualité ont ramené de Palestine autre chose que le goût du luxe oriental. Des laïcs, de même, ramenèrent sûrement vers l'Europe la tradition hermétique. N'oublions surtout pas les puissantes villes de Gènes et de Venise.

De grands alchimistes comme De Montluisant ont décrit les cathédrales gothiques comme étant des temples de l'hermétisme, ramenés d'Orient pendant les croisades. Toutes les sculptures et vitraux de ces cathédrales possèdent un symbolisme très énigmatique, très en vogue pendant ces siècles où l'appétit de constructions à dépassé,

en rapport avec les techniques, ce que les constructeurs actuels bâtissent.

Une polémique est donc née, quant à l'origine de l'art gothique. Selon quelques écrivains hermétistes, l'art gothique serait un art révélé lors des croisades. La cabale phonétique fournit de bien curieux rapprochements entre le style gothique et la symbolique hermétique. L'épopée des croisades coïncide avec l'avènement d'une véritable « révolution » dans l'architecture. Pendant la période gothique, on ne trouverait pas, comme pour l'art roman, de style pré-gothique. Ce serait une véritable irruption dans les techniques de construction des lieux de culte. Et le symbolisme alchimique, ramené d'Orient, est gravé sur tous les monuments gothiques. La deuxième hypothèse, étayée sur des faits historiques, mais qui a le défaut d'être moins romanesque, part du principe que le style gothique est la continuation du style roman. L'historien Friedegode, qui écrivait en 950, cite déjà à cette époque le mot gothique pour qualifier le style roman. A partir du VI^e et du VII^e siècles, ce sont les confréries monastiques qui bâtissent les églises et les couvents. Les architectes sont alors des clercs, formés chez les Goths et les Burgondes, où s'était conservé l'art de construire. L'apparition du style gothique provient de l'évolution du style roman, auquel il apporte la solution au problème technique de la pesée de la voûte. Il n'y a pas d'opposition entre le style roman et le style gothique, mais plutôt évolution. La propagation de l'art roman fut surtout l'Oeuvre des Bénédictins. Mais ils furent aussi à l'origine du style gothique, comme en témoignent les églises de transition (Eglise de Morienvall, Saint-Martin des champs, Saint-Denis). L'art roman n'est d'ailleurs pas exempt de sculptures hermétiques. Les échanges culturels avec les califats d'Espagne, principalement de Cordoue et de Tolède, ont permis non seulement aux peuples de France d'acquérir les connaissances médicales et mathématiques

des arabes et des juifs, mais ont aussi importé l'alchimie vers l'hexagone.

L'étymologie du mot gothique est surprenante. Les Goths, peuple germanique, n'ont aucune relation avec le gothique. En utilisant la cabale phonétique, chère à tous les disciples d'Hermès, on trouve ar-goth, ar-gos. La Nef (partie importante des cathédrales), Argos est le vaisseau des argonautes, récit d'un voyage initiatique à la recherche de la toison d'or. L'argot, langage incompréhensible des non initiés, est un langage caché, hermétique.

Beaucoup d'ouvrages, pas toujours bien exacts d'ailleurs, ont été écrits sur les cathédrales, les Templiers et leurs mystères. Mais très peu évoquent le message chymique laissé par les tailleurs de pierre, guidés dans leur ouvrage par des initiés revenus d'Orient. L'appellation d'art ogival ne s'est réellement jamais implantée dans le vocabulaire. Les bâtisseurs tenaient plus au terme gothique, en cela qu'il offre des interprétations mystiques.

Durant le moyen-âge, une foule d'archimistes, de spagyristes et bien évidemment d'alchimistes travaillèrent à tenter de percer les secrets de la nature. Cette époque fut d'une fécondité géniale dans bien des domaines. Mais le manque de littérature a occulté de façon durable la richesse de cette époque.

La Renaissance doit à Gutemberg au moins son essor, si ce n'est son existence. La découverte de l'imprimerie permettait au livre de sortir des couvents et des monastères. C'est d'ailleurs pendant la Renaissance que l'index pontifical renforça ses interdits, avec les tristement célèbres « bulles ». François 1^{er}, dont la sottise est comparable à la taille, promulgua des édits de censure. La diffusion des livres gênait les pouvoirs en place ... Malgré ces contraintes, des auteurs nous ont laissé un nombre important de volumes hermétiques, malheureusement forts rares (7).

HERMÉTISME ET ROSE-CROIX.

Au XVI^e siècle, deux écoles d'alchimie influencent les divers mouvements initiatiques occidentaux. L'hermétisme, qui est proprement une alchimie spéculative et spirituelle, et le courant opératoire, plus historique et plus finaliste. La quête spéculative aboutit à la formation du courant rosicrucien. Ceux-ci ne se satisfaisaient plus du vieux langage hermétique, par trop obscur, et exposèrent la doctrine en un système écrit et rationnel. Les ouvrages de Jean-Valentin Andrae, De Michel Maier, de Jacob Boehme, de Robert Fludd eurent un succès énorme. Des sociétés rosicruciennes virent le jour dans toute l'Europe et adoptèrent la doctrine de ces auteurs. Ces livres sont une synthèse de l'alchimie mystique, de la cabale et des traditions platoniciennes et hébraïques. Le mouvement eut une immense influence et imprégna profondément la franc-maçonnerie. A tel point que des personnages célèbres furent en même temps francs-maçons et rosicruciens. L'alchimie était alors très en vogue dans les milieux scientifiques et des savants comme Robert Moray, chimiste et mathématicien ou Robert Boyle, père de la physique expérimentale, en même temps qu'alchimiste et créateur de l'invisible collège, marquent la synthèse toujours difficile entre la métaphysique et le rationalisme naissant.

Mais c'est aussi le début du déclin de l'alchimie opératoire. Des savants comme Isaac Newton, devant l'échec philosophal, renient la philosophie hermétique et traitent l'alchimie de quête insensée. L'attrance de ces savants imprégnés de la mystique occidentale, mais éduqués dans un rationalisme naissant, (depuis Descartes) trouva devant l'insuccès philosophal matière à sabrer la philosophie hermétique. La littérature à vocation commerciale, mélangeant pêle-mêle l'archimie, la spagyrie et l'alchimie finit de déconsidérer la philosophie hermétique.

Au dix-septième et dix-huitième siècles, les cours d'Europe s'entichent des mystères philosophiques et autres. L'oisiveté des puissants de ce monde privilégié les conduit à s'intéresser, plutôt par snobisme, aux domaines des manipulations végétales, minérales et métalliques (Le souvenir des messes noires, pendant le règne de Louis le quinzième reste symptomatique de la décadence). Beaucoup de découvreurs dans les domaines chymiques sont des alchimistes. Cela favorise, hélas, l'illusion que les arcanes du grand Oeuvre sont accessibles à beaucoup de gens. Une littérature importante en volume, à défaut de qualité, paraît dans toute l'Europe. Pour beaucoup d'écrivains, la publication d'ouvrages permet un financement de leurs travaux, même si le contenu mélange, dans un fatras symbolique, des recettes d'archimie et quelques astuces opératoires propres aux deux activités métalliques. Cette méthode, au demeurant fort discutable, créa un effet pervers. C'est malheureusement à cette époque que l'alchimie a acquis sa mauvaise réputation. Beaucoup de soi-disant initiés des arcanes du grand Oeuvre se font remarquer des puissants. C'est, hélas, et malgré l'excellent travail de nombreux adeptes, une période trouble pour l'alchimie. Des pseudo hermétistes, gonflés de vantardise, répandent les rumeurs les plus éhontées sur la pratique philosophale. Faussaires, charlatans et escrocs de tout poil se joignent au concert. Ces gens, que l'échec de la manoeuvre opératoire a aigris, vils personnages motivés uniquement par l'attrait de rapides gains substantiels, calomnièrent la vieille sapience.

Cela provoqua un discrédit pour tout étudiant, mais en fin de compte cette opprobre jetée à la face des amoureux du gay savoir causa un retour à la tranquillité du livre et à la quiétude discrète du laboratoire. Les vrais philosophes retrouvèrent, au sein de petits cercles restreints et silencieux, la distance prudente vis-à-vis du monde

extérieur que l'alchimiste se doit de garder. Pourtant, des écrits majeurs datent de cette époque. En France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et même en Pologne, les maîtres ont laissé une formidable littérature initiatique. Mais le symbolisme de leurs écrits est si déroutant que les curieux de toutes natures ont préféré dénigrer notre vieille sagesse.

Le dix-neuvième siècle a vu éclore une foule de pratiques irrationnelles. De Camille Flammarion à Alan Kardec, chantre du spiritisme, il était devenu de bon ton dans les intérieurs bourgeois de faire tourner des guéridons pour converser avec les âmes des disparus ...

La chute d'audience de la religion catholique a favorisé dans notre vingtième siècle l'émergence de sectes, de marchands de « sagesse » orientale, de « vendeurs » de méditation transcendante et autres méthodes de lavage de cerveau. Saupoudrons le tout avec des mystères rentables sur les extraterrestres, l'Atlantide, le triangle des Bermudes et quelques énigmes archéologiques et l'on aura fini de broser le tableau (8).

La pratique philosophale demande des vertus humaines que possèdent peu de gens. Elle a laissé aux postulants à l'adeptat un exemple flagrant, le dernier grand Maître, Fulcanelli. Ses livres, le mystère des cathédrales et les demeures philosophales, restent les ouvrages majeurs de notre époque. Ils sont pour les étudiants un fabuleux gisement de culture et de réflexions alchimiques. Son disciple et ami Eugène Canseliet a lui aussi publié des ouvrages fondamentaux sur le mode opératoire. Malheureusement, ces publications, rééditées en petit nombre et trop peu fréquemment, sont difficiles à trouver. Ces livres, par leur clarté, démystifient la pensée hermétique et permettent au chercheur sincère de comprendre la sagesse. C'est d'ailleurs le cas des quelques autres publications alchimiques du 20^e siècle.

La philosophie va de pair avec l'émergence des civilisations. Des sociétés humaines naissent comme les religions, elles disparaissent de même. Il s'est toujours trouvé, depuis le début des sociétés organisées, une lignée d'Adeptes, de l'Egypte à nos jours, pour maintenir une chaîne ininterrompue de la tradition. La philosophie hermétique perdure depuis l'aube de l'humanité et ses écrits innombrables (**plus de 100.000 manuscrits alchimiques dorment dans les bibliothèques, rien qu'en France**) attestent, s'il est encore besoin de le démontrer, de la réalité de la pérenne science du gay savoir et de son corollaire matériel, la transmutation.

• • •

LE PARCOURS ALCHIMIQUE.

Dans la tradition occidentale, l'alchimie occupe une place à part. Philos, en Grec, signifie ami, et Sophia, sagesse. Hermès est identifié au Mercure romain, et au Thot Egyptien. Par Hermès, on comprend hermétique. Les synonymes sont : caché, tu, étanche, fermé. La philosophie hermétique est donc l'étude de la sagesse cachée. Cachée car elle ne s'adresse pas à tous les humains. L'adepte va dissimuler son savoir au profane par le biais du symbolisme sculpté, écrit ou peint.

La pensée hermétique échappe aux contraintes des structures « initiatiques ». L'amateur peut chercher en vain un groupe, une confrérie, ou une structure quelconque. Il ne rencontre jamais une secte organisée, hiérarchisée comme l'ont été et le sont encore des groupes rattachés à ce qu'il convient d'appeler la tradition initiatique occidentale. L'alchimiste travaille seul. Il peut être en relation avec d'autres chercheurs, mais jamais cette relation ne prendra une allure sectaire. Toute apparition d'un groupe hiérarchisé, qui se prévaudrait d'initiation hermétique serait une imposture. La seule véritable relation que l'alchimiste connaît, c'est avec lui-même. Si, au contraire de l'auteur, un amateur très chanceux rencontre un Maître, celui-ci lui donnera des avis, des suggestions, l'incitera à poursuivre. Mais ne pensez pas qu'il dévoilera les arcanes du grand Oeuvre, même à l'étudiant sincère. L'effort, l'humilité et l'opiniâtreté permettent seuls d'atteindre le but ultime

L'alchimiste est un individu dont le seul moule est le creuset servant à la préparation des métaux. Si des livres

L'alchimiste est un individu dont le seul moule est le creuset servant à la préparation des métaux. Si des livres hermétiques sont à la disposition du curieux qui va fouiner quelque peu, leur compréhension n'est pas donnée à tout le monde. La sélection des meilleurs commence avec le temps ; l'insistance, l'humilité, ces vertus obligatoires, trient les postulants à l'adeptat. La plupart du temps, les personnes qui se targuent pompeusement de connaître les arcanes du grand Oeuvre sont aisément identifiables. Des explications fumeuses dans un langage vague, ponctué de réflexions du genre : « il faut être initié », « l'alchimie demande beaucoup d'efforts » etc. Toujours prêts à briller en société, alors que la vraie lumière est intérieure. Le meilleur moyen pour démasquer ces vantards consiste à poser une question simple, mais précise : le degré de fusion du cuivre ou du soufre, ou la différence entre la voie sèche et la voie humide, par exemple. Cela suffit à démontrer l'imposture quant aux « connaissances » du hâbleur (9).

Socialement, l'alchimie ne connaît pas de clivage. Nicolas Flamel était imprimeur, Vincent de Paul ecclésiastique, Charles Perrault écrivain, Isaac Newton mathématicien. Nous citons là des personnages célèbres par d'autres activités. Mais la foule d'adeptes qui ont préféré garder l'anonymat englobe toutes les classes de la société. Certaines professions préparaient à la connaissance. Les métiers manuels, maintenant tant décriés, amenaient les meilleurs, ceux qui poussent leur art vers le parfait, qui considèrent que la main est la continuation du cerveau, façonnaient leur conscience vers une initiation. Les siècles précédents, la science n'était pas l'apanage de chercheurs salariés, donc obéissants, et des hommes non diplômés pouvaient à leur guise se passionner pour un sujet particulier, sans pour autant passer pour ridicules.

Quel est le but de l'alchimiste ? Beaucoup ont été taxé de « faiseurs d'or ». Comme si le but ultime de la sagesse

consistait juste en un appétit de jouissance matérielle ! Le meilleur moyen pour un alchimiste d'assurer sa sécurité vis à vis de l'église et de l'état restait le silence. La rumeur selon laquelle des chymistes fabriquaient des métaux précieux a déformé la réalité. Si l'hermétiste va évidemment tirer un agrément matériel de la transmutation, le but ultime reste la révélation, « le Don de Dieu ». Un alchimiste pouvait chercher la chrysopée une vie durant. Au bout de plusieurs années d'efforts, le pratiquant voyait enfin se lever le voile qui recouvre la conscience de l'Oeuvre. Si tout cela est motivé uniquement par l'appât du gain, mieux vaut pratiquer une activité professionnelle commune.

Contrairement à beaucoup d'initiations, la philosophie alchimique possède ses représentantes féminines. Il est amusant de constater dans les cuisines, hormis le fait que la gastronomie soit un mélange de différents ingrédients afin d'obtenir un goût, un nectar, que tous, de l'apprenti au maître queux, utilisent un procédé inventé par et pour l'alchimie : le bain-marie. Aux époques reculées où la cuisson régulière des préparations du grand Oeuvre posait pour tous les amateurs un énorme problème, une alchimiste trouva la solution. Elle s'appelait Marie la Juive. Sa renommée était telle que l'encyclopédiste Al Nâdim la cite, dans son catalogue écrit en 987, parmi cinquante-deux alchimistes réputés. Des auteurs, sérieux comme il se doit, parlent de cuisine alchimique pour évoquer le grand Oeuvre.

Nicolas Flamel est le seul alchimiste à qui la postérité a donné son nom à une rue de Paris. On oublie Perrenelle, son épouse, qui conduisit la quête avec son mari. La cabbale phonétique nous éclaire d'un jour nouveau : Perrenelle, pierre nouvelle, et selon Blaise de Vigenère, Flamel, flamme du soleil. La recherche hermétique est une quête personnelle. Mais un couple uni, physiquement et psychiquement, a toute latitude pour oeuvrer ensemble. Au contraire, semble-t-il, les aptitudes propres à chaque sexe, dans le cas d'harmonie cité

plus haut, transcendent la réflexion. Les qualités intuitives, propres à la féminité, sont un apport précieux pour la quête.

• • •

L'INITIATION HERMÉTIQUE.

Le vocable initiation, galvaudé depuis longtemps, doit déjà retrouver tout son sens. Beaucoup trop de groupes à tendance folklorique utilisent ce terme pour créer une différence avec le commun des mortels (même des confréries viticoles, du taste vin). Des sociétés initiatiques comme les Rose-Croix déviants ou certains groupes se prétendant les descendants des grands ordres de chevalerie utilisent même l'apparat à grand renfort de musiques, d'uniformes, de rituels pour impressionner leur initiés. Ces sociétés, avec de grands buts de fraternité, de solidarité sont plutôt des groupes de pression. Quant à la qualité de leurs initiés, on peut raisonnablement douter qu'un rituel costumé et musical transcende un homme.

Pour un alchimiste, l'initiation n'est pas un état que l'on acquiert du jour au lendemain, par cérémonie ou grand-messe. L'initiation est une prise de conscience nouvelle grâce à l'apprentissage d'une connaissance. Et elle n'est pas facile. Il n'y a d'ailleurs pas de grade dans l'initiation, car le terme est impropre. L'initié est un homme arrivé à un état de conscience supérieur, et, à moins d'atteindre la révélation, une quête continue. Dans la pensée hermétique, la différence entre un profane et un initié n'est due qu'au travail, car l'évolution psychique s'acquiert seul, et non grâce à des parrainages ou des cérémonies d'intronisation.

Dans les pages précédentes, le lecteur aura pu lire différents termes se rapportant aux alchimistes : amateur,

curieux, initié, chercheur, adepte, Maître etc... Quand un homme commence à s'intéresser à la philosophie, c'est bien souvent avec la lecture d'un premier livre. Le curieux, c'est lui. L'amateur est celui qui marque beaucoup d'intérêt à la démarche chymique. Le chercheur, lui, a depuis longtemps étudié les textes et quelquefois commencé à travailler au feu. L'initié est celui qui attend après la transmutation, qui en est plus ou moins proche. L'adepte ou l'état d'adeptat est la réussite du grand Oeuvre. C'est aussi un Maître, car souvent il transmet son savoir. Enfin, rares sont les grands Maîtres qui ont reçu « le Don de Dieu ». Mais cette classification n'est pas une hiérarchie. La démarche alchimique est d'ordre spirituel, et bien des chercheurs n'ont jamais oeuvré au feu. Enfin, un amateur peut arriver à l'adeptat assez vite, le temps n'étant pas un paramètre absolu d'évolution mentale.

Comme il est écrit précédemment, la lecture des livres traitant d'alchimie est déconcertante, voire désespérante. C'est voulu. Seul celui qui insiste, avec foi et méthode, peut arriver à décrypter le sens caché des termes. Dès l'instant où un auteur annonce qu'il va vous donner un renseignement crucial, le texte devient touffu, obscur. A croire qu'il a été rédigé pour n'être lu que par l'écrivain lui-même. Souvent, le renseignement que l'on attend va figurer dix ou vingt pages plus loin, ou dans un alinéa et il passera complètement inaperçu. Il peut aussi figurer dans la couleur d'un tableau. Une autre méthode utilisée consiste à employer sans cesse des synonymes. Les mots du texte changent continuellement, noyés dans un déluge de symboles ; et au milieu de phrases sans importance apparente. Il devient alors pratiquement impossible de comprendre quoi que ce soit, de démêler l'écheveau, de retrouver le fil d'Ariane, pour parler comme les livres hermétiques. Par exemple : les deux principes fondamentaux : le mercure et le soufre, le roi et la reine, le soleil et la lune, le mercure et le plomb des sages, le vieillard et la jeune vierge, le fixe et le volatil. Dans un texte

alchimique, ces unions qui *peuvent* être synonymes vont être utilisées par l'auteur au gré de son apparente fantaisie. En rajoutant à cela la présence d'animaux mythiques, avec des dieux égyptiens, grecs ou autres, on comprend aisément quelle difficulté engendre l'étude livresque.

Une autre méthode de cryptage consiste à découper le travail du grand Oeuvre en dizaines de morceaux de textes. Pour corser la recherche, les auteurs rajoutent quelques expériences d'archimie. En replaçant le tout dans un livre dont l'objet est, par exemple une étude sur les cathédrales gothiques, ou un commentaire sur des textes anciens, le lecteur assidu mettra quelques années à déchiffrer la véritable signification. Ce procédé fut utilisé par le grand maître Fulcanelli et son disciple Eugène Canseliet, Frère compagnon d'Héliopolis. Mais que le lecteur ne se fasse pas d'illusions : elle n'empêche pas d'adjoindre un autre cryptage précédemment cité.

L'auteur de ces lignes peut citer son expérience. Combien de soirées complètes et de nuits agitées passées à chercher à comprendre, en proie au doute, au découragement devant la multitude d'éventualités que propose un texte ? Durant seize pénibles années, les arcanes du grand Oeuvre sont restées silencieuses. Ces dernières années enfin, une sorte de synthèse s'est opérée. A force de chercher avec passion mais avec tempérance, et en gardant toujours à l'esprit que derrière l'étude théorique se cachent les réalisations métalliques, que l'alchimie est un travail de matières, la pierre des philosophes a pris corps.

Dans cette société où pullule une quantité impressionnante de sectes, groupes divers, associations méditatives suspectes et « fraternités » à buts non avoués, la philosophie hermétique est absente. Les raisons multiples évoquées quant à cet état de fait prouvent que les alchimistes n'occupent pas une place de choix dans le portefeuille des marchands. Et c'est tant mieux.

La première question que se poserait l'auteur à la lecture de ce livre serait : comment des gens en arrivent-ils à l'alchimie ? Il faut dire que la question ne s'était pas posée, jusqu'à la décision de publier ces travaux. A vrai dire, un concours de circonstances associé à un cadre familial qui prédisposait à une réflexion d'ensemble, peut-être subconsciente, de la finalité de l'existence. Un milieu familial propice et des valeurs terriennes héréditaires, des professions parentales proches des études métalliques, ne suffisent pas à faire naître la passion alchimique. Eprouver le besoin d'une recherche vouée à l'amélioration de son ego est difficile à cerner. Les motifs sont nombreux, des plus vils aux plus hauts, et différents selon chacun. L'alchimie offre de nombreux avantages ; pas d'appartenance à une structure, obligatoirement hiérarchisée, « unique recherche spirituelle confortée par une réalité matérielle », enfin, il faut le dire, attraction, du moins au début, de la possibilité transmutatoire.

Le cadre rigide qu'offre notre civilisation ne peut de toute façon contenter tous les hommes. L'absence de spirituel libre, dans la sphère occidentale du monde, une technologie uniquement tournée vers une prospérité matérielle et jouissive provoquent chez quelques-uns l'envie d'aborder une quête spéculative. Beaucoup de groupes exploitent habilement la détresse ou la naïveté de ces personnes. Chaque année, nous sommes tenus au courant de sectes, d'églises, etc. qui pratiquent ce que l'on peut appeler le « viol cérébral » (quand il n'est pas aussi physique), et pour d'autres la manipulation mentale. La pensée hermétique étant une réflexion solitaire, et étant toujours méfiant vis-à-vis des hérauts clamant fort la Vérité, l'auteur n'a pas eu à pâtir des exactions commises par ces sinistres personnages. Néanmoins, il faut mettre en garde les lecteurs contre toutes ces pratiques abusives.

Il est probable qu'après la lecture de cet ouvrage, le curieux ait envie de communiquer ses réflexions. L'auteur a rencontré trop souvent de ces habiles imposteurs, véritables

recruteurs financiers de groupes bien implantés dans toutes les sphères de la société. Il en existe deux sortes : les représentants de groupes catholiques déviants, ainsi que ceux issus des soi-disants confréries moyenâgeuses. Le but avoué de ces organisations est de faire miroiter une initiation à de grands secrets, et ensuite de grands pouvoirs (toujours très évasifs s'agissant desquels). Le but caché est une sorte de conditionnement à la haute valeur des « humanismes » qui guident la démarche. Tout cela conduit à désarçonner le candidat (candide ?) utilisable ensuite à des desseins suspects (principalement aide matérielle, mais aussi magouilles financières quelquefois).

Le deuxième groupe, autrement plus dangereux, provient des recruteurs de sectes à vocation criminelle qui travaillent avec le lavage de cerveau, la torture physique, la faim, etc. A l'arrivée, le sujet finit détruit psychiquement et toujours ruiné (un rappel pour mémoire des accusations de trafic d'armes à l'encontre d'un célèbre groupe védique, des séquestrations d'enfants par de fameux témoins, des spoliations financières opérées par une célèbre « église scientifique », une mise en examen pour viol de mineurs d'un « Messie du sud-ouest »...). La liste serait longue (10).

C'est un devoir d'insister sur ces dangers, pour plusieurs raisons. Pour ceux que la lecture de ce livre incitera à poursuivre, il faut garder présent à l'esprit que la première phase d'initiation est la plus ingrate. La découverte et l'intégration de la pensée hermétique (comme d'une autre réflexion initiatique) remettent en cause un tas de fausses valeurs et références mentales. L'alchimie rend libre. Mais, dans un premier temps, le bouleversement provoqué va déconcerter l'amateur. Pour illustrer plus concrètement, il se retrouve comme un enfant qui a tout à apprendre. En fin de compte, l'amateur est vulnérabilisé. Et les recruteurs évoqués ci-dessus veillent. Ils s'y entendent fort bien pour manipuler

quelqu'un qu'ils devinent affaibli, en proie à des tourments et dans l'attente de réponses.

Un proverbe dit : « L'expérience est la somme de nos erreurs ». Malheureusement, elle ne se transmet pas. Si l'auteur a tenu à développer plus longuement ce problème des sectes, c'est pour prévenir. Si ces paragraphes, forts éloignés du sujet hermétique permettent aux quelques pour cent de lecteurs fragiles d'éviter ces écueils, ce sera une oeuvre utile.

« La première marche est la plus dure à monter ».

L'alchimie, et cela à la différence de toutes les autres traditions initiatiques, **justifie sa réalité avec un support matériel** comme preuve irréfutable. Elle n'est pas facile d'accès et bien rares sont les grands Maîtres, ceux qui ont poussé la porte d'entrée du temple d'Héliopolis. Le dépouillement que demande l'étude austère et l'humilité dont chacun devrait faire preuve, ajoutés à l'aridité du travail, détremper l'âme. *Toute cette difficulté qui transforme lentement l'amateur du gay savoir n'est pas sans lien avec la sublimité du but.*

• • •

APERÇU DU SYMBOLISME.

Le symbole est utilisé depuis la plus haute Antiquité. Pour attirer le regard, pour piquer la curiosité, pour provoquer une réflexion, tout en dissimulant le message, quoi de plus pratique que le symbolisme ? La nature humaine est ainsi faite que tous les gens attachent une importance aux objets. Chaque individu possède chez lui un souvenir matériel particulier à une personne, ou une époque, dont lui seul connaît la raison profonde de sa détention. Là commence le symbolisme, puisque derrière cet objet, seul le propriétaire connaît le secret de l'objet.

Une erreur consisterait à penser que le symbole est propre aux époques révolues. Les grandes marques commerciales utilisent toujours des logos, comme d'ailleurs les partis politiques des sigles. Dans ce cas, le symbole devient un signe de reconnaissance, d'identification. Pour les religions, le symbole représente le trait d'union entre les fidèles, et bien souvent possède plusieurs degrés que l'on distingue fonction de ses connaissances ou de son degré d'initiation.

Le philosophe, tout comme le franc-maçon ou le Rose-Croix, a recours au symbole pour provoquer une réflexion chez le postulant. Le symbole ouvre des voies insoupçonnées par le profane. En provoquant la curiosité, l'envie de déchiffrer l'énigme, il prépare doucement à l'aptitude mentale qui va amener le novice vers l'initiation. Pour la philosophie hermétique, le recours systématique au symbole est aussi

motivé par un souci de discrétion, d'une part, et d'autre part, pour obscurcir la signification des textes, tableaux ou statues au profane.

Voilà pourquoi l'étude des textes alchimiques est longue ; il faut connaître le symbolisme pour comprendre le signifié. Le premier travail de l'amateur sera de décrypter les symboles. Si certains sont assez simples à comprendre, d'autres sont beaucoup plus difficiles à déchiffrer, car ils intègrent un système global de message. Outre le symbole, l'utilisation de l'allégorie, de la parabole, du calembour, du rébus, et même, selon certains, de la contrepèterie, est systématique. De plus, d'autres auteurs nous disent que certains vocables offriraient des similitudes phonétiques avec des langues mortes (le Grec ancien). Cela expliquerait pourquoi beaucoup de contes alchimiques n'ont aucune signification, malgré l'étude attentive. Le nombreux bestiaire rajoute de surcroît un voile supplémentaire. La référence à des dieux antiques, Grecs, Romains ou Egyptiens finit de brosser le tableau le plus opaque qu'il soit. S'il existe des symboles communs à toutes les religions, « la signification » chymique des symboles est totalement différente des lectures religieuses.

Une science multi-millénaire comme l'alchimie a vu ses symboles varier au cours des siècles. La symbolique entre les douze clefs de Basile Valentin et l'Introitus de Philalèthe est complètement différente, même si le message reste identique. Chaque érudit en alchimie adapte, fonction de son identité culturelle ou religieuse, le message symbolique. La signification des expressions alchimiques varie selon les auteurs et les siècles. Il est très fréquent de trouver trois et même quatre sens pour une même idée.

Citons, par exemple, les quatre éléments, la terre, le ciel, le feu et l'eau. Pour les non-initiés, la seule logique est une dualité d'opposition (terre ciel), (feu eau). Pour d'autres,

la dualité peut être ciel avec eau, la pluie, et la terre avec le feu. Le ciel étant le paradis, l'eau, la vie, la terre est l'enfer avec le feu (qui peut être purificateur). Sous l'angle hermétique, ces symboles ont une tout autre signification. Ils ne désignent pas des substances physiques ou chimiques, mais des *principes*. La terre n'est pas celle des pots de fleurs, ni l'eau celle des bouteilles ; de même le feu ne signifie pas l'enfer, et la pluie le paradis. Ces quatre éléments traditionnels figurent les principes et étapes de la « *materia prima* » qui doit conduire à l'élaboration du grand Oeuvre et à la renaissance philosophale.

TERRE : Principe solide, dense.

FEU : Etat igné, plasmique.

EAU. : Liquide, fluidique.

AIR : Volatil, gazeux, subtil.

La terre est la matière du grand Oeuvre, la matière que le feu va densifier en séparant le volatil du fixe. L'eau est cette substance ignée par le rayonnement cosmique, la rosée. Tout cela correspond au proverbe alchimique, « *solve et coagula* ». Dissous et coagule, les premières élaborations du grand Oeuvre ; cet exemple est typique de l'interprétation du symbolisme caché et de sa difficulté de compréhension. Le symbole alchimique est présent dans toutes les grandes cathédrales gothiques, mais aussi dans des demeures anciennes, des châteaux, des couvents, des prieurés ... Taillé dans la pierre, vous passerez devant sans rien apercevoir du sens caché du personnage, de l'animal, du simple objet.

Les vitraux, hommage somptueux des hommes de l'art, représentent pratiquement toujours des scènes de la Bible. Pourtant, nous trouvons là un sens hermétique, avec les couleurs. Il faut savoir que l'art des coloris était, au moyen-âge, surtout l'art des alchimistes. Les teintures, d'origine métallique, incluses lors de la fusion du verre, représentent les couleurs du travail philosophal. La préparation des différents composants rentrant dans le soufre et le mercure philosophique prennent des couleurs, pendant la cuisson, et toutes ces teintes si particulières, si pures, *sont les témoins visibles de la bonne marche de l'élaboration philosophale*. Hélas, le temps, les guerres et le manque d'entretien rendent peu à peu invisible le détail du fabuleux statuaire des monuments gothiques. Les vitraux, comme les statues, victimes de la pollution atmosphérique, le statuaire, des gaz d'échappement, des fientes de volatiles, et du temps, deviennent, cela peut faire sourire, hermétiques aux regards les plus perspicaces.

Les lecteurs auront compris combien est difficile l'apprentissage hermétique. La subtilité est telle que même un érudit des traditions initiatiques achoppera contre les murs intraduisibles des monuments à caractère symbolique. Quant au livre, sa compréhension reste, malgré l'étude soutenue, par trop abstraite. Les écrits hermétiques les plus sérieux (comme ceux cités dans la bibliographie) restent énigmatiques, la volonté de l'écrivain étant de décourager la plupart des curieux. Il est vrai que la transmutation ne pouvait être décrite en clair, et la symbolique hermétique demeurerait le seul moyen de préserver les curieux d'eux-mêmes.

Le poème, support de tous temps très prisé des amoureux du gay savoir a depuis les premiers écrits inspiré quantité d'alchimistes pour évoquer la philosophie. « Les douze clés de la philosophie », de Basile Valentin, recueil fondamental de douze tableaux indispensables à tout philosophe, comprennent une série d'eaux-fortes et pour

chacune d'elle une strophe en vers. Le poème, support apte à l'allusion, l'allégorie, la parabole, l'anagramme ou le rébus phonétique, permet à l'écrivain de satisfaire à ses obligations de réserves tout en évoquant grâce à ces moyens détournés, le labeur philosophal de façon précise. Stolcius pratique, dans le « Viridarium chemicum », comme Basile Valentin en agrémentant chacune de ses gravures d'un sixain évidemment toujours sibyllin.

Si beaucoup de ces compositions demeurent ambiguës, certaines plus actuelles reflètent bien l'envie d'une meilleure facilité de compréhension. Pour clore ce chapitre d'initiation au symbolisme, un bon moyen consiste à citer des suites poétiques, une ancienne, deux modernes. Les curieux y trouveront source à réflexion, et les étudiants matière à travail.

Le premier est un poème alchimique commentant des opérations du grand Oeuvre, sciemment mélangées dans un fatras symbolique, mais comportant à l'étude des renseignements importants sur « LA MATERIA PRIMA ».

Ce texte, dont l'auteur m'a demandé à rester anonyme, ne date pas beaucoup. En effet, le vocabulaire est de facture contemporaine, le manque de rythme du texte, l'absence d'harmonie des vers, mal taillés, laisse penser que le compositeur n'est pas un habitué de l'écriture mais qu'il a voulu laisser un message hermétique grâce à un moyen traditionnel.

DE LABORE

Si du père des métaux, tu fais souffrir la gangue,
Un vieillard au rameau, avec un air étrange,
Mère et père à la fois, Lune et Soleil,
Salpêtre et mercure, d'une couleur brun vermeil,

Ingèrera Mars et Vénus réunis.

La salamandre accouche d'un dragon fumant,

Igné par le feu, humide grâce au firmament ;

Naissance douloureuse ; coction dangereuse.

Rémora, monte de l'eau d'esprit ! Au milieu aqueux

Il dessine la réale galette. Maintenant, calcine,

Dissous, sépare, cohobe, fermente, multiplie,

Saturne rejoint Hélios, miracle de la vie.

Un *beau* jour,

Un amateur du gay savoir aura tout de suite reconnu au vocabulaire le sens hermétique du texte. Pour ceux qui ont par ce texte une première approche du poème philosophique, l'examen assidu n'apportera pas beaucoup d'éclaircissements. Les paragraphes qui suivent dissèquent en détail la *surface* du poème.

Le père des métaux (l'ancêtre) est le constituant primordial du soufre philosophique. Une remarque quant à l'orthographe du verbe souffrir. C'est le verbe souffrir, donc du principe soufre qu'il s'agit. Quant à la gangue, il faut en déduire que ce métal est dissimulé à la vue, au sortir de la mine. Le deuxième vers, plus énigmatique, amène au vieillard, figure emblématique du commencement du labeur opératoire. La cathédrale de Paris possède une statue d'un alchimiste. Le sourire et le regard perdu, mais scrutateur du personnage, est bien étrange. Mais, d'un autre avis, la mimique du personnage évoqué est volontairement à double sens. L'air signifie plutôt le gaz, le vieillard étant un métal. Un air étrange figure donc un dégagement gazeux. Les troisième et quatrième vers ramènent aux duos traditionnels. Mars, le fer, et Vénus, le cuivre, sont avalés par le père des

métaux pour clore une opération d'amalgame de *trois* composants.

Le début de la deuxième strophe fait apparaître les figures du bestiaire alchimique. La salamandre représente le début du grand Oeuvre, le dragon donne lieu à plusieurs interprétations. Crachant le feu, il peut représenter le feu du foyer. Mais il est aussi le premier constituant de la « *Materia prima* », selon certains auteurs. Le feu igné est le feu philosophique, celui sans lequel rien n'est possible. L'humidité du firmament, l'eau du ciel, c'est la rosée (bien que l'on puisse se demander ce que vient faire de l'eau dans une fusion). La naissance est difficile. Le début de la mise en Oeuvre est délicate. La cuisson du compost est dangereuse, les risques d'éclatement du vaisseau en cas de trop forte chaleur sont à prendre très au sérieux, à cause de l'échappement de gaz toxiques et des projections.

Le rémora est une figure du bestiaire opératoire ; lors de la cuisson du sel philosophique, l'apparition dans le vaisseau après condensation du volatil sur les parois d'un petit minéral bleuté est le **premier** signe tangible du bon déroulement des opérations. La réelle galette, la galette des rois, est l'apparition dans le compost chauffé de stries rappelant *le gâteau des trois rois mages apportant chacun un présent coloré à l'enfant naissant*. Le vers suivant cite des opérations du grand Oeuvre, dans le désordre d'ailleurs. Quant au dernier vers, message d'encouragement, Saturne est le plomb, Hélios est le soleil. La transmutation va s'opérer.

Quelquefois, on est en droit de se demander si l'écrivain hermétiste est sain d'esprit. L'auteur de ces lignes possède dans sa bibliothèque quelques ouvrages dont, apparemment, la compréhension malgré une attention soutenue, demeure impossible. A croire que ces livres ont été rédigés pour l'auteur lui-même et un cercle restreint. Un fait est sûr : ce genre de livre a tôt fait d'écoeurer l'amateur, et la question

légitime est de savoir si ce n'est pas en fin de compte la finalité de l'édition de tels « bouquins ».

La deuxième hypothèse déjà citée par des auteurs, serait que, lors du travail au laboratoire, des apprentis solitaires utilisent le mercure pour des préparations archimistes. Or, la chauffe de ce métal demande des précautions de ventilation du local et exige un excellent tirage du conduit d'évacuation du fourneau ; en cas de rupture ou de fuite du contenant, les vapeurs qui s'échappent sont toxiques et peuvent, en cas d'inhalation prolongée, amener à des délires.

LANCELOT D'ARGENT

Blanc, vêtu de blanc,
Est le chevalier à la grande armure.
Vagabond, voleur, frivole et séduisant
Il a pour mère la reine des lacs.
Lumineux, limpide, luisant,
Etincelant, il fuit, s'envole.

Pour le fixer, on a réuni,
Bon nombre d'amis, blancs comme lui
Saturne-esprit lui donne vie
Diane, vierge, veille sur lui
Ops-Stibia le retient et l'englué.

De leur action est né le **plomb des sages** ;
Reine blanche qui pourra être
La compagne du soufre ardent.
Elle aura accès au palais du roi

**Pour prendre le bain sacré
Et de cette union naîtra un prince trois fois roi.**

Anonyme.

Tiré de « Le soleil brûle la rosée » de R.Guasco.

Editions TELFER

**Le dragon étant mis dans l'oeuf philosophique
Chaleur faisant le feu du lion vert
Ou feu que de son corps nature tient couvert
Fait voir incontinent que cet affront le pique
Il s'enflamme, il s'irrite, il sublime, il dissout
Et par l'aimant secret d'un peu de sympathie
Il appelle au secours et met de la partie
Ce feu dont l'univers est pénétré partout.
Rien n'égale ce feu en sa vertu féconde
Que l'amour employa pour percer le chaos
Et tirer de l'horreur de ses vastes cachots
Cet ordre harmonieux qui conserve le monde.
C'est de ce noble agent qu'une profonde étude
M'a fait voir clairement les inclinations
Je sais qu'elle est la clef de ses productions
Je veux en vous l'offrant marquer ma gratitude
C'est avec cette clef qu'on rappelle les morts
Et qu'on force Atropos à renouer leurs trames
C'est avec cette clef qu'on arrache les âmes
Qu'on tire les esprits et qu'on ouvre les corps.**

**Poème d'un alchimiste du 17^{ème} siècle sur
la nature du feu philosophique.**

Les deux premiers poèmes, dont l'origine n'est pas citée, sont assez contemporains. Leur étude est facile pour celui qui a quelque habitude du langage symbolique. Ils correspondent bien à l'hypothèse quant à la plus grande clarté des écrits alchimiques actuels. Le dernier, datant déjà, représente bien l'obscurité des compositions hermétiques des siècles précédents. Pourtant, dès que le postulant débute le labeur au fourneau, il s'aperçoit vite que les manipulations sont longues, mais simples. Le matériel nécessaire n'est pas celui d'un laboratoire de chimie moderne, et de ce fait n'est pas coûteux. **Les Maîtres n'auraient-ils pas compliqué à dessein le labeur philosophal, afin de décourager dès la lecture la majorité des amateurs ?**

• • •

LES CHYMIES.

En premier il faut convenir d'un problème d'orthographe, afin de dissiper les éventuels malentendus. Certains mots du vocabulaire hermétique, nouveaux pour la majorité des lecteurs, prêtent quelquefois à confusion. Le terme chimie, avec un i, correspond à la chimie actuelle et à toutes ses applications dans les divers domaines (industrie, agriculture etc.). Lorsque un hermétiste écrit chymie, il évoque l'ancêtre de toutes les *manipulations physiques et philosophiques* de matière. Certains auteurs du quinzième et seizième siècle ne font pas encore la différence entre les deux orthographes. Ils englobent toutes les manipulations végétales, minérales, gazeuses ou liquides sous les vocables chymie ou chimie. Afin de clarifier la lecture, il était important que soit dissipée cette ambiguïté.

Trois branches d'activité composent la chymie. La spagyrie, l'archimie et bien évidemment l'alchimie. Quelques auteurs ont sous-classifié la spagyrie en utilisant le terme de iatro-chymie, pour qualifier les chercheurs uniquement occupés à la préparation de remèdes. Cette distinction n'est citée que pour mémoire, la spagyrie n'étant abordée ici qu'à titre documentaire.

La spagyrie englobe une conception des trois règnes (végétal, animal, minéral), lesquels sont formés sous l'influence organisatrice avec l'esprit, l'âme et le corps en correspondance avec les trois principes actifs, mercuriels, salins et sulfureux. La spagyrie était plus l'art de l'apothicaire. C'était en fait un archimiste qui se cantonnait au règne animal et végétal. Avec ses méthodes de dissolution, de fermentation, d'extraction, il était un

fabricant de médicaments et quelquefois, pour les moins scrupuleux, de poisons, philtres d'amour et autres. On voit là quels abus ont pu être commis par des charlatans. Si les mots comme élixir ou jouvence ont une connotation douteuse, il faut en rechercher la cause dans les manipulations fallacieuses de spagyristes sans scrupules.

Pour en finir avec la spagyrie, on peut dire que sa théorie s'appliquait selon les trois principes actifs cités plus haut, et des deux principes passifs, le phlegme et la terre morte. Elaborer un remède spagyrique consistait à traiter la plante ou l'organe de façon à séparer les cinq principes et n'en garder que les trois qui se révèlent actifs, de réchauffer ces principes afin d'obtenir une union de ces trois principes. De cette façon, on obtenait une séparation du pur et de l'impur. On conçoit aisément que cette théorie, difficilement compréhensible et admissible pour un esprit contemporain, soit bien éloignée du sujet qui motive cet ouvrage (11).

LES CHYMIES.

SPAGYRIE : Recherche de l'élaboration de médicaments, avec comme principe de base le parallèle entre l'esprit, l'âme et le corps, en relation avec les principes soufrés, mercuriels et salins.

ARCHIMIE : Etude des teintures métalliques et des procédés de transformation, d'augmentation ou d'extraction des métaux précieux. Pratiquée souvent conjointement avec l'alchimie.

VOARCHADUMIE : Synonyme du précédent. Rarement usité).

IATRO-CHYMIE : (du Grec iatro, médecin). Médecine spagyrique et mercurielle.

CHIMIATRIE : Synonyme du précédent.

ALCHIMIE : Art de la transmutation des métaux vulgaires en métaux précieux, grâce à la pierre philosophale, dans son état de poudre de projection, et de la médecine universelle. L'étude noble par excellence, appelée encore la Voie Royale, dont deux méthodes sont possibles : la voie sèche, la voie humide. Toujours associée à la philosophie hermétique, étape indispensable à la chrysopée.

L'archimie, elle, est la science des teintures, la science des transformations minérales et métalliques, avec des résultats quelquefois forts rémunérateurs. Dans les temps reculés, l'obtention des teintures pour les besoins vestimentaires passait par les spagyristes qui extrayaient les couleurs des végétaux. Les archimistes étaient plus cantonnés dans le domaine métallique et minéral. L'extraction de teintes, la sublimation, la transformation ou l'augmentation de volume des métaux étaient le fait des archimistes. Mais il est sûr que cette discipline, pratiquée empiriquement, offre une prolifération de recettes, par la force des choses, ou incohérentes ou incomplètes.

Enfin, la troisième branche que le lecteur doit commencer à appréhender, l'alchimie. Les auteurs manifestent souvent la forte différence entre les deux premières et la troisième. Cela tient au fait que seule l'alchimie envisage une transmutation. Au début du travail philosophal, après les opérations d'épuration, l'ouvrage consiste en une manipulation qui a pour but d'associer deux composants chimiques, de les lier grâce à un troisième, et d'affermir cette liaison avec le feu philosophique et la chaleur du foyer. L'alchimie envisage le grand Oeuvre comme une **recréation** sur un support salin, d'une union de plusieurs minéraux et métaux. Elle est, des trois activités chymiques, la science noble par excellence.

Beaucoup de livres hermétiques parlent de l'archimie comme étant une science vile, basse. Cela provient du fait que maints manipulateurs et gredins vendaient des méthodes fort chères à des esprits crédules (comme à l'heure actuelle, subsistent ces gens qui vendent des méthodes « infaillobles » pour gagner au loto ou au tiercé des sommes assez conséquentes ...). Certains escrocs, fort habiles dans l'art archimique, proposaient de l'or ou de l'argent ayant les caractéristiques superficielles des métaux précieux, hormis leur poids spécifique et leur résistance aux acides (12). Il est

sûr que ces douteux personnages, plus nombreux que l'on serait amené à le croire, ont contribué par leurs méfaits à donner une image désastreuse de la chymie en général. Il y eut aussi des faux-monnayeurs, qui imitaient fort bien les pièces anciennes, dont la précision de la gravure et le poids de référence n'étaient pas aussi pointus que maintenant.

Beaucoup d'alchimistes sincères, poussés uniquement par la réalisation du grand Oeuvre, eurent recours à l'archimie pour transformer des métaux précieux ou en augmenter le volume. Les recettes, tenues secrètes, permettaient, outre un apprentissage des manipulations au foyer (le fourneau), le financement des recherches alchimiques (il faut garder présent à l'esprit, que quelques siècles auparavant, les livres hermétiques étaient rares. Voyager coûtait fort cher pour aller les consulter dans les rares bibliothèques, des fois à travers l'Europe ou au Moyen-Orient).

Voilà les recettes de deux alchimistes bien connus des étudiants de l'Art Royal.

Blaise de Vigenère (13), dans son traité de l'eau et du sel .

« De manière que qui voudroit prendre la patience de décuire le plomb en un feu reiglé et continuel, qu'il n'excédât point sa fusion, c'est à dire que le plomb y demeurast toujours fondu, et non plus, y adioustant quelques portions d'argent vif, et de sublimé : au bout de quelque temps, on trouveroit que le Flamel n'a pas parlé frivolement, de dire que le grain fixe contenu dans le plomb, à savoir l'or et l'argent, s'y multipleroient et croitroient ainsi que le fruit le fait sur l'arbre. »

Une mise en garde s'impose pour le lecteur trop enthousiaste et empressé de réaliser une opération archimique comme celle-ci. Si l'exposé en paraît simple, la préparation du vif-argent (mercure) pour sa transformation en mercure sublimé est dangereuse. Les dégagements gazeux nocifs ainsi que les risques d'explosion du vaisseau sont à prendre très au sérieux, lors de la cuisson préparatoire. De plus, le plomb en vente dans le commerce n'est pas pur et propre. Ce problème de la qualité des corps entrant dans les compositions était déjà un problème majeur pour les archimistes et les alchimistes. C'est d'ailleurs pour cette raison que le plus sûr moyen consistait à acquérir des minerais directement à la source, la mine.

Une opération archimique de Fulcanelli, décrite dans les demeures philosophales.

« Versez dans une cornue de verre, haute et tubulée, le tiers de sa capacité d'acide azotique pur. Adaptez un récipient avec tube de dégagement et agencez l'appareil sur un bain de sable. Opérez sous la sorbonne. Chauffez l'appareil doucement et sans atteindre le degré d'ébullition de l'acide. Cessez alors le feu, ouvrez la tubulure et introduisez une légère fraction d'argent vierge, ou de coupelle, qui ne contienne point de traces d'or. Lorsque cessera l'émission du peroxyde d'azote et que l'effervescence se sera calmée, laissez tomber dans la liqueur une seconde partie d'argent pur. Répétez ainsi l'introduction du métal, sans hâte, jusqu'à ce que l'ébullition et le dégagement manifestent peu d'énergie, indices d'une saturation prochaine. N'ajoutez plus rien, laissez reposer une demi-heure, puis

*décantez avec précaution, dans un b cher, votre solution claire et encore chaude. Vous trouverez au fond de la cornue un mince dépôt sous forme de **sablon noir**. Lavez celui-ci   l'eau distillée tiède, et faites-le tomber dans une petite capsule de porcelaine. Vous reconn trez aux essais que ce précipité est insoluble aux acides chlorhydriques comme il l'est aux acides nitriques. L'eau régale le dissous et donne une magnifique solution jaune, semblable au trichlorure d'or : précipitez par une lame de zinc, il se déposera une poudre amorphe très fine, mate, de couleur brun rougeâtre, identique à celle que donne l'or naturel réduit de la même façon. Lavez convenablement puis dess chez ce précipité pulvérulent. En le comprimant sur une feuille de verre ou de marbre, il vous donnera une lame brillante, cohérente d'un bel éclat jaune par réflexion, de couleur verte par transparence, ayant l'aspect et les caractéristiques superficielles de l'or le plus pur ».*

Voilà un cas typique d'extraction de l'or d'un métal. Sous son apparente facilité, cette méthode requiert une bonne pratique opératoire. Il ne faut pas oublier que la moindre fausse manoeuvre fera échouer l'opération. Le problème de la pureté des matériaux est majeur : le vieux Maître utilise le terme, argent coupelle. Cela signifie un argent absolument pur. Avec ce procédé, l'expérimentateur obtient ce que les archimistes appellent de l'or naissant, ou natif. Le métal venant d'être extrait, il ne possède pas encore toutes les caractéristiques de l'or adulte. Il existe une manière de vieillir cet or jeune, que les anciens archimistes appelaient confirmation.

Pour finir, un procédé employé par les escrocs et faux-monnayeurs.

En faisant un amalgame d'étain, à hauteur de soixante grammes, avec trente grammes de mercure ; on le broie ensuite avec vingt grammes de soufre fleur et vingt de sel ammoniac. Chauffez ensuite la poudre dans un matras de verre, d'abord doucement, puis progressivement, jusqu'au rouge sombre, que l'on maintient pendant plusieurs heures. On trouve, après refroidissement, une matière jaune en écailles d'aspect métallique. On l'appelle or mussif... On l'emploie pour bronzer les statuettes et les ornements de plâtres.

On comprend vite que les proportions quelque peu variées, et avec l'ajout d'autre métal jaune, (du massicot, du laiton ?) quel usage put être fait de cette technique probablement toujours en usage, mais à des fins artistiques...

Le but, en tentant de donner un panorama le plus objectif possible sur les différentes activités chymiques, n'est pas de raviver la polémique pluri-centenaire entre les alchimistes et les archimistes. Si les premiers dédaignent les seconds, c'est surtout que les premiers transmutent tandis que les autres transforment. Le fond commun aux trois branches de la chymie réside dans le fait que toutes les trois utilisent les trois principes fondamentaux, salin, mercuriel et sulfureux. Mais la différence primordiale quant à l'élaboration du labeur philosophal demeure l'obligation pour l'amateur de chercher et tenir compte des influences, des saisons, du rayonnement cosmique et lunaire pour la récolte de l'eau mercurielle ; bien que ... Les hermétistes

sont unanimes à dire qu'un alchimiste, avec ses sublimations métalliques, ne pourra atteindre le grand Oeuvre.

La littérature hermétique est émaillée de proverbes. « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas » est un des fondements de la philosophie. Une maxime, par nature toujours évasive, donne lieu à plusieurs interprétations. S'agissant d'un proverbe alchimique, c'est toujours le cas. La première signifie qu'il existerait une étroite relation entre le microcosme et le macrocosme. Maintenant que la structure atomique a livré ses secrets, il apparaît que notre système planétaire ressemble fort à un atome. Mais allons un peu plus loin. Autour du Soleil tournent neuf planètes répertoriées : Mercure, Vénus, La Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton. Il convient de rajouter la masse d'astéroïdes avec Cérès et une autre planète découverte assez récemment (Chiron). Ensuite, il suffit de regarder dans la célèbre table de Mendéléïv quel atome possède onze électrons. On trouve le sel. Le système planétaire a donc comme copie conforme dans le microcosme l'atome de sodium. Lorsqu'on connaît l'importance que revêt le sel philosophique dans l'élaboration philosophale... Basile Valentin dans « Les douze clefs de la philosophie » annonce : « Le SOUFRE et le SEL te suffiront ». Blaise de Vigenère donne comme titre à son ouvrage majeur : « Traité du FEU et du SEL ».

Les anciens avaient attribué un métal à chaque planète. Mars, le fer, Saturne, le plomb, Vénus, le cuivre etc.. Le Soleil, astre de vie ayant pour symbole l'or. Voilà quelques-uns des matériaux du grand Oeuvre...

L'alchimiste, grâce à un patient et pénible labeur, va reproduire le cycle de vie des métaux. En alliant différents composants, il va réaliser le métal parfait, l'or. A la différence des alchimistes, il va tenir compte des influences pendant l'élaboration transmutatoire. L'importance du

calendrier pour son travail est primordiale. Le but recherché du fils d'Hermès n'est pas tant de transmuter les métaux, que de réaliser la conjonction de tous les éléments et principes qui guident sa quête.

• • •

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Il a coulé beaucoup d'encre sur la fameuse pierre des philosophes. Une littérature peu soucieuse de la vérité lui a prêté des pouvoirs magiques, que possédaient par là même ses rares et heureux possesseurs. Afin de dissiper les malentendus, l'aide précieuse des grands Maîtres évoquera la pierre.

D'abord sa couleur. Description de Basile Valentin :

« Sa couleur tire du rouge incarnat sur le cramoisy ou bien de couleur de rubis sur couleur de grenade. Quant à sa pesanteur, elle poise beaucoup plus qu'elle n'a de quantité.

Certains auteurs parlent aussi de sa fusibilité, comparée à celle de la cire (64°). Elle possède de plus le pouvoir de pénétration, l'absolue fixité, elle est inoxydable, avec une résistance extrême au feu, et enfin elle résiste aux agents chimiques, même les plus corrosifs. Comme le lecteur s'en aperçoit, les composants du grand Oeuvre avec la manipulation au laboratoire aboutissent à une matière complètement nouvelle, avec des qualités particulières et uniques.

La pierre philosophale connaît trois états. Celui cité ci-dessus est sa forme finie. Le deuxième état est la médecine universelle, connue sous sa forme *saline*, utilisable pour la guérison des maladies humaines. C'est la panacée, l'or potable.

La troisième caractéristique de la pierre est que si on la fermente avec de l'or ou de l'argent purs, on obtient la poudre de projection, celle qui transmute les métaux vils en métaux nobles.

Voilà la pierre, celle qui a fait couler tant d'encre, celle qui a passionné des chercheurs une vie entière, celle qui a emmené des hommes au bûcher ou à la Bastille. Vous remarquerez à la relecture de ces lignes l'importance du nombre trois : **il est à la base et à la conduite de toute la renaissance philosophale.**

Pour finir ce feuillet consacré à la pierre, une première ; un proverbe alchimique de l'auteur : « *Les solutions simples sont les plus dures à trouver.* » Ne pensez pas que l'élaboration du grand Oeuvre soit extrêmement compliquée. Les matériaux et la formule de fabrication sont simples, quoique ingrats, en fonction des conditions requises, et des influences. C'est là la principale *pierre* d'achoppement, car s'il y a la matière, il y a aussi l'ESPRIT.



L'ALCHIMIE ET LA GÉNÉTIQUE.

Certains savants modernes font des découvertes qui viennent confirmer la justesse de l'alchimie.

Les perfectionnements récents du microscope électronique permettent de voir les formes que prend l'ADN en action dans la cellule. Celui-ci s'étire et se rétreint comme un ressort, et le noyau se boursoufle avant la réplication de l'ADN. Mais qui provoque cette boursouffure ? Certains métaux à l'intérieur de la double hélice de l'ADN. Ces métaux vont fournir l'énergie pour ouvrir la chaîne, et une énergie considérable. Ces métaux occupent des endroits précis, en plein dans les séquences "charabia". Quand l'ADN reste inactif, ces séquences se collent à la périphérie du noyau, donc à la meilleure place pour recevoir tout signal dirigé vers l'ADN. Ils agissent donc comme les antennes de l'ADN.

Rien à voir avec l'alchimie. Et bien, parmi les métaux qui se trouvent à l'intérieur de l'ADN, sept se montrent particulièrement actifs. Ce sont : l'or, l'argent, le mercure, le cuivre, le fer, le plomb, l'étain. Les sept métaux de la symbolique hermétique. Pour la première fois, la science a trouvé un processus qui les implique collectivement. Les métaux alchimiques permettent à l'ADN de capter et de traiter une

information. En quelque sorte, une transmutation génétique.

Et il y a plus fort. Une cellule tumorale pousse vite, et dévore les métaux. Elle aspire les métaux des cellules voisines, mais, à la différence d'une cellule saine, elle ne s'en sert pas comme antenne, mais comme blindage. En lui fournissant un métal piégé, comme un isotope radioactif du cuivre, la cellule cancéreuse le gobe et en meurt.

L'expérience a été conduite au laboratoire d'Orsay, sur des souris. Grâce à la technique du cuivre radioactif, 50 % des souris atteintes du foudroyant cancer ascitique ont pu guérir, alors que quelques années auparavant, l'immense majorité mourait.

Et comment le cancer s'introduit-il dans la cellule ? Il profite d'une coupure d'ADN, pendant la période de remaniement génétique, suite à une étrange agitation qui règne sur les séquences de transmission lors d'une lésion ou d'un stress.

Si un alchimiste parle de la médecine universelle, tout le monde rira. Décrite par quelques Maîtres comme la pierre philosophale fermentée, elle assurerait longue vie et bonne santé. Difficile à croire...

Pourtant, et au vu de ce qui précède, et en sachant que le processus de vieillissement consisterait en un défaut d'élimination des métaux lourds dans notre organisme, on peut se demander si cette mystérieuse médecine universelle n'est pas un harmoniseur métallique.

Lire à ce propos l'excellent ouvrage d'Etienne Guillé "L'alchimie de la vie" aux Editions du rocher.

SECONDE PARTIE.

LES MAÎTRES.

Dans la première partie, le lecteur a lu des noms de Maîtres qui ont laissé leur empreinte dans l'histoire de l'alchimie. Beaucoup de ces Maîtres ont d'ailleurs excellé dans d'autres activités que la vieille sapience, notamment en médecine, en pharmacie, mais aussi dans des domaines tels que la philosophie ou l'astronomie. Des hommes célèbres comme Albert le Grand sont connus de l'histoire, non pas grâce à l'alchimie, mais en tant que moine théologien, philosophe et savant. Dans la liste, incomplète d'ailleurs, des Maîtres dont le souvenir est évoqué, figure la plupart des activités de la culture et du savoir des époques révolues. Est-il besoin d'une preuve supplémentaire pour démontrer que la philosophie hermétique est la science par excellence, étudiée par de nombreux adeptes, qui brillaient d'ailleurs dans d'autres disciplines, à tel point que leurs noms sont restés dans l'histoire attachés à ceux d'hommes ayant apporté leur pierre à l'édifice de l'humanité ?

Il est de bon ton à l'heure actuelle de se gausser du savoir des anciens, de traiter avec mépris et dérision les traités alchimiques ou pharmaceutiques du Moyen-âge et d'avant. S'il est sûr que bien des erreurs furent commises par les chercheurs, influencés par la religion (il suffit de penser au combat de Pasteur, qui se déchirait avec une caste

médicale croyante, pour abattre le mythe imbécile de la génération spontanée, ou à Darwin, qui connut les mêmes soucis avec sa théorie de l'évolution, deux théories allant à l'encontre des dogmes catholiques, et cela au dix-neuvième siècle !) (1), et devant l'impossibilité, au vu des techniques de recherches et du matériel de l'époque, de constater de visu la véracité des théories, il est plutôt surprenant de remarquer que de grandes découvertes, vérifiées par la suite, aient été faites et que les époques lointaines n'ont pas le monopole des errements.

Il est facile de se moquer, comme le font les chimistes en riant de l'alchimie. Mais qui a trouvé l'acide nitrique, autrefois appelé acide azotique ? Qui a découvert le sulfate de fer, et le sulfate de cuivre ? Et l'acide sulfurique ? Et les bases ? Et les sels ? Et les nitrates ? Qui a extrait l'acide benzoïque du benjoin ? En lisant un dictionnaire, un des découvreurs s'appelle Blaise de Vigenère. Mais évidemment, il n'y est pas fait mention de sa qualité d'alchimiste. Les travaux d'Arnaud de Villeneuve sur les propriétés de l'alcool et la découverte de l'alcool anhydre, quand ils furent couronnés de succès, se transformèrent d'un coup de baguette en travaux de chimiste.

Si l'alchimie est une chimère, pourquoi des personnages comme Thomas d'Aquin, plus grand théologien catholique de l'Europe occidentale, esprit d'une intelligence supérieure, était-il disciple d'Hermès ? Le dicton que l'histoire prête à Saint Thomas, son illustre prédécesseur, « Je crois ce que je vois », s'applique très bien à la démarche alchimique, le support matériel étant la preuve de la justesse de la pensée.

L'imagerie populaire déforme fréquemment la réalité, souvent orientée vers l'imaginaire plutôt que la vérité. Bien des gens s'imaginent le chercheur ancien dans un laboratoire caveux, antre méphitique où un vilain corbeau déplumé surveille d'un oeil soupçonneux les agissements des rares

étrangers venus acquérir à prix d'or des philtres d'amour, des poisons à base de bave de crapaud borgne, ou de venin de vipère récolté à la pleine lune, avec du sperme de pendu. Un nain scrofuleux sert d'aide-laborantin, assistant le sorcier-alchimiste-jeteur de sorts dans ses préparations. Un matériel rituel et quelques objets insolites complètent cette description : l'obligatoire tête de mort, le crucifix retourné, des cornues et alambics où mijotent des compositions colorées et odorantes. Des peaux ou exuvies de reptiles ornent les murs, ainsi que quelques bocaux aux contenus inquiétants disposés sur une étagère poussiéreuse. Un lutrin supporte un grimoire jauni, rempli de recettes magiques et de signes cabalistiques. N'oublions pas pour finir le rat gris et galeux qui se faufile prudemment dans ce capharnaüm, en quête d'une nourriture hypothétique et suspecte.

Le laboratoire du chymiste doit aussi beaucoup à la saga des films où la vérité historique cède le pas, pour des raisons commerciales, à la réalité. L'image de Geoffrey de Peyrac, dans la célèbre saga qui fit le bonheur des cinéphiles épris de fresques pseudo-historiques, participe à la déformation de la vérité. Extracteur d'or grâce à une nouvelle méthode de fixation en usant abondamment du vif-argent, l'ambiguïté quant à l'origine de sa fortune n'est pas levée, dans le film. Dans une scène, le marquis fait visiter en son château un laboratoire où fourmillent des gens occupés à des opérations de distillations et autres manipulations. Le détail vestimentaire et caricatural du principal personnage de cette scène n'est pas sans évoquer l'apprenti sorcier de Walt Disney : grande toge de mage, bijoux cabalistiques, et évidemment la barbe blanche et pointue qui rajoute la dernière note de féerie. Les obligations nécessités commerciales obligent les producteurs à exciter l'imagination des spectateurs quitte à laisser ces dérives historiques transformer le réel.

L'alchimiste est difficilement classifiable. La diversité des grands Maîtres donne déjà une idée de l'éventail des origines des adeptes. Actuellement, on peut raisonnablement dire que les praticiens du gay savoir se rencontrent dans toutes les couches de notre société. Comme d'habitude, des personnages sérieux aux plus fantasques rentrent dans ses rangs et comme l'absence d'initiateurs permet tous les errements, certains travaillent dans l'erreur ; (2) L'image la plus fidèle de l'alchimiste contemporain correspond à celle d'un libre penseur, dégagé des tabous et valeurs étatiques ou religieuses qui conditionnent la plupart des populations. Certains sont très qualifiés en chimie moderne, mais elle n'est pas un passage obligé pour entreprendre les manipulations au fourneau. Il n'existe pas de toute façon un itinéraire précis menant à la science du gay savoir. Si l'alchimie est ouverte à tous les humains, il est sûr que la sélection est telle que peu d'entre eux insistent. Après des années de recherche littéraire et d'étude décourageante, le curieux de la sagesse va pouvoir envisager les premières expériences au fourneau. On peut lire dans des livres manquant pour le moins de sérieux, qu'une seule cuisine est nécessaire pour les manipulations métalliques. Si évidemment, l'atelier du disciple de la science d'Hermès ne ressemble pas aux laboratoires légendaires décrits plus haut, une simplification excessive du matériel et des lieux est encore plus inepte. Pour décrire l'alchimiste au travail, mieux vaut employer le terme atelier, plus près de la réalité.

L'apprentissage des manipulations de métaux, pour la plupart des gens, est un domaine inconnu. Rares sont maintenant les professions où la fonte du fer, du cuivre ou de l'étain entre dans l'exercice courant de l'activité professionnelle. Quelques forgerons font encore leur trempe et leurs alliages. C'est chez les bijoutiers, les joailliers et les orfèvres que l'on trouve encore des professionnels de la fonte et de l'épuration des métaux, et chez les fabricants de

vaisselle d'étain (à l'échelle artisanale, évidemment. Les industries, par leur gigantisme et leur automatisation, ne permettent pas une communication psychique avec la matière).

L'atelier va donc comprendre, en premier, un endroit dégagé où l'étudiant va installer un fourneau pour la fusion de ses matériaux. Pas besoin d'un local luxueux, il suffit qu'il soit bien aéré, et à l'abri des courants d'air (pour éviter des changements brusques de température). La forge doit disposer d'un conduit d'évacuation des fumées. L'expérience démontre, passées les premières appréhensions du travail sur des matières à haute température et donc des évidentes précautions que l'étudiant doit absolument respecter, qu'une véritable boulimie d'exercices de fusion prend tout apprenti manipulateur. Travailler le métal, activité nouvelle, et pour l'alchimiste, évocatrice du début de la phase concrète de sa philosophie, amène vite à faire des essais dépassant le cadre de sa quête. Cette communion que l'on perçoit à voir les minéraux et métaux se transformer, changer de couleur, vivre enfin sous le regard attentif de l'alchimiste provoque une envie d'expérimentation accrue. Si le fer ou le cuivre dégagent pendant leur travail une émanation agréable, d'autres minéraux, métaux et composants comme le mercure et le soufre émettent des gaz toxiques. D'où l'obligation d'avoir une cheminée possédant un tirage efficace, et de prendre toute précaution quant à l'éventualité d'échappements toxiques ou désagréables (urticants) (3).

Un deuxième endroit de l'atelier doit répondre à des normes strictes de sécurité. L'utilisation d'acides est indispensable à tout travail philosophique. Comme les produits à la disposition du commerce sont pour la plupart dilués, l'un des premiers travaux est de les concentrer. Il faut donc prévoir un petit équipement de chauffage par gaz, afin de faire évaporer les acides. De même que pour la chauffe des métaux, l'apprentissage de ces manipulations de produits

corrosifs doit se faire dans le calme et avec prudence. La patience, vertu primordiale de l'alchimiste prend au début du travail concret sa véritable dimension, eu égard à la dangerosité des matériaux usités et de l'envie légitime de brûler les étapes nécessaires à la maîtrise du travail opératoire.

L'atelier de l'alchimiste, *son petit monde*, était auparavant un atelier bien différent de celui actuel. La maîtrise de la forge, comme du maniement des liquides, exigeait un apprentissage long, très long. De plus, les métaux utilisés n'avaient pas la pureté requise, et l'adepte devait obligatoirement épurer complètement ses composants. Les acides n'étaient pas en vente, et l'obligation pour tout alchimiste d'apprendre à les fabriquer exigeait des années de labeur. Bien souvent, le postulant à l'adeptat passait de nombreuses années en préparation, et l'image du Maître fort âgé était alors réelle. Seuls ceux qui avaient la chance de pouvoir travailler auprès d'un alchimiste expérimenté et donc rompu au labeur concret pouvaient envisager une maîtrise plus rapide de l'élaboration philosophale. Des personnages comme Etienne Vinache, à la tragique destinée, ont probablement appris le *gay savoir* auprès d'un grand Maître, mais n'ont pas assimilé la prime vertu de la philosophie hermétique : la discrétion. Les grands Maîtres, à de rares exceptions près ont toujours laissé planer le doute quant à leur réalisation de l'Oeuvre. Seuls ceux qui, grâce à l'étendue de leur connaissance, médicale par exemple, se savaient à l'abri de la cupidité cruelle, attestèrent au grand jour et même réalisèrent la transmutation devant des témoins. Bien de ces Maîtres, heureux possesseurs de la pierre philosophale, ont laissé dans leurs écrits la méthode d'élaboration, sous une forme dissimulée. Chacun a choisi un appui comme trame, variable selon les époques. Dans le « *Mutus Liber* », Altus mélange dans les planches des Dieux de la mythologie grecque. A l'époque où le livre parut, la

civilisation grecque, son prestige intellectuel était encore une référence obligatoire pour tous les lettrés. Esprit Gobineau de Montluisant, gentilhomme Chartrain, choisit comme support la Cathédrale de Paris, Notre-Dame, pour traiter le Grand Oeuvre, et mettre en parallèle la symbolique chrétienne avec la symbolique alchimique. Le chevalier inconnu (encore un adepte qui protégea son anonymat), utilise les douze travaux d'Hercule pour décrire les manipulations. Les textes birmans et chinois prennent le conte et la parabole comme supports à leur enseignement. Charles Perrault, que tout le monde connaît avec les contes de la mère l'oie, fait de même. Ce conteur attachant, qui a nous laissé Cendrillon (définition du dictionnaire : personne qui se tient toujours au coin du foyer), le chat botté et autres contes où la philosophie hermétique est présente. D'autres encore choisissent une promenade dans la nature et décrivent ainsi le jardin philosophique, avec une étude des astres qui éclairent le ciel d'une toute autre façon que les yeux le voient d'habitude. Les écrivains arabes choisissent eux aussi les contes pour illustrer le savoir (plusieurs contes des mille et une nuits sont à l'évidence des enseignements hermétiques).

• • •

LE LIVRE HERMETIQUE.

Avant d'évoquer les Maîtres qui ont laissé une empreinte dans la littérature hermétique, autant d'un point de vue culturel que pour faire intégrer au lecteur la réflexion philosophique, il est important d'aborder le livre sous l'aspect **Matière Première.**

Tout postulant à l'étude austère doit en passer par le livre. Il est le passage obligatoire à toute démarche alchimique. La lecture de ce livre suscitera chez le lecteur l'envie de pousser plus avant la culture philosophale. L'objectif de ce chapitre est de donner quelques aides et repères à l'assimilation du livre hermétique.

L'alchimie se subdivise en deux grandes étapes : la démarche littéraire, l'observatoire, ou alchimie spéculative ; la démarche opératoire, qui est l'aboutissement logique et *nécessaire* à la vérification pratique de la précédente. Bien souvent, la première phase dure très longtemps, et épure de façon considérable le nombre de postulants. Des Maîtres comme Bernard Trévisan ont cherché la chrysopée pendant quarante-six ans, faisant preuve d'une opiniâtreté citée comme référence. Le but cette publication n'est d'ailleurs autre que de faire l'économie de cette étape, et c'est pour cela que sont abordées volontairement toutes les facettes de la philosophie, afin d'offrir aux lecteurs un panorama le plus complet de la pensée hermétique. La lente maturation du postulant à l'adeptat sera réduite à quelques mois. Réussir la

conjonction de la pensée et de la matière reste la destination de ce livre.

Il est probable que certains s'imaginent qu'après l'étude théorique, ils pourront commencer à fabriquer des métaux précieux. Si tous les composants sont énoncés en langage clair, les manières de les associer de même, il reste de toute façon des zones d'ombre dans la manipulation. Les mystérieuses influences dépendent de chaque laborant. S'il est sûr que des cas avérés de transmutations rapides (par la voie sèche) sont relatés par de très sérieux auteurs, ils restent quand même exceptionnels (ou occultés).

Comme il est écrit dans la première partie de ce volume, tirer un enseignement précis sur le labeur opératoire est pratiquement impossible. La compréhension du texte demeure irrationnelle, et j'ai moi-même failli me briser sur les écueils où butent les possibilités de la réflexion. Le livre demeure fermé, car le but recherché de l'écrivain n'est pas l'explication, mais la naissance des vertus premières qui vont amener le lecteur à un décryptage instinctif, en imprégnant le subconscient. J'ai passé des milliers d'heures à tenter de trouver les clefs de nos plus savants livres. J'ai achoppé sur pratiquement tous les livres anciens. Le message hermétique écrit ne correspond pas à nos critères de compréhension. La logique de l'écrivain défie la logique actuelle, cartésienne. La plupart du temps, le texte sert à poser des questions aux strates inconscientes de notre pensée. Il m'est plusieurs fois arrivé de résoudre une interrogation en suspens mental depuis des mois, sans pouvoir définir le cheminement intellectuel conscient ou inconscient qui avait abouti à la solution. Il est sûr que des psychologues et autres personnes entreverraient des explications à ce genre de phénomène qui n'est pas propre au seul hermétisme.

Le livre donne évidemment de précieuses indications. Dans le « Traité de l'azoth » un bois donne l'Oeuvre philosophique en son entier, avec les représentations des

planètes mercurielles et salines. Si nous avons les bases des éléments métalliques, qui ne sont un secret pour personne (argent, étain, plomb ; cuivre, fer, or). La gravure ne dit pas sous quelle forme ils doivent être utilisés, et si ces composants sont les véritables.

La description des phénomènes physiques qui interviennent dans la matière ignée pendant le travail au fourneau est souvent décrite en détail dans les livres. Mais le but inavoué est de compliquer le grand Oeuvre, en détaillant sur des pages complètes les apparitions successives du changement de matière. Le lecteur finit par déduire que l'élaboration transmutatoire est très compliquée, très longue et demande une minutie quasiment microscopique. Il ne faut pas conclure pour autant que la transmutation est simple. Une association atomique ne l'est obligatoirement pas. La marche à suivre est rigoureuse, et si la plupart la cherche pendant des années, c'est que le moindre faux pas, l'oubli d'un détail pendant toutes les opérations, empêche la réussite. Là est un des immenses mérites des livres de Fulcanelli, avoir donné en langage « clair » les points de passage obligés pour la bonne marche de la cuisson philosophique. Le lecteur, en vue d'acquisitions futures, trouvera à la fin de ce livre une liste des oeuvres littéraires réellement porteuses d'instruction philosophique.

Pendant le travail des matériaux dans le vaisseau, apparaissent des signes tangibles prouvant le bon déroulement des opérations. La galette des rois, par exemple, est la représentation symbolique avec ses striures de la bonne cuisson du soufre. Nos trois rois mages suivent l'étoile nouvelle, autre signe tangible du labeur philosophal, et apportent chacun une offrande : l'or, l'encens et la myrrhe. Chacun de ces présents a une coloration distincte et caractéristique. Ils représentent dans le grand Oeuvre les trois composants du soufre, travaillés philosophiquement, et non vulgairement. Ce genre de renseignements figure dans

nos livres, aussi bien de pierre, de verre que de papier, mais les y trouver demande une recherche que la seule compréhension ne parvient pas à mener à terme.

Vous trouverez dans toute la littérature hermétique les vocables fondamentaux : **salin, mercuriel, sulfureux**. La déduction logique du lecteur amènera celui-ci à conclure que le sel, le mercure et le soufre rentrent dans le grand Oeuvre. Mais comme d'habitude, ces constituants vulgaires, pris au sens hermétique, représentent des principes, et non des éléments. D'ailleurs, on trouve dans les pages des dizaines d'expressions favorisant le doute quant à la véritable nature physique de ces éléments : soufre ardent, sel de terre, mercure des sages, soufre et mercure salés, eau sulfurée, eau mercurielle, eau saline, mercure philosophique, etc., et même plus rarement des associations avec les astres : Mercure lunatique, lune mercurielle, soufre solaire, soufre lunaire, etc.. Comme à l'accoutumée, chez les « crypteurs » hermétiques, ces duos doivent être pensés dans leur acceptation commune, mais aussi dans leur sens caché. Une multitude de solutions possibles s'ouvre alors, et a de quoi désespérer le meilleur logicien. Comme chacune de ces expressions ne vaut que dans son contexte, mémoriser chaque idée force dans laquelle elle prend sa supposée signification oblige le lecteur à des efforts mnémoniques impossibles de toute façon pour la majorité d'entre nous, et à des contorsions déductives qui n'amènent qu'à éloigner du but recherché.

Le livre ne peut donc amener l'impétrant, si motivé qu'il soit, à comprendre en son entier la pensée des sages. La réflexion, avec tous ses paramètres, ne permet pas l'intégration du savoir théorique. Elle est évidemment indispensable, mais il faut lui adjoindre l'imagination, l'instinct de nature, et laisser tranquillement la maturation s'opérer dans le subconscient.

La lecture présente cependant un autre intérêt, que peu d'auteurs ont souligné. La pérenne alchimie, plusieurs fois millénaire, fait découvrir le passé avec un autre regard. Beaucoup d'historiens ont expliqué la boulimie de construction qui s'est emparée du Moyen-âge avec la peur de l'an mille, et la croyance, l'obscurantisme. Que chaque lecteur aille visiter un monument de l'époque gothique ou romane ; à part l'attraction touristique avec ses marchands du temple, l'observateur découvrira une structure architecturale et mentale qu'aucun autre édifice laïc ne possède. Si ces constructions en pierre, dont les croisées montent à des hauteurs vertigineuses, furent construites par des gens apeurés et bêtement croyants... Si la foi rendait les gens compétents, voire surdoués, cela se saurait. Le Moyen-âge fut le printemps des pierres, et l'âge d'or des architectes du sacré. Il suffit de regarder la cathédrale construite ces dernières années à Evry, pour se rendre compte de la richesse de cette société pourtant non mécanisée...

L'alchimie amène le curieux de toute chose à modifier son regard. Un exemple flagrant est la lecture chymique de la nature. Il faut toujours garder présent à l'esprit que les lois immuables de la nature s'appliquent au règne minéral. Le jardinier, avec ses putréfactions, ses composts, ses phases de dormance (couaison ?), pratique sans le savoir l'itinéraire alchimique des végétaux. Dans le calendrier des opérations du grand Oeuvre, l'importance des cycles lunaires est prépondérante. Les végétaux de nos jardins y sont aussi soumis, tout comme nos minéraux. Un des livres majeurs s'appelle le « *Viridarium chymicum* » en français, le jardin chymique. Des auteurs parlent du laboureur, pour désigner l'alchimiste au travail.

Le livre alchimique amène à ouvrir le livre de la vie. De par son ancienneté, la pensée hermétique permet à l'amateur d'aborder les domaines les plus divers, comme les langues anciennes, l'architecture, les mathématiques, l'histoire, les

religions, la chimie évidemment, mais aussi l'astronomie, la minéralogie, la géologie et la physique. (4)

La cabale phonétique (à ne pas confondre avec la kabbale juive), chère aux disciples d'Hermès, permet au curieux de comprendre la langue des hermétistes (appelée aussi la langue des oiseaux). Derrière chaque mot peut s'en cacher un autre, d'une autre langue ou en argot. Fulcanelli a très brillamment expliqué le rapport étroit entre le grec ancien, celui des Pélasges, et le langage hermétique. Mais il n'est pas le seul codage usité ; le jeu de mots : par exemple Latone et la tonne, le sel et le scel, le soufre et souffre, le corbeau et le beau cor, mercure et cure la mer (les écuries d'Augias) et bien d'autres ; les allégories, avec lesquelles la recherche mythologique s'imbrique. L'anagramme est aussi utilisée d'abondance (pour mémoire, l'auteur du *Mutus Liber*). Lucas Jennis, l'éditeur du *Viridarium*, avait transformé son nom en Lucina Senis, en Français, la lucine du vieillard. Lucine, chez les Romains, présidait à la naissance des enfants. Quant au vieillard, celui qui tient le rameau, il est une figure permanente du grand Oeuvre.

François Rabelais est un écrivain resté célèbre, avec ses personnages truculents comme Gargantua ou Pantagruel. Mais beaucoup de gens ignorent qu'il était disciple d'Hermès. Ce fin lettré maniait le calembour et passe pour avoir inventé la contrepèterie. Si les lecteurs ont l'occasion de relire Pantagruel, avec les lumières de la pensée d'Hermès, le parcours chymique des principaux intervenants apparaîtra évident. Il resterait beaucoup d'exemples à citer, mais ils déborderaient le cadre que ce chapitre s'est fixé.

Outre la volonté et l'opiniâtreté, qualités fondamentales de tout postulant à la connaissance du gay savoir, le livre demande, pour livrer ses secrets, des vertus que de moins en moins de gens développent, sans qu'ils en soient responsables, d'ailleurs. La flânerie mentale, l'imagination, l'instinct, toutes ces caractéristiques humaines

non raisonnées, permettent la compréhension, associés à un bon esprit de synthèse. Réveiller et ordonner ces dispositions latentes est certes long, mais reste le meilleur moyen de réussir là où nos esprits cartésiens ont achoppé.

• • •

L'ALCHIMIE ET LES LEGENDES.

La légende possède une caractéristique qui la différencie de tout autre composition littéraire. Les faits sur laquelle elle s'appuie peuvent être réels, mais très déformés selon les buts du romancier, ou tout à fait imaginaires. Le manque complet de rigueur historique, l'inspiration poétique, l'embellissement des actes de bravoure de ses héros, la tradition orale comme seul moyen de transmission du savoir et l'obligatoire déformation qui en résulte, ainsi que d'autres paramètres comme l'environnement culturel gênent le lecteur pour retrouver le sens caché. Enfin, les différentes interprétations possibles du texte permettent, selon les états d'âmes du lecteur ou de son appartenance culturelle, ethnique ou religieuse, de tirer des conclusions très différentes les unes les autres.

Prenons le mythe du déluge. Dans la Bible, l'acceptation première de ce phénomène est la Rédemption des humains corrompus, avec ce côté culpabilisateur propre aux religions monothéistes. L'homme étant mauvais, Dieu l'a puni. Chez les Celtes, il est fait état dans leurs légendes de la ville d'Ys, châtiée par Dieu, selon les récits d'Albert le Grand, interprète de Saint Gwennoù (dans la légende celte, bien antérieure au christianisme Breton, le Dieu Taranis remplace Gwennoù), qui prévient le roi Gradlon du châtiment suprême que le Dieu, devenu catholique pour la circonstance, allait faire subir à la cité. Sans mésuser des tentatives de récupération des légendes bien antérieures à l'ère chrétienne, le mythe du déluge est présent dans les

mythes celtes, évidemment réorienté par les chroniqueurs catholiques. Il est d'ailleurs surprenant de constater que le mythe du déferlement des eaux sur la terre est présent dans l'extrême majorité des religions, même celles n'ayant eu aucun contact avec l'ancien monde. La légende de l'Atlantide s'y rattache, et permet toutes les hypothèses, des plus intéressantes aux plus abracadabrantes. S'il apparaît que des bouleversements climatiques ont pu provoquer une montée des eaux, l'idée force d'un déferlement énorme et destructif du monde par un déluge est réellement légendaire. Pour qu'un tel cataclysme soit possible, à l'échelle terrestre, les forces physiques développées devraient être colossales, et des traces visibles seraient restées. (5)

Le mythe du déluge est symptomatique de l'interprétation fabuleuse que le chroniqueur orienté peut faire d'une légende. Le fait, légendaire, devient une réalité physique, un pilier d'une croyance ou d'une religion. Le dogme empêchant toute critique, le caractère réel du fait devient indiscutable. Hélas, ce n'est pas propre aux religions. Il existe bien une vérité historique et une vérité politique. Si on peut considérer, pour leur grande majorité, que les légendes partent de faits réels, dans leur trame, la déformation des faits est telle que séparer le vrai du mythique est difficile. Par contre, pour les récits épiques relatés par des personnages historiques, il est probable que le conteur a directement influé sur les faits dans un but précis. Ce constat sera étudié plus loin avec les douze travaux d'Hercule, démonstration magistrale du grand Oeuvre sous des dehors légendaires.



LA BIBLE.

Choisir de parler du livre le plus lu depuis l'aube de l'humanité, non pour évoquer son contenu général, mais son sens hermétique, démontre l'influence que la pensée hermétique y a joué. Beaucoup des anciens alchimistes occidentaux étaient de très pieux chrétiens, et l'insistance dans leurs écrits de la relation entre la genèse, l'itinéraire de Jésus-Christ et le parcours hermétique peut paraître maintenant trop engagé. Mais il est indéniable que bien des passages de la Bible présentent des parallèles troublants avec l'initiation hermétique. Ce livre monumental, maintes fois traduit, sans aucun souci de rigueur linguistique et historique, avec cette caractéristique propre aux peuples sémites de mélanger le réel et le légendaire, (l'invention historico-poétique ?), est impossible à interpréter avec rigueur, notamment pour l'ancien testament.

Malheureusement, les rares manuscrits originaux contemporains à cette époque lointaine, qui permettraient, après une étude comparative des styles et des méthodes de transcriptions des faits, une interprétation meilleure du langage biblique sont, bizarrement, toujours non publiés. (6)

D'un point de vue philosophique, la lecture de la Genèse présente des liens solides avec l'alchimie. La création romancée du monde telle qu'elle est décrite ne correspond plus aux connaissances actuelles. Quand la Bible annonce que le monde est âgé de 6000 ans, on sait qu'il est vieux d'au moins 15 milliards d'années. Mais la Bible entend par monde le monde humain organisé, le monde en temps que perception. Le Paradis terrestre, l'éden cosmique, figure le

lien entre le monde d'en haut et le monde d'en bas. Eve, séduite par le serpent, est chassée du Paradis avec Adam pour avoir croqué la pomme : la symbolique hermétique donne comme allégorie la chute du couple dans la matière. L'homme doit pénétrer dans la matière, en percer les secrets, pour remonter du monde d'en bas vers celui du haut. Fondamental pour les sages, percer la matière pour en tirer sa quintessence est le passage obligé de tout apprenti du *gay savoir*. La souffrance de l'homme chassé du Paradis symbolise la souffrance du métal, travaillé au feu. Le serpent, animal maudit durant des siècles par les ignorants et les sots, est quelquefois représenté discrètement sur les gravures alchimiques. **Trouver sa signification dans le bestiaire alchimique est le noeud gordien de l'Oeuvre. Il est la représentation du matériau inconnu qui remplace l'or dans le grand Oeuvre, symbole le plus important et le plus dur à décrypter.** C'est le métal empoisonné, venimeux, au sens hermétique, s'entend.

Pendant le Moyen-âge et la Renaissance, la majorité des alchimistes étaient de fervents catholiques (Albert le Grand, Thomas d'Aquin etc.). Il était donc normal que la Bible prît une dimension hermétique. Bien d'autres passages autres que la Genèse de l'ancien testament présentent des analogies avec la *gay science*. Mais il faut faire montre de prudence. Les nombreuses paraboles et allégories, l'écriture poétique, le fond du texte forcément évasif, donnent prétexte à toutes les interprétations. L'envie de démontrer un parallèle entre le livre saint et la philosophie d'Hermès était légitime pour ces alchimistes. Ils s'appuyaient sur l'argument que Dieu, créateur de toute chose, le grand organisateur, le grand architecte, avait créé l'univers matériel et représentait l'immatériel, que chacun d'eux pouvait percevoir dans les multiples tentatives d'élaboration philosophale. De plus, la vie du Christ, son fils, dans le nouveau testament, présente des coïncidences fort troublantes avec le parcours

philosophal, pour les adeptes de l'interprétation de la mystique chrétienne. Plus à titre documentaire qu'à but pratique, cette interprétation donne une idée de l'influence de la pérenne sagesse.

La vie de Jésus présente, telle qu'elle est énoncée dans le nouveau testament, de nombreuses analogies avec l'élaboration philosophale. Lien charnel entre le créateur et le monde matériel, il représente la matière, née dans une grotte, un endroit caché, à l'abri des regards et, plus important, dissimulé des rayons solaires (dans le travail opératoire, il est nécessaire de travailler dans une pièce hermétique à tout rayonnement solaire). Les rois mages représentent l'étoile du labeur. Les animaux qui l'entourent dans l'étable incarnent des matières ou des étapes symboliques du grand Oeuvre. Le boeuf, l'âne gris, qui par sa couleur évoque la transition entre l'Oeuvre au noir et l'Oeuvre au blanc, et le mouton, qui, outre une datation, est la représentation symbolique du sel nitre, du salpêtre, du cabalistique sel de pierre.

La croix, symbole universel, signe présent dans les religions hindoues, celtes, et bien d'autres sous ses différentes formes, représente le travail. Mettre en croix dans le langage alchimique, signifie travailler une matière au feu pour la faire mourir, afin qu'elle renaisse ensuite. Crucifier correspond à labourer dans le creuset, avec l'aide du feu. Clouer un corps, c'est le fixer, prendre le volatil, l'esprit de ce corps, empêchant ainsi la matière de s'évaporer. L'évidence s'impose dans la relation complète de la représentation du Seigneur crucifié avec trois clous de fer, sur un tau.

Il y aurait encore beaucoup à écrire sur le nouveau testament chymique. Certains auteurs affirment que le Cantique des Cantiques est une élaboration philosophale. Le vers, au début (7), « Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem », a intrigué bien des décrypteurs initiatiques. Beaucoup ont affirmé que la couleur noire signifiait dans le

contexte le début de l'Oeuvre, la voie du fumier, du corbeau, de la putréfaction. Au lecteur sagace le soin de tenter de trouver dans ce texte véritablement étrange les multiples étapes censées y figurer. Il en est de même pour l'Ecclésiaste, théoriquement enseignement alchimique. Le choix dans le symbolisme n'est assujéti à aucune limite, et cette phrase suffit à résumer le problème de la volonté d'interprétation excessive.

Pour finir cette évocation rapide de la chymie biblique, les majuscules gravées sur les crucifix : I. N. R. I. Pour les catholiques, ces initiales, au sens exotérique, signifient :

Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum.

En Latin, et en Français : Jésus le Nazaréen, roi des juifs.

Pour les alchimistes, le sens ésotérique est tout autre. Il prend comme acception :

Ignem Natura Renovatur Integra.

En Français : par le feu, la nature entière sera renouvelée.

Les apôtres étaient douze, Jésus a fait une retraite de quarante jours au mont des oliviers, arbre de la symbolique chymique (le vieillard au rameau d'olivier, la badine). Certains thuriféraires de l'identité chymique du personnage de Jésus en ont fait le principe charnel de la philosophie. Il est sûr que son enseignement, quoique malmené et déformé par les religieux, garde encore une empreinte dirigée vers le bon et le haut. C'est la conduite que tout hermétiste devrait garder.

LES GRECS.

LA QUESTE DE JASON ET DES ARGONAUTES.

LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE.

AVERTISSEMENT.

Voilà deux textes fondamentaux, des plus importants pour l'alchimie. Ils sont une démonstration magistrale de la philosophie, et s'ils ont suscité de la part des Maîtres autant de commentaires, c'est que les enseignements qu'ils apportent sont primordiaux pour tout postulant à l'étude. Leur ancienneté les auréole de respect, en premier pour leurs auteurs, et pour l'immense mérite du « miracle » grec.

Les Grecs ont créé la civilisation, dans son essence noble ; ces penseurs ont réalisé la synthèse de toute la connaissance du bassin méditerranéen oriental, et en ont tiré le meilleur. La latinité de la langue française a vécu, malgré ses ardents défenseurs ; l'origine du français est grecque, et cela rapproche de la plus belle civilisation du monde antique.

Il ne sera pas surprenant pour les lecteurs de savoir que les Grecs eurent des adeptes de la vieille tradition. Si pour la plupart leurs noms sont restés anonymes, leurs écrits sont forts heureusement parvenus jusqu'à nous. En

choisissant les plus connus, le lecteur se souviendra les avoir étudiés sur les bancs d'école, au sens exotérique. Ces héros de la geste antique rappelleront des souvenirs, et les redécouvrir dans leur destination initiale, mais cachée, sera agréable.

Les récits légendaires des grecs, avec leurs cohortes de héros, ont fasciné des générations d'écoliers. Trois parmi les plus célèbres méritent toute l'attention. La toison d'or, l'Iliade et l'Odyssée et les douze travaux d'Hercule. Disposant d'une place trop restreinte, au vu du nombre de sujets qu'il faut aborder dans ce volume, décision a été prise d'en sélectionner deux, mais le troisième garde toute sa valeur. Aux amoureux du savoir et des belles lettres de relire l'Iliade et surtout l'Odyssée, avec l'enseignement tiré des deux seuls textes expliqués dans les pages suivantes.



JASON ET LA TOISON D'OR.

Un rappel sommaire de l'histoire : Jason, fils d'Eson (ou Aeson), roi de Iolcos, est victime de son oncle Pélias et dépossédé de ses droits héréditaires à gouverner. Sa mère soustrait l'enfant à la haine de son oncle et le confie au centaure Chiron, enveloppé dans de la *pourpre*, qui l'élève et l'éduque pendant vingt ans et lui apprend l'art, les *sciences* et le respect des dieux. Pélias, l'usurpateur, ayant appris par les oracles qu'il cesserait de régner le jour où un homme viendrait se présenter à lui le pied déchaussé, voit un jour Jason s'avancer à lui dans cette tenue. L'oncle ne le reconnaît pas au bout de tant d'années, mais pris de peur devant la réalité du présage, le charge d'une mission impossible pour l'éloigner définitivement : Aller quérir la *toison d'or* du bélier Chrysomelle.

Jason fait alors construire un *vaisseau*, la *nef Argo* ; Athéna, déesse de la *sagesse*, lui a donné, en guise de mât, un *chêne* de la forêt sacrée de Dodone. Jason et les Argonautes, au nombre de *cinquante* (*cinquante-deux selon les sources*), partent donc vers l'Orient. A leur première escale, première épreuve ; ils abordent une île uniquement peuplée de femmes où règne la reine Hypsipyle. Ils rencontrent ensuite le devin aveugle Phinée, qui possède la vision psychique, le don de prophétie. Comme les argonautes l'ont délivré des harpies, en reconnaissance, il leur dévoile l'itinéraire menant au rivage de Colchide. Le vieil homme leur apprend qu'ils devront franchir une passe difficile, enveloppée de brumes et dont les rochers mouvants broient

les vaisseaux qui s'y aventurent. Passé ce goulet, ils abordent enfin les rives de Colchide. Dans cette contrée éloignée règne Aétès, qui vit dans un palais merveilleux. Aétès soumet Jason et ses compagnons à des conditions, s'il veut prendre possession du lainage d'or. Jason doit capturer *deux boeufs aux pieds d'airain*, qui vomissent des *flammes*, les atteler à une *charrue* et labourer une *terre sauvage*.

Mais Jason trouve une alliée dans le *palais fermé du roi*, en la personne de Médée, la fille d'Aétès. Médée lui a fait don d'un *baume* dont il doit enduire ses armes ainsi que son corps pour être invulnérable au *fer* et au *feu*. Ayant rempli toutes ces épreuves, Jason tue le dragon, gardien du bélier Chrysomelle, la *lance* enduite de l'onguent préparé par Médée. Il puise ensuite l'eau à la *source sortant d'une caverne* dont le monstre avait fait sa demeure. Ayant conquis la toison d'or, il ramena Médée de ces contrées éloignées, et il l'épousa. Il la répudia ensuite pour épouser Créuse, fille de Sisyphe. Médée se vengea en faisant périr Sisyphe, Créuse et les deux enfants qu'elle avait eu de Jason. Celui-ci finit par recouvrer le trône d'Iolcos. Mais suivant une autre tradition, *il serait mort errant et misérable*.

Voilà, résumé succinctement, le récit. Pour en avoir une version plus complète, le lecteur intéressé trouvera dans les bonnes librairies une édition classique.

La version chymique : la pourpre, tissu rouge, est l'appel du destin, dès l'enfance. Jason étudie pendant vingt ans les sciences et la religion, passage obligé de tout alchimiste à cette époque. Son oncle l'envoie quérir la toison, mission d'où il ne doit pas revenir, évoquant la transmutation psychique de l'adepte, la mort du profane et la renaissance de l'initié. La nef argo exprime deux idées force : la Nef est la partie d'une cathédrale qui s'étend de la porte d'entrée au chœur. Argo amène à l'art goth, l'argot. Quant au vaisseau, il correspond à l'ustensile des chymistes servant aux cuissons, en verre comme en grès. Les argonautes sont

cinquante. Nombre référence dans la mythologie grecque (les 50 fils d'Hercule, les 50 Danaïdes, les 50 fils de Lycaon, les 50 fils de Priam), mais revêtant une importance dans le calendrier avec la fête de la Pentecôte, cinquantième jour après Pâques ; la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, pour les alchimistes, la fixation de l'esprit volatil dans le matériau. La première escale, dans l'île, est celle de la tentation ; arrêter là la quête, car elle est longue, et demande donc la prime vertu, la patience. La tentation avec l'élément féminin est le premier mariage de la matière.

La rencontre avec le devin Phinée laisse deviner le Maître et l'élève ; Maître, il transmet son savoir, en indiquant les difficultés et les écueils sur lesquels l'étudiant risque de se briser, dans la mer hermétique, indication de la voie humide. Le texte évoque la prudence, que tout travailleur se doit de respecter au fourneau, de peur que le vaisseau ne se brise. Les Harpies, dans la mythologie grecque, figurent trois monstres ailés, ayant un visage de femme, un corps de vautour et des griffes crochues ; appelées les ravisseuses, les voleuses prennent plusieurs interprétations : le Maître, aveuglé par la puissance de son savoir, s'est fait dérober l'ultime connaissance. Rappel évident de la règle du secret. Mais elles peuvent aussi figurer le volatil.

Les argonautes arrivent enfin au terme de leur voyage, en Colchide. Un palais merveilleux n'est pas sans rappeler le titre du livre hermétique « L'entrée ouverte au palais fermé du roi » d'Eyrénée Philalèthe, un des plus célèbres alchimistes. Dans le palais, une cour ornée de quatre fontaines laissant sourdre du vin, du lait, de l'huile, et une onde merveilleuse, chaude l'hiver et glaciale l'été. Les deux boeufs aux pieds d'airain incarnent les deux feux, extérieurs et intérieurs, qui gardent la porte d'entrée en bronze du palais. Jason a l'obligation de maîtriser les deux matières ignées, vulgaires et philosophiques, et les unir au compost en labourant celui-ci profondément. Il doit ensuite planter les

dents d'un dragon, desquelles des géants armés naissent, et les tuer. Allusion faite par Eugène Canseliet dans « Alchimie » aux effervescences que se livrent nos matières dans le vaisseau lors de leurs unions et aux évidentes précautions que le labourant se doit de garder. Mais auparavant, dans l'union de Médée et de Jason, la symbolique rappelle que seuls les rois et les reines peuvent s'unir, sous-entendu à la pureté des composants.

La toison d'or, objet final de la quête, est enfin conquise. Accroché par Phrysos à un chêne kermès au bord du fleuve Phasis, elle représente la pierre philosophale. Le dragon, enroulé autour du chêne, est occis avec la lance que lui a confiée Médée, enduite de son baume. Dernière étape du grand Oeuvre, il symbolise la liqueur céleste, le dissolvant qui ronge la serrure ouvrant la porte du temple. Pour l'anecdote, le chêne est quelquefois atteint de la galle, utilisée pour teindre en noir. L'insecte responsable est une sorte de cochenille. Cette excroissance galeuse produit par séchage au soleil une très belle teinture écarlate. Allusion à peine voilée à l'Oeuvre au noir et à l'Oeuvre au rouge, le début et la fin du grand Oeuvre.

Retour dans son pays, Jason conquiert son trône et épouse Médée. Mais après sa répudiation, elle tue et détruit toutes les personnes supposées ou responsables de sa disgrâce. Insinuation au manquement à la parole donnée, à l'irrespect du bon et du bien. La deuxième tradition de la fin de Jason nous montre l'homme qui a su, mais a démerité ; L'éternel conseil des grands Maîtres quant à l'obligation primordiale pour tout chymiste, l'humilité ?

On peut objecter à cette vision chymique que la quête de la toison d'or est un parcours initiatique comme d'autres, notamment les légendes comme la quête du Graal. La démarche spirituelle de la toison d'or est propre, il est vrai, à bien des parcours. Mais les couleurs, les mariages des différents acteurs, un Maître et un postulant, les animaux

mythiques et l'itinéraire attestent que son auteur était versé dans la philosophie hermétique. Enfin, toute quête ne mène pas vers une possession matérielle et spirituelle, comme c'est le cas dans celle-ci. Il resterait évidemment bien des explications à trouver dans ce récit, notamment dans le détail des matériaux et des délais. Mais comme dans tout conte hermétique, les ambiguïtés demeurent car le but de l'écrivain n'est pas de donner des détails opératoires, mais une vue générale du labeur avec, pour l'occasion, des recommandations morales pour l'étudiant.

• • •

LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE.

Nous avons tous lu, du moins faut-il l'espérer, les exploits du célèbre Héraclès des Grecs, Hercule pour les Romains. Fils de Jupiter et d'Alcmène, Junon, irritée contre lui, envoya deux serpents pour le dévorer dans son berceau. L'enfant, déjà robuste, les étouffa entre ses bras. Devenu grand, il se distingua par sa taille et sa force extraordinaire et exécuta, contraint par son frère Eurysthée, les douze oeuvres périlleuses suivantes, connues sous le nom des douze travaux d'Hercule.

- 1) Il étouffa le lion de Némée.
- 2) Il tua l'hydre de Lerne.
- 3) Il prit vivant le sanglier d'Erymanthe.
- 4) Il atteignit à la course la biche aux pieds d'airain.
- 5) Il tua à coups de flèches les oiseaux du lac Stymphe.
- 6) Il dompta le taureau de l'île de Crète envoyé par Neptune contre Minos.
- 7) Il tua Diamène, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine.

8) Il vainquit les amazones.

9) Il nettoya les écuries d'Augias, en y faisant passer le fleuve Alphée.

10) Il combattit et tua Géryon, auquel il enleva ses troupeaux.

11) Il enleva les pommes d'or du jardin des Hespérydes.

12) Enfin, il délivra Thésée des enfers.

Outre ces travaux, Hercule accomplit une foule d'exploits. Il étouffa le géant Antée, fils de la Terre, extermina le brigand Cacus, délivra Hésione du monstre qui allait la dévorer, sépara les montagnes de Calpé et d'Abyla (les colonnes d'Hercule), délia Prométhée enchaîné sur le Caucase, remporta une victoire sur le fleuve Acheloüs, et tua le centaure Nessus qui voulait enlever sa femme Déjanire. Mais avant d'expirer, le centaure avait remis à Déjanire sa tunique teinte d'un sang empoisonné, en lui disant que ce serait pour elle un talisman de fidélité. Déjanire, se voyant délaissée pour la jeune Iole, envoya au héros le présent fatal. Mais Hercule ne se fut pas plus tôt revêtu de cette robe qu'il se sentit dévoré par d'atroces souffrances et se brûla sur le mont Oeta, laissant à Philoctète, l'ami et le compagnon de toujours, son arc et ses flèches, trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, qui faisait des blessures incurables.

Voilà, sommairement résumé, le récit des exploits du Héros. Si l'interprétation générale, d'un point de vue initiatique, démontre des parallèles entre le récit précédent et celui-ci, on peut également souligner la relation avec la quête des chevaliers de la table ronde. Notamment pour la fin,

Hercule ayant été impur, ne mérite pas le savoir, et le donne à Philoctète. Lancelot vit le même devenir et c'est Galaad qui s'identifie à Philoctète. La comparaison entre les deux héros, à plusieurs siècles d'intervalle, et les déductions quant à une identité initiatique commune peut paraître scrabreuse, mais elle n'est pas unique dans l'histoire.

Un exemplaire de « La nature à découvert » du Chevalier inconnu est conservé à la bibliothèque de l'arsenal, et date du dix-huitième siècle. Il est le seul exemplaire consultable dont l'auteur ait connaissance. La date exacte de l'édition princeps est inconnue, tout comme le nom véritable de l'auteur. Apparemment, c'est dans la deuxième partie du dix-septième siècle que le livre parût, sans que l'on puisse l'affirmer. Publié par les bons soins de J-J Pauvert, grâce à un deuxième exemplaire appartenant à Eugène Canseliet), (8) ce petit livre *livre* bien des indications importantes sur la voie humide. Le Chevalier applique une lecture chymique aux légendes de la mythologie grecque, très en vogue à l'époque. Le chapitre inaugurant l'interprétation hermétique des héros de la geste hellène s'annonce comme la chimie poétique, fait curieux qui mérite d'être souligné. En respectant l'orthographe du texte, certains mots acquièrent une sonorité différente.

Jupiter changé en pluie d'or est le premier ouvrage. Les quatre fils de Saturne sont les quatre éléments : Jupiter représente le feu ; Junon, l'air ; Neptune, la mer ou l'eau, et Pluton, la terre.

Les parties de la génération de Saturne, coupées par Jupiter, nous signifient l'Esprit ou l'Essence du Soufre, qui descend du ciel dans la mer ; de ces deux est sortie la Vénus ou le Vitriol, ou le principe de l'or pphique, et le soufre radical de tous les métaux qui congèle l'argent vif. La faulx de Saturne est l'eau pphique qui sépare l'Esprit de l'or de

son corps. L'Hercule des anciens est le Mercure purgeant et vivifiant la terre, c'est-à-dire les Soufre emprisonnés et surmontant Antée.

Le Dédale est le soufre fixe ; son fils est le soufre léger, tous deux sortant du Labyrinthe, c'est-à-dire de la captivité, car la nature embrassant son semblable se rend libre et ne s'envole que lorsqu'on la sublime. Et Icare volant haut, c'est-à-dire trop subtilisé, ses ailes ayant été brûlées par le soleil, tombant dans la mer, c'est-à-dire perdant sa volatilité, il est fixé et de là enseveli par son père dans le sable, c'est-à-dire qu'il se fixe avec luy.

Midas signifie la poudre de projection. Bacchus le luy avait apprise, car l'eau qui dissout s'appelle vin et ainsy le vin est fait d'eau, laquelle étant bien cuite dans les grappes, fait tout. Et le vin est appelé le Sang de la terre.

Python est tué par Phoebus avec des flèches, car l'interne agissant excite par là l'externe ; l'humidité surabondante est détruite. Cela aussi signifie le Soleil pphique, la médecine universelle qui a puissance sur tout et contre tous les venins.

Thyphon est une exhalaison sèche et chaude de la terre dans ses entrailles, qui est la forme et l'agent.

La gorgone est une vapeur humide qui est la matière et la matrice ; le premier sçavoir Thyphon, est une vertu semblable à celle du vitriol minéral qui congèle les mercures ou les vapeurs humides qu'ils ont appelés Gorgones.

Persée est un feu agissant qui, par une liqueur dissolvante, coupe la tête à Gorgone, du sang de laquelle est engendré le Soufre fixe, mais non pas le commun, le Soufre volatil s'appelle Pégase ailé ou volant par l'air ; ces deux substances, fixes et légères, dont nous avons déjà parlé, sont appelées par Hermès le Ciel et la Terre, le Supérieur et l'Inférieur, lesquelles, étant uniformes et contempérées ensemble, guérissent métaux et hommes.

Esculape est enseigné par Chiron de prendre le sang des gorgones.

Cerbère à trois têtes, fils de Typhon et des Gorgones, sont les trois substances ou les trois principes auxquels et par lesquels, par la chaleur du soleil, se résolvent toutes choses.

L'Hydre à sept têtes, Scylla avec 6 chiens, sont les sept métaux entre lesquels Mercure est le Dragon qui garde la pomme d'or.

Nayades sont les eaux vives.

Le larcin de Mercure signifie et est le spectre de Jupiter, et c'est la puissance absolue qu'elle acquiert par les degrés nécessaires à la perfection.

Le trident de Neptune est l'union permanente des trois principes en son sujet qui font la perfection.

Les flèches d'Apollon sont les rayons tingents du soleil.

L'épée de Mars est la première couleur qui apparaît après la corruption comme une épée nue.

La ceinture de Vénus est le cercle diversifié de toutes couleurs qui se termine au rouge.

Le soleil, ou soleil engrossé, est rendu fécond par la vie de l'esprit du monde, dardant ses rayons sur la terre, cause la régénération et l'entretien de toutes choses.

Le sang qui découla du côté droit de la teste de Méduse ressuscita Hyppolite, qui avoit été déchiré et traisné aux enfers par les chevaux de Méduse, et il est aussi bon à toute sorte de maladies ; mais le sang qui découla du côté gauche de la teste de Méduse est un venin très pernicieux.

Les douze travaux d'Hercule sont les figures, les degrés et les opérations de l'Art, qui sont :

1° la Calcination ;

2° la Congélation ;

- 3° la Fixation ;**
- 4° la Dissolution ;**
- 5° la Digestion ;**
- 6° la Distillation ;**
- 7° la Subtilisation ;**
- 8° la Séparation ;**
- 9° l'Incération ;**
- 10° la Fermentation ;**
- 11° la Multiplication ;**
- 12° la Projection.**

Hercule est le fils de Jupiter. C'est l'Artiste né sous la bonne constellation.

Alcmène, mère d'Hercule laquelle est la prudence, Minerve qui est l'adresse, le fit allaiter par Junon pour obtenir l'immortalité. Junon est la nature aérienne d'où procède le nectar qui rend tout immortel. Il la blesse dans le tétin d'un coup de trident, c'est-à-dire qu'il fait la séparation de cette humeur aérienne pour commencer son ouvrage, d'où viennent naître deux serpents qui luy firent la guerre dans son berceau, c'est-à-dire au commencement de son ouvrage, l'un desquels serpents est ailé et l'autre sans ailes. C'est le Mercure et le Soufre des pphes, le mâle et la femelle, le Soleil et la Lune, tous deux de même origine et de même nature et source mercurielle qui, par les degrés de l'Art, se doivent convertir en quintessence. Ce sont les dragons de qui les Egyptiens faisoient mordre leurs queues pour nous apprendre qu'ils se doivent réunir en un sujet. C'est Gabritius et Beya, dont la conjonction matrimoniale engendre Latone qui, engrossée de Jupiter, c'est-à-dire des influences célestes, luy fera enfanter Diane, la blancheur des pphes, qui puis après sert de sage-femme à sa mère pour luy faire enfanter son Apollon, qui est la couleur rouge.

Cette matière aérienne est encore la biche ailée, à pieds d'airain et qui portoit des cornes d'or, que Euristée commanda à Hercule de prendre à la course, c'est-à-dire que la matière doit être volatile, qui toutefois contient la nature du fixe qui la fixe. Ce sont les cornes d'or, c'est-à-dire les rayons de son soufre, qui fixent la vivacité de son mercure.

Le fleuve Alphée est l'eau mercurielle dont Hercule se sert pour oster la corruption des estables d'Augias, c'est-à-dire qui ôte la noirceur de la matière.

Les oiseaux Stymphales, défaits par Hercule, sont les esprits volatils de la matière, qui se fixent sur leur terre par la continuation du feu.

Les taureaux et les chevaux de Diomède, qui vomifient le feu, sont les soufres cachés de la terre minérale qui rendent fusibles le boudrier d'Hyppolite.

Reyne des Amazones que Eurystée commanda de luy apporter, c'est le cercle capillaire et diversifié qui paroît à la décoction de l'élixir.

Anthée est le fils de la terre. Hercule par trois fois le porta par terre, mais sa mère en le touchant redoubla ses forces. Il vouloit faire de la teste d'Hercule le chapiteau d'une colonne du temple de Neptune son père. Enfin Hercule l'éleva dans l'air et, ainsi privé des secours de sa mère, il l'étouffa entre ses bras. Anthée est le géant qui prenoit son origine du mercure pourri par le mélange de l'eau et de la terre pphale.....

Le fleuve Acheloüs est la matière de l'élixir purgée de son hydropisie et de la lèpre ou phtisie, c'est-à-dire de son eau étrangère et de sa terre. Il est l'eau mercurielle des pphes, qui change continuellement de nature et de forme, se réduisant enfin en terre, représentée par le taureau qu'Hercule vainquit et dont il tira une corne d'abondance,

c'est-à-dire un élixir qu'il donna aux Nymphes pour multiplier.

Les Nymphes Hespérydes avoient dans leur jardin un pommier dont les pommes, toutes d'or, furent le douaire que Jupiter assigna à Junon en l'épousant ; et un dragon toujours veillant en étoit le gardien. Hercule fut commandé de les enlever ; il ne sçait où le trouver. Il consulta les Nymphes, qui sont les eaux douces, pour en trouver l'entrée. Elles le renvoyèrent à Nérée, dieu marin qui est une eau toute imprégnée de feu et de lumière ; et par le moyen de Prométhée, qui est l'assistance des cieux, il luy découvre le lieu et le secret d'endormir le dragon, c'est-à-dire le fixer, pour emporter ses fruits. Ce dragon est l'eau mercurielle qui garde les pommes Hespérydes, c'est-à-dire qu'il cache en lui le véritable or des pphes, et leur véritable soleil qui, bien conduit, arrête sa vivacité, l'endort et le fixe.

Calus était un voleur qui avoit trois têtes ; il était le fils de Vulcain. Il avoit trois testes, c'est-à-dire qu'il étoit le soutien des trois familles, la réunion du sel, soufre et mercure, qui prend toute sorte de forme. Il est fils de Vulcain, c'est à dire du feu, parce qu'il se doit extraire d'un autre mercure par le feu. Hercule l'assomme de sa massue, c'est-à-dire le fixe.

Hercule tire le sanglier tout vif de la neige d'Erimonte, montagne d'Arcadie, qu'il porte à Euristée, c'est-à-dire que l'ouvrage passe de la noirceur à la blancheur ; mais avant cela, Hercule fut obligé de tirer le Cerbère des Enfers, que d'abord qu'il eût veu le jour, il vomit Laconit, c'est-à-dire qu'il se changea de la corruption en une nature plus parfaite.....

Le serpent Hydra, né de l'eau mercurielle, a fait le commencement et la suite des travaux par les changements. Après cette victoire, sa massue devient inutile : la seule des dépouilles luy suffit.

L'Hydre à sept têtes est la multiplication de son ouvrage. Notre enfant qui naît dans les eaux est cette eau mercurielle qui est tout notre secret. C'est le vaisseau d'Hermès qui contient tout ce qui luy est nécessaire.

Eurydice est cette terre mercurielle qui fait le souhait des sages pphes. Elle est la fille de l'océan, duquel elle s'étoit engendrée, c'est-à-dire des eaux. Orphée est le savant artiste des eaux, mais trop précipité, qui la reconduit.

Le Styx est le marais bourbeux qui naît de la dixième partie de l'océan, et duquel s'étoit engendré l'Hydre que Hercule avoit combattu. Le serpent qui blessoit Eurydice est l'eau qui la dissout et la fait entrer dans les Enfers, c'est-à-dire qui la conduit dans la noirceur. Caron est le Tems. Les quatre fleuves ténébreux qu'Orphée traverse sont des dissolutions. La nuit dans son chariot est la matière ténébreuse en son chaos ; ses trois chiens sont les trois principes et Pluton le dieu des richesses.

La chaste Diane, soeur du Soleil, c'est la terre **feuillée** qu'Actéon, un autre téméraire, voulût découvrir dans son bain avant quelle fut desséchée et fixée, et dont elle se vengea, luy donnant des cornes de cerf à la teste, qui firent sa confusion et causèrent sa mort.

Les champs Elyséens sont les **terres feuillées**. Eurydice (qui se trouve parmi les Myrtes et les lauriers, représente cette âme végétante que le ciel infuse sur la matière, qui croist tous les jours par l'imposition de l'eau mercurielle qui la blanchit jusqu'à la perfection.

Orphée captive Pluton et tous les dieux, qui font les couleurs différentes qui succèdent au noir et ne se perfectionnent qu'au rouge. Il eût tiré Eurydice des Enfers, si son impatience n'eût précipité son ouvrage : l'excès de son amour fit l'excès de son feu. **La sagesse est le temps et la prudence est la patience.**

Daphné, nymphe, fille du fleuve Pénée, est fille de l'eau et n'est que glace : elle est l'eau mercurielle des philosophes. A cause de sa poursuite du soleil, elle est changée en laurier, c'est à dire en couleur verte, qui fait l'entrée en sa perfection.

*Saturne coupant les génitoires du ciel, les fit tomber dans la mer, d'où sortit une écume qui donna naissance à Vénus. Les nymphes élevèrent cette divinité naissante dans une **conque marine**. Elle ne fut pas plutôt sortie qu'elle essuya ses cheveux, pour paroistre plus belle à son arrivée, dans l'isle de Chypre. La terre fit éclore sous ses pieds les Lys et les roses dont les Grâces luy firent couronne ; les heures luy donnèrent une robe déliée de toutes couleurs. Mercure fut le premier des dieux qui l'engrossa, et elle en eût Cupidon. Mars voulut en faire autant, mais il y fut enchaîné et troublé par son mari Vulcain.*

*Vénus est l'eau mercurielle qui, découlant du ciel, apporte tout ce qui luy est nécessaire. Les Nymphes qui l'élèvent sont les eaux douces qui lavent la terre et la nourrissent dans une coquille de mer, c'est-à-dire un **oeuf philosophique**. Les cheveux tout mouillés qu'après sa naissance elle éponge de ses mains pour paroistre plus belle sont les **humidités qui se dessèchent en les congelant**. Les fleurs que l'isle de Colchos fait éclore à son arrivée, toutes les trois couleurs mystérieuses, **la noire, la blanche et la rouge** qui successivement, font éclater la gloire. La robe que lui donnent les heures est le **pourpre** qui lui vient par le tems. Mercure se joint à elle et ils ne font qu'une eau qui produit l'amour : c'est l'Elixir. Mars qui voulut en jouir est une couleur imparfaite entre le rouge et le noir, que le soleil découvre par les filets de Vulcain, c'est-à-dire par la perfection qui se termine au soleil des pphes par la force du feu.*

Les eaux bourbeuses du Déluge engendrèrent ce venimeux serpent Python. Apollon, qui seul étoit destiné

pour sa ruine, brisa son carquois sans luy rien faire ; mais enfin les ruisseaux de venin dont le monstre étoit rempli, s'écoulant par ses blessures, laissèrent le corps sans mouvement en luy ostant la vie.

Le serpent Python est la matière ; il naît de la corruption des eaux ; il contient tout ce qui luy est nécessaire et mesme, il est le vase de sa perfection. Apollon est la chaleur du Soufre minéral dont la vertu est de tuer et de congeler son humide.

Les Egyptiens montrent la nécessité de la perfection du cercle, en la conjonction de ses deux extrémités, la teste et la queue.....

Mon cher frère, lisez, méditez et priez le Dieu tout puissant, qui est le véritable auteur de la nature, qu'il vous la fasse connoistre, ainsy que ses effets, et quand vous la connoistrez, il ne vous sera point difficile de parvenir à la fin désirée.

Loué soit Dieu.

Amen.

Mis à part les évidentes relations alchimiques, on peut être surpris par la grammaire du texte. L'artiste, bien que très instruit des « choses de nature », et nonobstant certains vocables pouvant paraître crus, n'a fait aucun effort de syntaxe et de grammaire. A se demander si le chevalier inconnu dominait bien la langue française. Le nombre de répétitions donne au texte un caractère brouillon, comme si l'artiste n'avait fait aucune correction après son premier jet de plume. Le nombre de « c'est-à-dire » (sans traits d'union dans le texte original) est proprement sidérant, s'agissant d'un Maître du savoir. Faut-il y voir une ruse pour éloigner l'ignorant, surpris par la naïveté littéraire ?

Une autre question que l'amateur peut se poser tient à l'essence même de la démarche symbolique. Les commentaires des douze travaux d'Hercule du chevalier inconnu, si instructifs soient-ils, ne constituent-ils pas une interprétation personnelle, et partielle ? Voilà un des problèmes majeurs de l'étude. Quiconque, bien instruit de la symbolique initiatique, peut interpréter à l'infini un texte, un récit, un poème. Dans un domaine purement spéculatif, les déductions peuvent être irrationnelles. La tentation de l'interprétation systématique, avec les aléas qui en découlent, peut engendrer chez beaucoup de postulants un flou tel qu'il est alors impossible de séparer le bon grain de l'ivraie, pour employer une image chargée de symboles. D'autre part, Il faut garder à l'esprit que l'interprétation est un domaine en apparence irrationnel, et raisonner rationnellement est presque un non sens. Pourtant, c'est la conduite qu'il faut tenir, interpréter sans excès et surtout, pour rester concret, tenter de déduire systématiquement les implications au niveau pratique du travail au fourneau. Le reste n'est que spéculation, la théorie sert de support à la pratique.

S'il est certain que les « Douze travaux » décrit un parcours initiatique, il est plus hasardeux de dire que c'est un parcours alchimique. Son auteur ne l'a pas écrit volontairement vers cette destination. Mais les parallèles entre le labeur philosophal et le texte sont tels que les commentateurs s'en sont servis comme support. Il en va de même pour le cycle du Graal, et pour bien d'autres écrits à vocation initiatique.

Etudier les douze travaux demande d'abord un bon dictionnaire. La première tâche consiste à s'instruire des nombreux personnages acteurs de cette épopée. Ensuite, définir le sens des mots et expressions anciennes, la sémantique entre le parler du dix-huitième et de notre fin de vingtième siècle peut entraîner d'importantes erreurs : par exemple, le premier travail, la calcination, n'a plus du tout le

sens de la chimie contemporaine. Si, par calciner, on entend maintenant brûler à feu très vif, pour mettre en cendre, ou encore de réduire en chaux par l'action du feu, deux cents ans auparavant, ce vocable avait une toute autre signification. Il désignait l'oxydation, c'est-à-dire, l'action de l'oxygène sur les métaux (la rouille pour le fer, le vert-de-gris pour le cuivre). Toute personne qui commencerait un travail sur un métal du grand Oeuvre avec le feu courrait à l'échec.

Le verbe congeler ne doit pas être considéré dans son acception moderne. Il est évident que le propos de l'artiste n'est pas de baisser la température des composants, mais de solidifier, de densifier ou de coaguler.

L'artiste décrit les douze étapes de la renaissance philosophale. Il a d'abord défini les quatre éléments rentrant dans le grand Oeuvre, mais sans en préciser leur signification alchimique. Il s'adresse donc à des lecteurs déjà instruits de la science du gay savoir. Il joint ensuite des significations aux personnages de son commentaire, et tout de suite le texte devient confus. Dans une première étude, le dictionnaire définit les mots vitriol, soufre et mercure. Vitriol, pour les anciens, était le nom donné pour les sulfates : Vitriol blanc, sulfate de zinc, vitriol vert, sulfate de fer, vitriol bleu, sulfate de cuivre. Mais il est aussi le nom de l'acide sulfurique concentré. Le mercure est le fameux métal liquide, qui a dû extasier les chymistes. Il existe la plupart du temps dans la nature à l'état de sulfure, appelé aussi cinabre. Le soufre, du latin sulfur est un corps simple d'une couleur jaune citron. Il est très répandu dans la nature, où on le trouve à l'état de sulfures et de sulfates, ou encore à l'état natif au pied des volcans. On l'emploie pour fabriquer l'acide sulfurique. Ces renseignements, aisés à trouver, indiquent des matériaux, mais n'éclairent pas quant à leur utilisation.

Le Chevalier inconnu n'a pas fait exception à la règle hermétique. Il mélange ensuite toutes les opérations, des plus

importantes aux plus discrètes, pour embrouiller l'étudiant. Mais l'étude approfondie s'avère très intéressante. Thyphon, par exemple, est selon le Chevalier, une exhalaison sèche et chaude. C'est donc d'un gaz, d'une vapeur, ou d'une odeur qu'il s'agit. Ce n'est pas la vapeur, puisque l'exhalaison est sèche. Pour le cas précis, c'est le gaz sulfureux que Thyphon incarne, gaz produit pendant la cuisson du soufre minéral, l'anhydride sulfureux, incolore et suffocant. Quand Eugène Canseliet dit que l'artiste ne doit pas se laisser surprendre...

La légende de Icare et de Dédale est bien connue. Le Chevalier annonce : le Dédale est le soufre fixe. Son fils est le soufre léger. L'un représente donc le soufre minéral, et l'autre l'anhydride sulfureux, lors de la cuisson dans un vaisseau fermé. L'artiste évoque la préparation du soufre philosophique, qui se fait par brûlage, évaporation et fixation sur un autre support. Toutes ces opérations d'épuration, forts longues et compliquées, sont en partie épargnées maintenant car la chimie actuelle propose à la vente des composants très épurés. Il n'en était pas de même à l'époque où écrivait le chevalier, et tous les Maîtres insistaient sur l'extrême importance de la pureté des matériaux.

Les mots et phrases importants du récit marqués en caractères gras doivent maintenant être familiers au lecteur. Le Chevalier a rappelé les principes et les couleurs fondamentales de l'élaboration. Sont décrits en langage clair les quatre éléments, l'union première, les trois principes chymiques d'association, les couleurs primordiales des trois étapes principales. On devine aisément que la partie allégorique du texte renferme beaucoup de renseignements utiles au détail des phases opératoires. Les terres feuillées, déjà évoquées précédemment, figurent la cuisson du soufre philosophique, amalgame de trois matières qui, sous le feu du foyer, fermentent une « mousse » épaisse. Sur la surface de cette mousse se dessinent des striures rappelant la galette des rois. Les terres feuillées sont, sous un vocable différent,

l'apparition de ces striures apportant la preuve de la bonne conduite des opérations.

Le Chevalier glisse aussi un proverbe alchimique, pour modérer les ardeurs des étudiants trop pressés de mettre en pratique les déductions qu'ils ont tirées de l'étude théorique, et en même temps, induit le principe d'une cuisson longue, pour les matériaux, dans la voie humide. A cette époque, une cuisson douce et à température constante nécessitait une attention soutenue, quelquefois plusieurs jours de suite. Des étudiants empressés, en malmenant la matière par une combustion trop forte, ont été victimes d'accidents (principalement rupture du vaisseau et plus rarement explosion), malheureusement préjudiciables à leur intégrité physique et, de toute façon, obligeant les plus volontaires à recommencer l'Oeuvre depuis son début. Les matériels de chymie, en verre, ne possédaient pas toutes les qualités de fabrication requises, comme les articles que l'on acquiert actuellement : normes strictes de résistance à la chaleur, aux chocs, et pâtes de verre de haute technologie.

Un peu plus loin, le chevalier évoque Saturne, le Dieu premier, et planète des mystiques et des philosophes. Il explique le cheminement de la naissance de Vénus. Les nymphes élèvent Vénus, le cuivre, dans une conque marine. Pourquoi préciser marine, la conque n'étant pas un coquillage d'eau douce ? (genre de mollusques marins acéphales ; nom commun : *vénus*). Les alchimistes, pour provoquer la création du vert-de-gris, *macéraient* leur limaille de cuivre dans de l'eau de mer. Vénus est engrossée par Mercure. Et ensuite, par Mars, le fer, et cela pose un problème. Le mariage des matériaux est impossible tant que Vulcain, le feu, le forgeron, n'a pas tourmenté ce métal.

L'eau mercurielle, l'eau des sages est dénommée Vénus. C'est évidemment le composant liquide cher aux philosophes que le lecteur aura reconnu. Le chevalier l'appelle Vénus, est-ce pour mystifier l'étudiant ? toujours

est il que cette « erreur » n'est pas un hasard. Quant à l'oeuf philosophique, il correspond à une allégorie de l'union terminée des matières. C'est le moment où, passé le mariage des métaux rouges, celui des métaux blancs, et après leur union grâce au sel philosophique, le laborant obtient dans son vaisseau un agglomérat de matière, qu'il va falloir laisser couvrir...

Ce texte pourrait être détaillé sur plus de vingt pages, les implications étant nombreuses. Mais tel n'est pas le but de cet ouvrage. Laissons à l'étudiant sincère le soin de s'exercer au décryptage philosophique. Culturellement, c'est déjà très enrichissant, et pour la vieille sagesse, c'est le meilleur moyen de devenir un sage. Le seul conseil à formuler est celui d'avoir toujours présent à l'esprit que l'étude théorique aboutit à la pratique, et que derrière chaque mystère d'écriture se dissimule une matière concrète, palpable : métal, minéral, liquide, fumée, gaz, dépôt, scorie. Mais cette démarche évite à l'étudiant de tomber dans la divagation symbolique. L'étudiant doit aussi prendre le temps, et cristalliser son attention sur un seul texte est rarement constructif. L'étude du symbolisme produit un effet pervers, c'est de déstabiliser le mental, et souvent de manière très insidieuse.

« La sagesse est le temps, la prudence est la patience. »



LE MOYEN-ÂGE.

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE.

C'est au Moyen-âge qu'apparaît une suite de plusieurs récits évoquant une épopée chevaleresque et mystique. Dans son essence même, cette quête, la recherche d'une coupe, du calice contenant le sang du Christ, si elle est imprégnée de l'esprit chrétien, en diffère sensiblement. L'église, au prix d'efforts séculaires, a réussi à imposer son dogme sur toute la terre d'Occident. Elle a éliminé en son sein toutes les hérésies, tous les déviationnismes. Le point culminant en est la destruction de l'ordre du Temple, en 1314. Mais le dogme chrétien pêche à cette époque par un manque d'absolu, et les croisades ont participé à créer dans les rangs de la noblesse une aspiration à un idéal autre que celui proposé par la hiérarchie épiscopale, dont les frasques exaspèrent les hommes épris d'absolu (le même phénomène a eu lieu un siècle auparavant, avec l'hérésie Cathare, qui déclencha la seule croisade en terre d'Occident et finit en une boucherie innommable).

Pourchassés par les zélés défenseurs de la foi chrétienne, des groupes épars semblent s'être organisés sous une forme plus secrète, notamment en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie. Si les structures de ces groupes sont très fluides, la diffusion de leur pensée par le récit connaît une grande résonance dans tout l'Occident. La soif d'idéal, l'aspiration à la pureté de l'être, la recherche

spirituelle libre, ce dont manque cruellement le monde chrétien, va s'incarner dans ces récits du douzième siècle.

Il faut bien dire que l'inconscient de la population est encore marqué par la tradition celtique, malgré les efforts de la religion du crucifié. L'influence de la magie, bannie chez les chrétiens, exerce encore une fascination sur les populations. Le sectarisme des ordres catholiques, avec ses dominicains austères, futurs créateurs de la Sainte Inquisition, l'opulence affichée dans laquelle vit la majorité des hiérarques religieux amènent la population, et parmi eux une frange de la noblesse, à rechercher une nouvelle aspiration tendant vers un absolu qui, s'il ne renie pas le Sauveur, mélange dans sa geste des traditions antéchrétiennes.

Le calice, représentant le pinacle de la perfection, peut en effet être relié au chaudron celtique, dont un exemplaire superbe est exposé au musée de Copenhague (9). La décoration exécutée au repoussé est un très remarquable exemple de l'art celte. La coupe est toujours associée dans les légendes celtiques avec la lance, arme symbolique des représentations hermétiques. Le chaudron, symbole de la nature, contient l'eau de vie, et procure l'immortalité. Les textes chrétiens reprennent d'ailleurs dans le martyr du sauveur cette scène. La coupe ayant servi lors du dernier repas de Jésus, recueille le sang du Christ, tenue par Joseph d'Arimathie, au flanc du crucifié, blessé par une lance. Pendant sa captivité, Joseph ne survit que grâce au Graal.

Plusieurs versions et arrangements de l'histoire de la quête existent (ce résumé est amputé des actes de bravoures, de batailles et de conquête pour ne décrire que de la mystique du cycle du Graal).

On peut situer le lieu de l'épopée dans le pays de Galle, en terre des angles. Le personnage clé en est Merlin, né de l'union d'un ange déchu et d'une simple mortelle, mage qui possède le don de prophétie, la connaissance de la médecine

et le pouvoir de commander aux éléments. Il tient ces dons de son ascendance demi divine, et de sa mère une sensibilité aux passions humaines.

Arthur, enfant élevé par des humbles, doit retirer l'épée du pouvoir pour être désigné roi. Il est la figure de l'enfant roi, prédestiné. Ayant conquis son trône, avec les bons conseils tactiques de l'enchanteur Merlin, celui-ci lui explique pourquoi l'homme a perdu l'âge d'or, et lui annonce la nécessité de retrouver le calice qui contient le sang du Christ.

Les chevaliers qui ont assisté Arthur pendant sa première partie de sa vie vont constituer un Ordre, une confrérie mystique : Les Chevaliers de la table ronde. Ce nom provient de la table autour de laquelle ils se réunissent, et ils sont au nombre de douze ou cinquante ou cinquante-deux selon les versions (10). La quête commence. Le chevalier le plus pur, celui qui paraît le plus digne, est Lancelot du Lac. Il a été élevé dans le château du fond du lac, par Viviane. Lancelot, le chevalier à l'armure blanche, tombe amoureux de la belle Guenièvre, épouse du roi. Il est alors exclu du cercle des chevaliers, ayant péché charnellement et en conséquence ne pouvant pas être digne d'accéder aux marches du palais où le Graal est gardé.

Les espoirs se portent ensuite sur Perceval, le Preux. Perceval, isolé du monde extérieur par sa mère, qui l'élève loin des tourments de l'époque, rencontre un jour trois chevaliers, et ayant soif de voir et comprendre le monde extérieur, les suit à la cour du roi Arthur. Il remplace Lancelot à la table des chevaliers. Mais Perceval a commis trois fautes qui le rendent indigne de découvrir la Sainte relique. Il a laissé mourir sa mère, il a assassiné un chevalier à l'armure dorée, et, lors d'une vision mystique, lorsqu'il a vu le Graal, il s'est tu auprès de ses compagnons.

Vient enfin Galaad, le troisième postulant. Fils de Lancelot, il ignore sa parenté avec le premier des chevaliers.

Son grand-père est le roi Pellès. Plus religieux que les deux précédents, il est armé chevalier au fond d'un monastère. Il prend place parmi les chevaliers de la table ronde, et remet complètement son âme entre les mains de Dieu. Commence alors sa quête, jalonnée d'épreuves, qui vont petit à petit épurer son âme et son corps, le rendant digne d'accéder enfin au palais fermé du roi, palais qui contient le Graal et dont son grand-père est le gardien. Accompagné de Perceval et de Lancelot, ils pénètrent enfin et communient. Jésus apparaît enfin et leur offre alors le Don de Dieu, à laquelle leurs âmes aspiraient depuis tellement de temps. Mais seul Galaad reçoit l'illumination, Perceval et Lancelot n'étant pas purs.

La quête du Graal, imprégnée de symbolique chrétienne, est une des traditions les plus mystiques. L'ésotérisme chrétien y est sans cesse rappelé, même si l'église officielle l'a toujours nié ou ignoré. Ces récits parurent à l'époque des croisades, et la nécessité d'une foi pure accompagnait les croisés dans le pèlerinage guerrier, en réaction aux mœurs cléricales des églises d'Occident.

Pour un alchimiste, cette geste est assez simple à décrypter, car elle ne rentre pas dans le détail opératoire. Les grandes lignes de la démarche philosophale sont tracées, mais il s'agit là, mis à part des évocations de matériel du laborant, d'une vision que tout impétrant à la philosophie hermétique doit avoir. Cette interprétation s'adresse évidemment aux hermétistes de l'époque moyenâgeuse, et de ce fait devient obsolète pour l'heure actuelle ; la rigidité du moralisme chrétien imprégnait toute la démarche alchimique, ce qui n'est plus le cas maintenant. Trois objets clés apparaissent dans la quête des chevaliers : l'épée, la lance, le Graal et un lieu symbolique entre tous pour les alchimistes du Moyen-âge : le château. L'épée des chevaliers symbolise, le lecteur l'aura compris, la croix. Au sens exotérique, elle est le symbole du martyr du Sauveur, la représentation du

travail au creuset. La lance, arme perforante s'il en est, au sens exotérique, fut celle qui servit à vérifier la réalité du décès de Jésus. Pour celui qui regarde le Christ, non pas comme entité charnelle, mais comme travail des composants sur le feu, la lance est l'image du métal qu'il faut percer afin d'en tirer sa quintessence. Quant au calice, vase, coupe mythique, que signifie-t-il ? Au départ, il s'agirait d'une pierre précieuse que l'archange Michel aurait détachée du front de Lucifer en le frappant. On voit tout de suite le crédit à apporter à ce genre d'élucubration. Le Graal, objet fabuleux, expression par son origine et son contenu de l'amour divin, opposé à Lucifer, créature maléfique. On retrouve ici les dualismes propres au judéo-christianisme, le combat des deux natures, le bien et le mal. Pour le philosophe, le Graal représente la pierre philosophale, objet de la longue quête des trois chevaliers.

Le château, muraille de pierre avec ses tours et sa lourde porte verrouillée, est souvent schématisé dans les dessins alchimiques du Moyen-âge et de la Renaissance. Il symbolise dans les gravures l'athanor, le fourneau de l'alchimiste. Une tour crénelée, la porte ayant comme fonction celle de servir d'âtre. Le château philosophique est donc l'expression du travail au foyer, la porte d'entrée étant le feu matériel. La hauteur de l'athanor varie selon les gravures, et ne doit pas avoir une grande importance. La cuisson des composants se fait, pour la voie humide, au sommet de la tour, et pour la voie sèche, à l'intérieur de la tour. Le château des chevaliers demande à être mis en relation avec le palais antique.

Maintenant les personnages. D'abord le roi Arthur. Prédestiné dans la geste de la table ronde, il est l' élu qui tire l'épée de la pierre, le seul élu alors que beaucoup d'autres ont essayé. Il vibre donc avec la pierre, il est en harmonie avec elle. La pierre symbolise la matière brute, il faut la

travailler. Le roi représente donc pour les chevaliers l'union sacrée, celui qui peut.

Lancelot est élevé au fond des eaux, dans le château du fond du lac. C'est le chevalier à la blanche armure, le métal blanc.

Perceval le Preux, et c'est là le détail important, a tué le chevalier à l'armure dorée. Il a de lui-même abandonné la quête, ce *chevalier* étant le composant primordial et *inconnu* du grand Oeuvre. Sans lui, il ne peut finir la quête, le composant initial étant perdu. Pourtant, il possédait les atouts pour réussir. Les trois fautes qui ont conduit sa recherche vers l'échec peuvent être interprétées comme des erreurs manipulatoires.

Vient enfin Galaad, le pur, le chevalier à la foi sans faille, et dont la conduite est irréprochable. Il est le seul élu, il peut posséder le Graal. Accompagné de Lancelot et de Perceval, couleurs symboliques, il accède au palais avec son père, chez son grand-père, gardien de la sainte relique, dernier rempart avant la révélation. Cette filiation correspond bien aux moeurs de l'époque, où l'hérédité jouait un rôle déterminant dans la société féodale. Mais elle suggère aussi la paternité et l'affinité des composants du grand Oeuvre. Nous trouvons le grand-père des métaux, le père (le chevalier à la blanche armure, symbole du mercure des philosophes), et le fils, qui ignore le lien familial avec les deux précédents. La filiation hermétique des composants de l'élaboration philosophale s'appuie sur le même principe, et retrouver cette suite évolutive est une des préoccupations de l'alchimie spéculative. On ne s'étonnera donc pas que cette démarche dure fort longtemps. Le Graal, matérialisation de la pierre philosophale, est amené par Jésus, principe charnel de la pensée hermétique d'inspiration chrétienne. Le personnage du seigneur, permanent durant le Moyen-âge et la Renaissance dans la philosophie hermétique occidentale, reste indispensable avec la révélation du don de Dieu. Galaad

subit des épreuves qui vont l'épurer des préoccupations terrestres et va consacrer son existence, avec l'aide de sa foi ardente, à la recherche du Graal, et sa sublime récompense sera la venue du Seigneur en personne, lui amenant la coupe tant désirée. Nous sommes à l'époque des croisades, et l'allusion quant à la présence du sauveur dans la quête est aussi une motivation pour les chevaliers.

La lecture des textes à vocation initiatique amène l'étudiant à établir des corrélations entre les différents récits. Il apparaît vite évident que la trame de ces contes reste identique pour leur majorité. Il s'agit toujours d'un voyage, jalonné d'épreuves qui vont amener le héros à se transcender. Au bout de son itinéraire, il sera en pleine possession des moyens psychiques qui lui ouvriront toutes grandes les portes du rituel palais, pour recevoir la révélation. Partant de ce scénario, les auteurs transforment, fonction du moment, le personnage et les lieux. Mais le but ultime reste toujours la consécration qu'offre le Don de Dieu. Ensuite, le côté moralisateur qui émane des échecs qu'essuient les héros défaillants sert à rappeler la rigidité que tout initié doit garder, que l'on soit catholique ou autre.

Devant la multiplicité des interprétations possibles, l'observateur critique va déduire en toute logique que ces récits permettent toutes les dérives, même les plus permissives. C'est d'ailleurs vrai, mais le conte initiatique est loin d'avoir ce monopole. Les commentaires varient en fonction du cursus initiatique du lecteur. Un franc-maçon, un martiniste, un rose-croix aura une autre vision de ces récits. L'alchimiste interprète les textes avec l'influence métallique, et il faut dire qu'ils s'y prêtent vraiment.

Un ami, laboureur inspiré du décryptage symbolique, et ajoutant à cette prodigalité un humour peu courant, m'adressa en 1989 un texte qui piqua au vif ma curiosité. Cette fable symbolique illustre de parfaite manière la distance mentale que tout hermétiste doit garder pendant l'étude symbolique. En voilà l'intégralité.

*« Pour qui voudroit prendre le temps de cuire dans une **eau pure**, libre de toute trace d'impuretés, sur feu doux en son commencement, nos composants de la nature, à savoir, la jaune d'Amérique, l'orange racine, le blanc violacé et le long vert blanchâtre, après avoir précédemment fait dissoudre dans matière du lait de notre boeuf, le fruit des croisés ramené de Palestine, et mélangé sur feu vif notre taureau, y adioustant le plaisir de Bacchus, les couronnes de la gloire, notre sel et son compagnon piquant, en laissant décuire à feu moyen plusieurs heures. Surveillant bien la lente coction, de peur qu'il n'y brûlât les morceaux, la conséquence étant qu'il faille recommencer l'Oeuvre en son entier, toute combustion de la **materia prima** réduisant le labeur à néant.*

*L'étudiant patient et volontaire prendra lors dans ce **petit monde**, le soin de vérifier le bon ordre des opérations, en tournant de temps à autre le **compost vigoureusement**, ceci afin que le mélange de la chaleur du foyer restât bien homogène. Et, si besoin s'en fait sentir, n'hésitant point à radiouster de notre eau, en quantité, de telle sorte que le niveau y demeurait toujours le même. Après avoir laissé reposer un **passage de la lune**, au petit matin*

*après potron-minet, y remet le feu lent sous le foyer. Au dégagement de l'odeur de **nectar** qu'il ne manquera point de s'y faire sentir assez viste, l'étudiant sauroit qu'il a bien appris de ses grands Maîtres le **savoir traditionnel**, et il pourra à juste titre se régaler de figurer parmi eux. Il pourra enfin jouir de la vue et de l'odeur des nectars, en notre **philosophique cuisine**. »*

Pour moi, en première lecture attentive, l'hermétisme du texte sautait aux yeux. Mais quelle opération alchimique ou spagyrique mon ami voulait-il décrire ? Mystère. Au bout de quelques minutes, et, intrigué par des sourires goguenards, je lui demandais la clef. C'est au milieu des rires des autres camarades présents mis dans la confidence, qu'il m'avouât que j'étudiais la recette...du pot au feu !!!

• • •

LES PRINCIPAUX MAÎTRES.

Faire un choix, parmi les nombreux alchimistes qui ont laissé des écrits, oblige à une impartialité dans cette sélection que certains critiqueront. Beaucoup d'hermétistes restent méconnus, leurs oeuvres n'étant pas rééditées depuis quelquefois plusieurs siècles. D'autres sont célèbres, par l'influence que leur pensée a produit dans le monde religieux. Certains, tels Blaise Pascal ou Isaac Newton, brillent universellement par leur génie. Des alchimistes comme Saint Vincent de Paul ont laissé à l'histoire le souvenir de leur générosité au service des pauvres. Avicenne était médecin. Martine de Bertereau, baronne de Beausoleil, auteur de la « restitution de Pluton », en 1640, nous est connue pour avoir fini sa vie à la Bastille, avec sa fille, sous l'inculpation de magie, après une captivité de plusieurs années. Nicolas et Pernelle Flamel sont les plus populaires des alchimistes français, et Fulcanelli le plus lu, et pourtant un des plus mystérieux.

Evoquer en détail tous les adeptes de la science d'Hermès demanderait un travail énorme et nécessiterait plusieurs centaines de pages, dépassant le cadre de cet ouvrage dont la finalité reste l'alchimie opératoire. Mais la manœuvre philosophale ne pouvant être séparée de la culture hermétique, force était d'opérer une sélection. Ce choix s'appuyait sur trois critères. Leur célébrité, l'aboutissement certain de leur grand Oeuvre, et la relative facilité de lecture de leurs écrits.

Ces choix d'auteurs parmi la foultitude des compagnons des siècles passés obligent malgré quelques réticences à oublier bien des vieux Maîtres. Il en allait de même pour les textes anciens, en ne parlant pas de Virgile, dont l'Eneïde est pourtant un texte majeur. « Si les destins t'appellent », avertissait le célèbre auteur dans le passage décrivant la descente aux enfers, et la remontée du héros. Force est de choisir.

Un des problèmes que posait cette sélection consistait à savoir avec certitude si ces Maîtres avaient réellement atteint la chrysopée. Comme la tradition l'exige, si la plupart d'entre eux donnent des informations utiles sur le labeur opératoire, l'obligatoire discrétion à laquelle ils se soumettent de leur propre gré laisse planer force doute pour quelques-uns quant à la réalisation effective du grand Oeuvre. Il est impossible d'assurer formellement que tous ces Maîtres ont abouti dans leurs travaux, mais de fortes présomptions dues à la qualité de leurs écrits laissent penser que le grand Oeuvre n'avait plus de secrets pour eux.

Un autre problème, plus pratique, mérite d'être abordé. Certains alchimistes ne sont connus que par leur nom, et les titres de leurs livres. Il était inconcevable, à moins d'une recherche digne d'un bibliothécaire professionnel, d'arpenter toutes les bibliothèques de France et d'Europe afin d'y dénicher les précieux et rarissimes manuscrits. Certains livres n'existent plus qu'à quelques exemplaires, en langue ancienne ou étrangère, enfouis au pied de montagnes de littérature, à Cologne comme à Milan ou Madrid. D'autre part, l'accès à certaines bibliothèques nécessite de longues démarches.

Les contes orientaux et extrême-orientaux sont absents de cet ouvrage, non pas par ostracisme, mais à cause de la différence culturelle trop grande entre eux et l'Occident. Des textes birmans ou chinois, même écrits par des auteurs de valeur sûre, utilisent le songe, le rêve et la vision pour

exprimer l'alchimie. Ces méthodes sont trop contestables à cause de l'amalgame qui peut être fait à l'heure actuelle avec tous les escrocs des « sciences soi-disant occultes ».

De même, si la connaissance des langues européennes telles que l'allemand, l'italien, l'anglais et le latin permettent d'arriver à décrypter des textes authentiques, des langues comme le hongrois ou le polonais sont inconnues de l'auteur. On rencontre déjà des difficultés conséquentes dues aux transformations des langues. Il est évident que l'allemand moderne est bien différent de celui du quinzième siècle. Et l'existence hypothétique de traducteurs des écrits moyenâgeux, qui seraient versés en plus dans le symbolisme hermétique, coûterait de toute façon trop cher pour le budget de ce livre. Inutile d'évoquer les langues anciennes, comme l'arabe ou le grec ancien, qui sont étanches. Il fallait donc choisir les Maîtres dont la langue natale était connue ou fidèlement traduite, laissant hélas de côté les écrivains byzantins arabes et perses.

Le lecteur intéressé par les auteurs alchimistes trouvera dans les librairies spécialisées quantité de livres lui fournissant les renseignements qu'il désire. Le principal ennui demeurant en la valeur réelle de ces livres, dont on ne peut présumer.



MERCURE.

Le panorama des grands hermétistes commence avec un personnage mythique, dont l'existence est légendaire. Dieu de la mythologie romaine, il est identifié à l'Hermès grec, lui même identifié au Thot égyptien. Fils de Jupiter, il est le messager des dieux, de l'éloquence, des commerçants et des voleurs. (Les Romains possédaient un sens de l'humour décapant). Pour l'hermétiste, Mercure est le Dieu messager. De ses amours avec la nymphe Dryope, il a un fils, le Dieu Pan. Pan figurait volontiers dans le cortège de Dyonisos, parcourait monts et vallées, s'accompagnant de la flûte pastorale qu'il avait inventée. Il avait des cornes et des pieds de chèvres, et on redoutait son apparition. Il personnifia par la suite le grand tout, la vie universelle. Si ces renseignements quant à la filiation du dieu Pan peuvent paraître inutiles, l'étudiant des textes classiques d'alchimie trouvera dans « Les douze clefs » de Basile Valentin la solution à l'énigme du loup gris ou vert qui coure par monts et par vaux.

Mercure est aussi une planète, la plus proche du soleil. Il est aussi le métal fort connu, qui n'a pas manqué d'exciter l'imagination des anciens. Liquide et d'un blanc argent, il existe le plus souvent dans la nature à l'état de sulfure, que l'on traite par le grillage. On le trouve en Espagne, en Autriche, en Californie. Le mercure, (HG), est brillant blanc, de densité 13,59. C'est le seul métal liquide à la température ambiante. Il fond à $-38,8^{\circ}$ et bout à $356,8^{\circ}$. Il sert à l'extraction de l'or et de l'argent, avec lesquelles il forme des amalgames. Tous ses sels sont toxiques, et leur absorption donne lieu à une maladie particulière : L'hydragrisme.

Lavoisier, le célèbre chimiste, explique dans son expérience mémorable sur la composition de l'air, la méthode pour oxyder le mercure. Quand un impétrant au gay savoir lit : il faut fixer le volatil, ce genre de phrase reste par trop abstrait. Nos anciens alchimistes sublimaient le vif-argent en chauffant le mercure plusieurs jours de suite en présence d'oxygène, dans un vaisseau fermé. Au bout de deux jours, après que le métal ait suinté le long des parois en formant des gouttelettes, il se forme dans le vaisseau des petites parcelles rouges, qui augmentent en nombre et en volume (description presque textuelle de l'expérience de Lavoisier). Le mercure, après cette chauffe continue plusieurs jours de suite, a absorbé l'oxygène de l'air et s'est transformé en oxyde de mercure. Les alchimistes lui donnaient le nom de mercure sublimé. (11) Fixer le volatil consiste donc, s'agissant du mercure, à capter par la chaleur du foyer le gaz avec lequel il peut s'unir. Mercure a donné son nom au métal qui lui ressemble, créant ainsi une confusion entretenue par nos Maîtres : le plomb des sages.



HERMES TRIMEGISTE.

Hermès, dans la mythologie grecque, est le principe, le verbe divin, le grand tout. Personnification du grand organisateur, il est encore pour le mythe un souverain d'Egypte, incarnation du dieu Thot. Trimégiste signifie trois fois grand, Hermès figurant la conjonction hermétique des trois composants du grand Oeuvre.

Des écrits donnent à Hermès Trimégiste la paternité de trois disciplines dans lesquelles il aurait excellé : magie, astrologie et alchimie. Ces écrits apocryphes, formant le Corpus Herméticum, parurent à la même époque que le livre de la sagesse du roi Salomon. Dans l'alchimie opératoire, Hermès figure fréquemment l'agent salin, et sur une gravure fort ancienne de l'auteur, le digne vieillard indique la position que doivent occuper les différents composants du grand Oeuvre, avant la mise en cuisson au fourneau. La lune y est au fond du creuset, Hermès au milieu, et le Soleil couronne les précédents. Un peu d'explications : une fois les unions des composants fondamentaux réalisés, le mariage du roi et de la reine se fait d'une façon précise, les températures de fusion n'étant pas identiques. Il était naturel qu'Hermès, symbole du fécondant philosophique, soit placé entre les deux composants. Mais il est surtout très important que la strate soit superposée selon cette méthode, car, lors de son délitement, la matière supérieure fixe le volatil des inférieures.

Les représentations d'Hermès sur les gravures hermétiques le représentent souvent tenant à la main une

sphère armillaire. Evocation du rôle universel d'Hermès, du grand tout.

Hermès est connu des hermétistes grâce à un document court, appelé la table d'Emeraude. En voici une version, il en existe d'autres.

« Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable :

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; par ces choses se font les miracles d'une seule chose. Et comme toutes ces choses sont et proviennent d'UN, par la médiation d'UN, ainsi toutes les choses sont nées de cette chose unique et par adaptation.

« Le Soleil en est le Père, et la Lune la mère. Le vent l'a porté dans son ventre. La terre est sa nourrice et son réceptacle. Le Père de tout, le Thélème du monde universel est ici. Sa force ou puissance reste entière, si elle est convertie en terre. Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre et descend du ciel, et reçoit la force des choses supérieures et des choses inférieures. Tu auras par ce moyen la grâce du monde, et toute obscurité s'éloignera de toi.

« C'est la force, forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide. Ainsi, le monde a été créé. De là sortiront d'admirables adaptations, desquelles le moyen est ici donné.

« C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trimégiste, ayant les trois parties de la philosophie universelle.

« Ce que j'ai dit de l'Oeuvre solaire est complet.

Ce texte définit sans équivoque le principe alchimique de la relation entre l'infiniment grand et l'infiniment petit. Il pose aussi comme critère de base le principe de l'unicité, tant matérielle que spirituelle. Dans les quelques détails opératoires qu'il énonce, l'attention doit être portée sur les influences de l'intérieur de la terre et de l'extérieur. Allusion sans ambages aux courants telluriques, et aux incidences des rayons solaires et lunaires à des périodes données. Les fameuses influences, sur lesquelles tant d'artistes se sont brisés, commencent avec la Table d'Emeraude à se révéler.



MARIE LA JUIVE.

Un des personnages clé de l'alchimie opératoire. Sur son origine, le voile complet n'est pas levé. Au dix-septième siècle, la littérature l'identifie à Myriam, soeur de Moïse et d'Aaron. Une tradition hébraïque admet comme possible la qualité d'alchimiste de Myriam. Plus probable, elle passe pour être l'initiatrice de Zozime le Napolitain, mais selon d'autres sources, elle serait l'initiatrice de Démocrite, au cinquième siècle avant J.-C. Je cite ces diverses hypothèses quant à l'origine de Marie à titre de renseignement, l'histoire du personnage restant documentaire, le principal étant la valeur des enseignements alchimiques qu'elle a laissés.

Le bain-marie dans le labeur opératoire : en premier, il faut savoir que le travail au fourneau exige des chauffes de plusieurs jours. Si maintenant, avec les techniques contemporaines, le problème d'une chauffe régulière et continue peut être assez facilement résolu, il n'en était pas de même autrefois. Obtenir déjà une température régulière demandait un long apprentissage des manipulations. La construction du four philosophique, l'athanor, demandait plusieurs essais, et la brique réfractaire composait sa structure. Le four à sable consistait en une excavation au-dessus du foyer rempli d'un mélange de sable, qui permettait de répartir la chaleur assez uniformément. Mais il suffisait d'un ajout trop important de combustible pour augmenter la température de façon significative et tout était à recommencer. Non seulement l'alchimiste se trouvait dans l'obligation de veiller des jours entiers au bon déroulement de la cuisson du rebis alchimique, mais un autre souci provenait des matières usitées pour alimenter le feu : la

rapidité de combustion du bois varie selon les essences, mais aussi selon le diamètre des bûches, et de leur séchage. On se rend aisément compte des mille misères qui entouraient les manipulations au foyer. Le charbon de bois, avec des possibilités de calibrage et un moindre dégagement de fumée, permettait certes une simplification du labeur, mais il n'empêchait pas une surveillance presque constante du fourneau (On peut raisonnablement penser que les alchimistes anciens ont aussi résolu ce problème avec des lampes à huile).

On doit donc à Marie la juive d'avoir amélioré la technique de régularisation de la température, grâce à une idée simple, mais géniale. Pour les préparations de la voie humide, qui demande des températures moyennes, le bain marie est une méthode fiable pour obtenir une température constante, et permet avec l'évaporation de l'eau autour du vaisseau (bulles, vapeur), de constater de visu l'évolution de la chauffe.

Marie a poussé la précision littéraire de l'élaboration philosophale ; les textes contemporains à Marie, principalement d'origine alexandrine, donnaient peu de renseignements propres à l'alchimie, et étaient bien plus proches d'une archimie balbutiante que de la pratique opératoire.

Stolcius, dans le *Viridarium chymicum*, montre une gravure de Marie, désignant de la main la montagne, symbole de la *Materia Prima*. Quelques précisions : la matière première, pour les philosophes, est le fer. Ce métal, véritable composant primordial du grand Oeuvre, doit être travaillé pour devenir philosophique. Le sulfate de fer équivaut au vitriol philosophique dans le symbolisme opératoire ; c'est la formation naturelle d'efflorescences blanches, qui, hydratées, donnent des petits cristaux verts ; une fois rendus anhydres, ces cristaux acquièrent un pouvoir d'attraction sur les

fumées blanches et rouges pendant la distillation, fixant et concentrant ainsi le volatil, selon la terminologie hermétique.

Mais le bain-marie est surtout utilisé pour la préparation du sel des philosophes.

Ces enseignements font de Marie une des plus célèbres femme alchimiste de l'histoire. Ses écrits évoquent de manière précise la voie humide, mais il est fait état par des auteurs arabes de ses grandes connaissances concernant la voie sèche. Les fragments de texte alexandrins attribués à Marie attestent de la réussite de l'Oeuvre en quelques heures, par la voie sèche, utilisant comme principe la condensation des fumées. Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas cité dans l'histoire de l'alchimie de la réussite très rapide de l'Oeuvre en son entier.

• • •

DEMOCRITE.

Tous les hellénistes connaissent le nom et l'oeuvre de Démocrite. Philosophe grec du cinquième siècle avant J.-C., il riait constamment de la folie humaine. Il est souvent opposé à Héraclite, que le même motif faisait pleurer.

Les Grecs avaient donné une définition de l'atome : « qui n'est pas sécable ». Cette conclusion, preuve de la profondeur de la pensée des Hellènes, trouve avec Démocrite une finalité qui doit stupéfier tout homme réfléchi. Deux mille cinq cents ans avant nous, cet homme avait défini l'être en une infinité d'atomes qui se meuvent dans le vide. On connaît maintenant la composition de la matière. Quand on compare la masse du trio proton-électron-neutron par rapport au volume d'un atome, on voit que cette masse est minuscule dans l'espace qu'elle occupe. Les distances entre deux atomes sont comparativement énormes, et le vide, curieux paradoxe, occupe l'extrême majorité du volume de la matière. Démocrite avait défini la matière telle qu'elle est, sans aucun matériel d'observation, sans aucune possibilité de vérification. Le célèbre philosophe d'Abdère a ainsi créé l'atomisme, et il était en plus géomètre, astronome, anatomiste.

Le principe de la filiation spirituelle des grands Maîtres, rappelé fréquemment dans la littérature hermétique, est aussi confirmé pour Démocrite. Il aurait été initié selon certains, par Marie la juive. En Egypte, la ville de Memphis, ancienne capitale du pays, située sur le Nil, en amont du delta, était encore à l'époque de Démocrite un phare pour l'humanité. Selon une autre version, notre philosophe apprit les secrets de la géométrie et de l'astronomie dans cette ville,

mais aussi fut initié à la science du *gay savoir*, par le mage Ostanès (12). Il est sûr que, tout au long de l'histoire commune des civilisations grecques et égyptiennes, les échanges culturels et intellectuels furent nombreux.

Les écrits hermétiques de Démocrite ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Les textes qui lui sont attribués sont apocryphes, traduits du grec en latin, et ne furent imprimés qu'au seizième siècle. Ces textes sont difficiles d'interprétation symbolique, et paraissent assez vagues. Est-ce le fait des multiples traductions, ou un effet de la compilation, telle qu'elle était pratiquée dans les premiers siècles de notre ère par les lettrés alexandrins ? Il est plus probable que les références symboliques de ces époques forts lointaines, où l'influence de la divination, du songe ou de la prophétie lyrique rendent étanches au lecteur ces écrits, par trop habitué au symbolisme occidental. Toujours est-il que ce grand Maître est cité dans bien des manuscrits alchimiques du Moyen-âge et de la Renaissance.



ARNAUD DE VILLENEUVE.

En la personne d'Arnaud de Villeneuve, le Moyen-âge trouve un de ses plus grands Maîtres. Né de parents très pauvres, en 1235, ces derniers immigrèrent à Valence, vers l'époque où, durant la reconquista, cette région fut reprise aux Almohades qui la gouvernaient depuis plusieurs siècles (13). Les nouveaux conquérants, les souverains d'Aragon, ramenèrent les ordres séculiers de l'église romaine, dont les Dominicains, qui dispensaient à l'époque un enseignement gratuit. Arnaud profita de cette éducation, puis partit en Italie étudier la médecine, revint ensuite dans sa terre natale parfaire son instruction auprès des médecins juifs et arabes de Valence. Ses qualités de médecin compétent le firent assez tôt remarquer des puissants. En l'an 1285, il fut appelé auprès du roi Pierre d'Aragon, qui en remerciement de ses bons et loyaux services lui offrit un château. A partir de ce moment, Arnaud devint vite le médecin des rois, et des papes, confident des puissants, et libre de parler franchement grâce à ces solides protections, ce dont il ne manquera pas. Cela lui vaudra d'ailleurs une arrestation à Paris par l'inquisition, pour avoir diffusé des écrits déplaisants aux yeux des zéloteurs de l'orthodoxie chrétienne. Il demanda l'arbitrage du Pape Boniface VIII et obtint de ce dernier son soutien, le Pape ayant approuvé son livre.

Le reste de sa vie se passe en voyages auprès des rois et des papes, alors en Avignon. Arnaud a laissé à la postérité un nombre de traités d'alchimie assez courts dans leur

ensemble, mais consistants. Un de ceux-ci est conservé à la bibliothèque du musée, (Paris), le « Flos Florum » ou « Visio Mystica ». Arnaud y utilise par moments le dialogue avec un vieillard, et le texte très dense est riche d'enseignements importants pour les alchimistes de l'époque. Son livre le plus connu reste le « Rosarium », ou « Le Trésor des Trésors ».

Arnaud de Villeneuve doit, grâce à ses dons exceptionnels (on sait maintenant avec certitude qu'il était issu d'une famille très modeste), et à ses racines multiples, d'avoir eu l'occasion d'assimiler le savoir des puissances qui se disputaient l'Espagne depuis 711. Il dominait très bien la langue arabe, avec ses traductions des ouvrages d'Avicenne, médecin et hermétiste arabe du dixième siècle. De parents catalans, sa double instruction occidentale et orientale, l'étude de la médecine auprès des célèbres médecins juifs et arabes de l'Andalousie lui donnèrent des atouts majeurs pour monter très vite dans la hiérarchie sociale. Mais il faut savoir que notre Maître n'était pas un serviteur obéissant des papes et rois. Ses attaques très violentes contre le clergé régulier lui valurent de solides inimités dans la hiérarchie épiscopale et il est probable que seule ses amitiés avec les Papes lui évitèrent des « ennuis définitifs ». En 1305, on le retrouve à Valence auprès du roi Jacques II d'Aragon, dont il n'hésita pas à critiquer ouvertement la conduite, au risque de voir confisquer le château que le père dudit roi lui avait donné en 1285.

Le médecin-alchimiste a découvert l'acide nitrique (ou redécouvert, puisqu'il semble que cet acide ait été décrit par l'alchimiste Geber dès le huitième siècle et que l'alchimiste Raymond Lulle l'obtenait en chauffant ensemble un mélange d'argile et d'azotate de potasse), l'acide chlorhydrique, l'acide sulfurique. Il a composé une véritable encyclopédie médicale, « Brevarium practicae » publiée à Milan en 1489.

Arnaud de Villeneuve est resté célèbre pour avoir réalisé la transmutation devant la curie romaine, en Avignon. Réaliser une transmutation devant un aréopage d'ecclésiastiques sceptiques, instruits des pratiques des charlatans, est déjà une gageure. Mais le grand Maître accepta ensuite que les barres d'or qu'il avait faites fussent soumises à tous les tests et contrôles possibles. Pour l'histoire, aucun expert n'arriva à prouver que le métal fabriqué devant la curie n'était pas de l'or...

• • •

NICOLAS ET PERRENELLE FLAMEL.

Il était impensable de taire le couple le plus célèbre de l'alchimie de la fin du Moyen-âge. Nicolas flamel est le seul alchimiste qui soit connu du grand public, et dès que l'on évoque son nom, les gens pensent au faiseur d'or. Beaucoup de livres lui ont été consacré, des plus sérieux aux bouquins à sensation. Même la littérature fantastico-historique, mêlant adroitement le comte de St germain, les grands initiés (sic) et cet alchimiste occupèrent dans les années soixante et soixante-dix les rayons des librairies.

La réalité est tout autre. Nicolas Flamel naît en 1330, à Paris. De profession, il est écrivain juré de l'Université de Paris, et imprimeur. Sa réputation d'alchimiste provient de la publication des commentaires du « Livre des Figures Hiéroglyphes », qu'il mit des années à comprendre.

« Il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un livre doré, fort vieux et beaucoup large. Il n'étoit point de papier ou de parchemin, comme sont les autres, mais il étoit fait de déliées écorces, comme il me sembloit, de tendres arbrisseaux. Sa couverture étoit de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges ; et quant à moi, je crois qu'elles pouvoient être de caractères Grecs, ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les sçavois pas lire, et que je scais qu'elles n'étoient point ni Lettres latines ou

Gauloises ; car j'y entends un peu. Quant au dedans, ses feuilles d'écorces étoient gravées, et d'une grande industrie, écrites avec un burin de fer, en belles et très nettes lettres Latines colorées. Il contenoit trois fois sept feuillets, le septième lesquels étoit toujours sans écriture. »

Ces commentaires du livre des figures hiéroglyphes rendirent Flamel célèbre. Il passa immédiatement pour avoir réalisé le grand Oeuvre, tant les conseils et méthodes d'élaboration philosophale étaient précis. L'adepte de la Rue des Marivaux, dans « l'Hostel Flamel » qu'il avait fait bâtir en 1376, acquit une notoriété qui a passé les siècles. Une rue de Paris porte son nom ; il est vrai que Nicolas fit édifier des maisons, églises et hôpitaux, s'occupa d'oeuvres charitables, et la ville de Paris, reconnaissante, donna son nom à une rue. Sa fortune, consacrée essentiellement à soulager la misère du temps, et malgré les explications économiques données par certains « démystificateurs », était d'origine alchimique. Si les activités d'imprimeur peuvent certes justifier de très confortables revenus, comment expliquer le coût des constructions réalisées par Nicolas Flamel ?

Les fameuses « laveures » de Nicolas Flamel : Beaucoup de Maîtres ont cité comme référence l'adepte de la rue de Mariveaux eu égard aux clarifications qu'il avait énoncées dans ses commentaires du livre d'Abraham le Juif. Peu ont révélé que le terme s'applique aux laveures humides, mais aussi et surtout aux laveures ignées. Le trop sibyllin « feu secret », déroutant dès le début des opérations le manoeuvrant au foyer, trouve avec Flamel sa signification. Un rien de logique hermétique permet de comprendre qu'il s'agit d'une purification. Le sel nitre, expression ancienne du salpêtre, facilement inflammable, symbolisé par le mouton dans le bestiaire hermétique, figure pour les laborants le

symbole du feu secret. Au contact d'une matière en fusion, ce nitrate de potasse fournit une petite quantité de carbonate de potasse, appelé aussi chez les alchimistes sel de tartre. Le feu secret consiste donc en une opération de mélange à chaud du salpêtre des alchimistes aux métaux, de façon à créer une association du carbonate de potasse avec ledit métal. Toutes les sublimations du grand Oeuvre se font par lavages ignés, par séchage, par dessiccation.

Nicolas Flamel donne dans ses commentaires des enseignements précieux sur la nature du compost, du rebis alchimique, de la *materia prima*. La première couleur de la série chromatique du spectre philosophal est le noir. Une expérience simple de chimie des élèves du secondaire consiste à mélanger 56 grammes de limaille de fer pur avec 32 grammes de soufre pur. La cuisson de ce mélange transforme notre métal et notre soufre en un produit noirâtre non magnétique. A ce stade de la lecture, est-il utile de préciser la nature du compost premier, le mot compost sous-entendant engrais fermenté, et que le nitrate de potasse est utilisé dans l'agriculture comme fertilisant de la terre ? (Bien que comme toutes, la formule soit incomplète).

Un mot maintenant sur le livre d'Abraham. De temps à autre, un écrivain propose une copie partielle des gravures du livre légendaire ; or, et malgré les rumeurs qui coururent en leur temps sur le legs qu'aurait fait le Grand Maître du fabuleux traité à son neveu, nul n'a plus eu l'original ou une copie conforme du manuscrit. Les gravures qui figurent dans quelques éditions, provenant soi-disant de l'original, n'ont pu être réalisées qu'à partir des descriptions que Nicolas en aurait données. Le Livre d'Abraham est perdu et tous les bruits courent dans les cénacles ; autant les comparer à l'arche perdue. Il n'en demeure pas moins le texte et les commentaires, eux de la main même de l'adepte.

Il serait indélicat de ne pas finir ce survol rapide de Nicolas Flamel sans évoquer son épouse Perrenelle. La

signification cabalistique du prénom est : Perrenelle, ou Pernelle, déesse de la fécondité. Le couple formé par nos deux adeptes symbolise pour l'alchimie le couple minéral, le couple des deux matières. Elle conduisit la quête avec son époux, et sa détermination dans les oeuvres charitables de son mari prouve bien qu'elle connaissait l'origine de la fortune familiale et l'obligation de désintéressement qu'elle incluait.

• • •

MICHEL SENDIVOGIUS, LE COSMOPOLITE.

Michel Sendivogius, le Maître polonais, est aussi, pour des auteurs, l'alchimiste Seton. Plusieurs historiens de l'alchimie, et non des moindres, défendent la thèse selon laquelle Sendivogius aurait appris le grand Oeuvre du Maître Seton, alors que celui-ci était emprisonné à Dresde. Ce qui est absolument sûr, c'est la réalité de l'existence de l'initié écossais Alexandre Seton, qui pendant ses voyages sur le continent fit plusieurs transmutations métalliques. Emprisonné sur l'ordre de l'électeur de Saxe, Christian II, et torturé, il ne se délia jamais de son secret. Sendivogius, déjà alchimiste, avait entendu parler de la renommée du Maître et de ses retentissantes transmutations. Il réussit, contre forte somme, à soudoyer les geôliers de la prison de Dresde et à libérer Seton. Il serait mort (bien que des présomptions solides infirment cette thèse) des suites de sa captivité. Mais en reconnaissance pour son sauveur, il lui aurait fait don de son manuscrit, le fameux « *Novum Lumen Chymicum* » et de sa « teinture ». Michel ensuite épousa la veuve de Seton, allemande d'origine.

Cette belle romance aventureuse doit céder le pas à des réalités plus crédibles. Historiquement, les voyages de Seton à travers les Pays-Bas, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne sont réels. L'incarcération du Maître de même (ce qui n'avait rien d'exceptionnel à cette époque). Il semble plus crédible que Seton connaissait Sendivogius bien avant son incarceration. L'épouse du Maître paya ou demanda l'aide financière de Sendivogius pour faire délivrer son mari. Elle avait besoin d'un homme de confiance, et Sendivogius, déjà alchimiste,

répondait à ce critère. Michel fit effectivement libérer Seton, mais celui-ci décédait peu après, laissant une jeune veuve (Seton avait alors trente ans environ). La suite, on la devine...

Toujours est-il que les transmutations attribuées au Cosmopolite sont historiques, faites devant de nombreux témoins, qu'elles soient de Seton ou de Sendigovius.

Le Cosmopolite est un des rares alchimistes à donner une description précise de la pierre philosophale : « *Si l'on trouvoit, nostre sujet dans son dernier état de perfection, fait et composé par la nature ; qu'il fut fusible, comme de la cire ou du beurre, et que sa rougeur, sa diaphanéité et clarté parût au dehors, ce seroit là véritablement nostre benoïste pierre. »*

Il faut signaler pour l'anecdote que le livre, « *Novum Lumen Chymicum* », parut en 1604, sans nom d'auteur. Mais on pouvait lire, au bas de la gravure en frontispice de la couverture, la devise : « *Divi Leschii Genus Amo* ». C'est l'anagramme exact, à une lettre près, de Michäel Sendivogius.



ALBERT LE GRAND.

THOMAS D' AQUIN.

Ces deux grands théologiens catholiques furent canonisés tous les deux. Albert le grand fut le Maître spirituel de Thomas, mais aussi son Maître en philosophie hermétique. L'élève dépassa le Maître, puisque Saint Thomas est considéré comme le plus grand théologien catholique de l'église romaine.

Albert est né en 1193, en Souabe (aujourd'hui territoire au S.-O. de la Bavière). Moine dominicain, philosophe, il passe pour avoir réalisé des miracles, dûment attestés par des témoins dignes de bonne foi. La relation de l'épisode du couvent de Cologne, où Albert fit apparaître en 1254, devant le roi Guillaume, un festin servi par des anges est formellement attestée par des témoins. Mais il faut savoir qu'Albert était coutumier de ce genre de pratiques, étant passé maître dans l'art de l'hypnose (14).

En ce milieu du treizième siècle, la spagyrie, l'archimie et l'alchimie sont pratiquées par les religieux, dans les couvents et les monastères. Albert a effectué de longs travaux de recherches sur la métallogénèse, comme l'attestent de nombreux traités avec des procédés décrits par lui.

Il fut le premier à mettre en évidence la nature hermétique de nombreux animaux, et, en opposition avec ses contemporains, expliqua l'allégorie hermétique du dragon, animal mythique, alors que tout le monde croyait encore à sa réalité zoologique (cela peut faire sourire, mais le monstre du loch Ness et le yéti sont là pour ramener à la modestie).

Albert a fort probablement réalisé le grand Oeuvre, mais comme tous les adeptes, il a respecté la discipline du secret. Pourtant, selon Johann Creiling, professeur de mathématiques à Tübingen et alchimiste, les grands lampadaires d'argent de la cathédrale de Cologne auraient été faits avec de l'argent de synthèse produit par Albert le Grand (15).

Thomas d'Aquin naît en Italie, en 1224, d'une famille noble, les comtes d'Aquin. Très vite ses dispositions pour les ordres provoquent des incidents avec sa famille. Séquestré pendant deux ans, il finit par avoir gain de cause et rentre alors dans l'ordre considéré comme révolutionnaire à l'époque, les Dominicains. Très vite, ses qualités exceptionnelles le font remarquer et il devient le disciple d'Albert le grand.

Les trop nombreux écrits alchimiques attribués à tort à Thomas sont pour la plupart des écrits apocryphes. Il faut dire que la plupart du temps, les hommes de cette stature dictaient leur texte à des écrivains. Un seul traité d'alchimie reste selon toute apparence de la main de Thomas. Il fut publié dans le « Theatrum Chymicum ». N'ayant de ce recueil que quelques extraits en ma possession, je ne peux attester de sa qualité.

Entre le Maître et le disciple apparaissent des divergences, notamment quant à l'immaculée conception, écartée d'emblée par Albert le Grand. Position qui donne une idée de l'indépendance d'esprit d'Albert, devant un dogme fondamental de l'église. Il est vrai que le pratiquant au fourneau, dans la philosophie de nature, ne peut que se rendre compte de l'obligation du mariage charnel fécond. D'autre part, Albert a tendance à considérer la magie comme une science, tandis que Thomas la relègue aux séductions diaboliques.

ESPRIT GOBINEAU DE MONTLUISANT, GENTILHOMME CHARTRAIN.

Parmi les nombreux philosophes à évoquer, Esprit Gobineau de Montluisant n'occupait pas une place de favori. Il en est de bien plus célèbres, qui, outre une littérature abondante et de grande qualité, sont connus par les curieux de toute chose grâce à la notoriété que leur génie a laissé dans d'autres disciplines. Mais la lecture de son petit livre, « Explication des énigmes très curieuses de Notre-Dame de Paris », incite à faire figurer le Sieur Gobineau parmi les quelques Maîtres dont la vie et l'Oeuvre est décrite, trop rapidement, dans ces pages.

De Montluisant est né non loin de Chartres, vers la fin du seizième siècle (un village de la banlieue chartraine s'appelle Luisant, jouxtant maintenant la grande cité). Il publia en premier des recueils de poèmes, puis un livre énigmatique sur Notre-Dame de Paris. Les amoureux du gay savoir y verront immédiatement la haute philosophie, et la grande connaissance en alchimie des cycles. Il faut savoir que le grand Oeuvre doit être réalisé en fonction de certaines périodes. C'est avec le printemps que le laborant commence la Chrysopée, mais tout au long de l'élaboration philosophale, interviennent des influences célestes, pour la voie humide (16).

Esprit Gobineau commence son petit recueil en lui donnant une allure de notice explicative, il va de soi pour le clair-voyant. Il se définit comme un « ami de la philosophie naturelle et alchimique ». Commence ensuite sa pérégrination dans « le triple portail de l'église cathédrale et métropolitaine

de Notre-Dame de Paris ». La place manque pour la totalité du texte. Le Sieur de Montluisant étant fort catholique, ses descriptions alchimiques font référence à la Sainte Trinité.

« Ces trois enfants signifient les trois principes de toute chose, appelés par les sages principes principiants, dont les trois principes inférieurs, Sel, Soufre, et Mercure tirent leur origine, et qu'on nomme principes principiés, pour les distinguer des premiers, quoique tous ensemble ils descendent du ciel archétypique et partent des mains de Dieu, qui, de la fécondité remplit toute la nature ».....

« Ce sel est celui de la Sapience, c'est-à-dire la copule et le ligament du feu et de l'eau, du chaud et de l'humide en parfaite homogénéité, et qui est le troisième principe ; il ne se rend point visible et tangible dans l'air que nous respirons, où il est subtil et fluide, et il ne manifeste son corps visible que par son séjour et dépôt en résidu dans les mixtes, ou composés d'éléments, qu'il fixe et encloue, en se mêlant intimement au soufre, mercure, et sel qui sont des principes naturels à lui forts analogues, et continuateurs des créatures sublunaires ».....

« Quant aux deux animaux paissants, qui sont le mouton et le taureau, c'est pour nous dire qu'au retour du printemps, et dans les deux premiers mois, qui sont Mars et Avril, auxquels ces deux animaux dominant en qualité de Signes du Zodiaque, la matière universelle, créative et récréative, étant plus amoureuse de la Vertu céleste qui y infuse ses propriétés vitales et plus copieusement, est plus abondante, vertueuse et exaltée, par conséquent aussi plus qualifiée qu'en autre tems.

Au dessous de ces deux animaux, on voit un corps comme endormi et couché sur son dos, sur

lequel descendent de l'air deux ampoules, le col en bas, l'une adressante vers le cerveau, l'autre vers le coeur de cet homme endormi.

Ce corps ainsi figuré n'est autre chose que le Sel radical et séminal de toutes choses, lequel par sa vertu magnétique attire à soi l'Ame et l'Esprit catholiques, qui lui sont homogènes et qui sans cesse s'insinuent et se corporifient dans le sel, ce qui est représenté par les deux ampoules ou phioles, contenant la chaleur et l'humidité naturelle et radicale ; et ce Sel ayant ainsi attiré et corporifié ces deux substances en lui, leur union spirituelle lui ayant acquis de prodigieux degrés de force, il se pousse et pénètre dans le point central des individus, et d'universel que ce Sel étoit, il se particularise, se corporifie, se détermine et devient rose dans le rosier, mercure dans l'argent vif minéral, or dans l'or, plante dans le végétal, rosée dans la rosée, homme dans l'homme, dont le cerveau représente l'humide radical lunaire et le coeur signifie la chaleur naturelle solaire véhiculée dans le premier comme sa matrice »

Ces quelques extraits sont significatifs de la grande instruction que le Sieur de Montluisant possédait des arcanes du grand Oeuvre, et tout son texte est de la même veine. Esprit Gobineau, s'il disserte dans ses écrits sur les périodes, les délais de mise en Oeuvre, est aussi un des rares alchimistes qui parle de l'influence, discrète mais caractéristique, des transformations psychiques que le travail au fourneau amène chez le laborant.

Mais comme tous Esprit Gobineau garde la réserve de tout Maître en n'indiquant pas les proportions. A de très rares exceptions près, aucun livre hermétique ne donne un quelconque renseignement sur les poids ou volumes. Certains ont cherché des années les composants du Grand

Oeuvre, égarés qu'ils étaient dans la kyrielle de matières citées par les écrivains. D'où ces recherches et essais laborieux et décourageants sur des matériaux comme le bismuth, la galène, le cobalt, l'antimoine, la marcassite etc. Ces matériaux peuvent pourtant aider le laborant dans sa quête, car la plupart du temps, on peut les acquérir à l'état de minerai, au sortir de l'extraction. Comme une obligation cruciale pour le travail au fourneau provenait de la pureté des matières usitées, la tentation était grande de choisir des matériaux miniers. Mais l'épuration de ces minerais demandait à l'alchimiste des connaissances et des moyens que les siècles précédents n'offraient pas : d'où les recherches longues, et stériles.

Le livre de Montluisant, s'il ne donne pas d'indication sur les proportions, insiste dès le début sur la cathédrale. Cette insistance est une piste. Le seul moyen de trouver les mesures exactes des composants du grand Oeuvre réside dans les couleurs des matières. Si maintenant, le portail de la cathédrale est en pierre nue, il n'en était pas de même au dix-septième siècle et aux précédents. Un édifice religieux comme une cathédrale gothique rayonnait de couleurs, les statues étant peintes. Le temps et le laisser-aller ont malheureusement effacé ces coloris, indices importants des teintes que doivent avoir les matériaux. Il ne reste plus que les vitraux pour offrir à l'alchimiste une gamme de coloris servant à indiquer la bonne marche à suivre. Quand Esprit Gobineau de Montluisant décrit le portail de la cathédrale, c'est, derrière le texte, les proportions qu'il sous-entendait. Il est toujours difficile de voir le signifiant au-delà du signifié. Voilà pourquoi j'ai tenu à faire figurer ce Maître méconnu parmi cette sélection.

DANIEL STOLCIUS.

La prolixité de la littérature alchimique au dix-septième siècle est telle que « l'honnête homme » ne peut que rester dubitatif devant les nombreux textes, qui mélangent allègrement la spagyrie, l'archimie et l'alchimie. Il n'était pas rare de trouver chez les libraires de cette époque des traités généraux mêlant la préparation de remèdes chymiques avec des descriptions allégoriques ou symboliques du grand Oeuvre. Mais le lecteur pouvait à cette époque se procurer chez les éditeurs des ouvrages complémentaires détaillant les gravures desdits ouvrages compilatoires. Il n'en est plus de même maintenant, ces livres explicatifs, devenus rarissimes, et de surcroît en latin, ne sont accessibles que dans quelques bibliothèques d'Europe. La prolifération de livres de cette nature générale, traitant aussi bien de la préparation de remèdes que des opérations métallogéniques, a participé à discréditer pour les siècles suivants les anciennes disciplines qu'étaient l'archimie et l'alchimie.

La tradition médicale, dont la quintessence revêt dans l'alchimie la découverte de la médecine universelle, et l'appartenance de nombreux adeptes à cette discipline, depuis Avicenne, favorisa chez les apothicaires la recherche combinée de la pierre philosophale dans ses trois états, en même temps que la pratique professionnelle de fabrication de médicaments. Cette triple vision englobant l'élaboration philosophale comme source de félicité physique, psychique et matérielle conduira tout naturellement les impétrants à oeuvrer dans les trois domaines d'application, avec l'incurie que l'on devine, et témoigne dans les publications de livres

trop généraux, de l'amoindrissement de l'alchimie, édulcorée dans la spagyrie et l'archimie.

Bien souvent, ces oeuvres littéraires reprennent des textes classiques, de portée philosophique incontestable. Le principal souci du lecteur de bonne foi demeure l'impossibilité patente d'estimer le sérieux des commentaires rédigés par l'écrivain ou l'éditeur. D'où une prolifération, à diverses époques, de conclusions hâtives quant aux explications des gravures aussi célèbres que les « Douze clés de Basile Valentin », avec les implications que le manque de sérieux du commentateur ne pouvaient manquer d'éveiller chez le fils de science. Il est à noter que les considérations commerciales des éditeurs l'emportaient, déjà, sur la qualité de leurs publications.

La floraison, au dix-septième siècle, d'ouvrages traitant de la chymie en général, dans la sphère centrale et orientale de l'Europe, s'expliquerait partiellement avec l'exploitation minière des gisements argentifères de Tchécoslovaquie, et du nord de l'Italie. La découverte de gisements de bismuth, associé à l'arséniure de cobalt, qui couronnent fréquemment les filons argentifères, et les méthodes compliquées de séparation des différents métaux, furent le fait d'archimistes et d'alchimistes. Le bismuth, appelé autrefois par la symbolique métallogénique l'antimoine femelle, a fait partie du corpus matériel des opérations au fourneau. D'où une augmentation du nombre de recettes archimiques et philosophiques, avec évidemment l'échec transmutatoire comme aboutissement, et la publication de recueils, forcément faux et de toute façon incomplets, pour tenter de financer les longues et stériles recherches des auteurs.

De cette période émergent tout de même quelques ouvrages dont la haute valeur alchimique ne fait aucun doute. S'ils sont maintenant devenus rarissimes, quelques rééditions épisodiques permettent d'y redécouvrir l'intégralité des textes et des gravures. L'avantage que le

lecteur y trouvera provient de la sélection opérée par le temps, qui favorise uniquement la réimpression d'ouvrages les plus sérieux (la démarche proprement commerciale, s'agissant de publications d'alchimie, cède le pas à celle, désintéressée, de culturelle. Les auteurs et les éditeurs ne pouvant escompter des bénéfices conséquents de tirages coûteux n'intéressant qu'une infime proportion de la population).

En 1624 paraît un ouvrage compilatoire qui fera date dans la littérature alchimique, « le *Viridarium chymicum* ». Reprenant les textes de Basile Valentin, célèbre adepte du quinzième siècle, « Le traité de l'Azoth » et « Les douze clés de la philosophie », les commentaires rédigés par Daniel Stolcius prouvent de façon indiscutable la grande maîtrise philosophique de cet auteur. Beaucoup d'hermétistes considèrent ce livre comme un des trois ou quatre ouvrages les plus importants de l'alchimie.

Ce livre, dont la vocation cachée permet, par son étude, de comprendre le « tout » de l'alchimie, et par là même d'arriver à son corollaire matériel, réunit un ensemble de planches explicatives des nombreux intervenants symboliques rentrant dans l'élaboration philosophale. Le choix des gravures, et l'explication donnée en langage poétique à chacune, témoignent de la parfaite connaissance des arcanes du grand Oeuvre par Daniel Stolcius.

Décrire en son détail le « *Viridarium Chymicum* » demanderait énormément de place, au vu de la somme de réflexions qu'il inspire. Si Stolcius figure dans ce choix obligatoirement restreint des grands Maîtres, c'est en premier dû à l'érudition formidable du personnage et aussi en rapport avec l'époque charnière que rencontre l'alchimie. Séparée de ses origines spirituelles, elle va progressivement devenir, dans l'esprit des populations, une méthode secrète de transformation métallique. Ce dévoiement de la valeur fondamentale de la philosophie hermétique, va lentement

provoquer son déclin. L'essor de la chimie, guidée par la pensée moderne d'expliquer un phénomène par l'intervention de causes amenuisées au minimum, tandis que la démarche traditionnelle s'attache à leur signification et à leur réalisation, conduira la science d'Hermès au rang des spéculations philosophiques antiques (dans son sens péjoratif), et la rangera dans le fourre-tout des supputations empiriques et délirantes des anciens.

On doit à Daniel Stolcius d'avoir marqué le début de ce déclin par des publications qui, si elles n'empêchèrent pas la chute d'audience de la philosophie de s'accomplir, laissèrent aux véritables fils de science, le témoignage de la justesse du gay savoir, à contre courant des méthodes qui séparaient définitivement la sagesse et la connaissance.

• • •

BASILE VALENTIN.

Il était obligatoire, dans ce panégyrique des grands Maîtres, de citer celui que beaucoup considèrent comme l'artiste le plus considérable que la philosophie hermétique ait produit. Ses deux ouvrages majeurs, « Le traité de l'azoth » et « Les douze clés de la philosophie » ont à eux seuls suscité plus des vocations hermétiques que l'ensemble de la littérature alchimique. Les gravures énigmatiques de ses recueils philosophiques ont donné, depuis leur parution, matière à méditation pour tous les impétrants au gay savoir. Ouvrages réédités assez fréquemment, s'agissant de livres alchimiques, se les procurer est encore assez facile pour l'habitué des librairies parallèles.

Il n'est pas un traité d'alchimie sérieux et un livre de chimie moderne qui ne fasse référence au glorieux adepte. Si Basile avait atteint la maîtrise philosophale, il ne méprisait point les expériences spagyriques et nous lui devons la découverte de sels antimoniaux, et du colloïde rubis, par exemple. La préparation de l'acide sulfurique a été décrite par Basile, au XV^e siècle. Même le plus grand hermétiste du vingtième siècle, Fulcanelli, se réclame de Basile Valentin (17).

Le symbolisme fin moyenâgeux qui recouvre la conscience du message philosophal ainsi que la référence obligatoire à des Dieux antiques font des gravures de Basile une opération magistrale de cryptage que le néophyte de la symbolique mettra des années à décoder. Pourtant, tout est dit dans les douze gravures.

À l'époque où Basile Valentin laboure avec succès la « terre de toute chose », la liberté qu'avaient les alchimistes d'œuvrer dans les couvents était garantie par l'église. Il est vrai que celle-ci escomptait des revenus conséquents de la transmutation, les croisades ayant coûté fort cher et la protection des derniers bastions insulaires, avec les constructions de fortifications forcément très onéreuses, furent financées en grande partie par l'or et l'argent de synthèse, quoique les dénégateurs officiels et sentencieux aient affirmé par la suite....

Le moine d'Erfurt excellait aussi dans l'art des belles lettres, et il a laissé un poème hermétique des plus célèbres. En voilà la version intégrale en français, traduite par les bons soins de Nuysement, alchimiste et poète. L'amateur de la gaye science aura envie de connaître mieux ce benoist frère d'Héliopolis. L'auteur espère, dans les mois à venir, si le temps ne manque pas, éditer un fascicule complet sur Basile Valentin. Ce n'est encore qu'un projet. La somme de travail que demande un tel ouvrage, au vu des centaines d'éclaircissements et d'explications à détailler, requiert un incontournable délai.

*Une pierre se trouve qui à vil prix se vend
D'elle un feu fugitif son origine prend,
Nostre pierre de luy est faite et composée,
Et de blanche couleur et de rouge parée.
Elle est pierre et non pierre, et la nature en elle,
Peut seule démontrer sa vertu non pareille,*

*Pour d'elle faire yssir un ruisseau non coulant
Dans lequel elle ira son père suffoquant,
Et puis d'icelui mort, gourmande elle se paîtra
Jusqu'à ce que son âme en son corps renaîtra,
Et sa mère qui est de nature volante,
En puissance lui soit, et en tout ressemblante.
Et à la vérité, son père renaissant
A bien plus de vertu qu'il n'avait pas avant.
La mère du soleil surpasse les années
En âge, à cet effet, par toy Vulcan, aydée
Son père néanmoins précède son origine
Par son spirituel estre et essence divine.
L'esprit l'âme et le corps sont contenus en deux.
Le magistère vient d'un gie seul et un étant
Peut ensemble assembler le fixe et le fuyant.
Elle est deux, elle est trois, et toutes fois n'est qu'une.
Si tu n'es sage, en cela n'entendra chose aucune.
Fais laver dans un bain Adam le premier père,
Où se baigne Vénus des voluptez la mère,
D'un horrible dragon ce bain qu'on préparait
Quand toutes ses vertus ses forces il perdait
Et comme dit fort bien le génie de nature,
L'on ne peut le nommer que le double Mercure.*

*Je me tais, j'ai fini, j'ay nommé la matière,
Heureux, trois fois heureux qui comprend ce mystère,
Que le soucieux ennuy ne te surprennes point,
L'issue te fera voir ce tant désiré point.*

• • •

LIMINAIRE.

Le but de ce livre n'étant pas d'étaler une érudition encyclopédique de l'histoire de la littérature hermétique, mais dans un premier temps, d'inciter le lecteur à pousser plus avant dans cette science millénaire, l'énumération des grands Maîtres s'interrompt là, passant sous silence des adeptes incontestés. Le nombre d'alchimistes est tel que leur énumération dépasserait le cadre de cet ouvrage. Au lecteur passionné d'érudition historique le soin de rechercher dans la littérature les grands Maîtres, encore que cette démarche finisse quelquefois par éclipser la finalité de l'oeuvrant au foyer.

Voici quelques alchimistes : l'ermite chrétien Mrjans, plus connu sous le nom de MORIEN ; AVICENNE, l'iranien, appelé le « Prince des médecins ». Raymond LULLE, au Moyen-âge, était aussi un disciple d'Hermès. En Angleterre, Roger BACON, moine franciscain, pratiquait à la même époque le travail au foyer. Il faut dire qu'avec celui de Saint Benoît, l'ordre Dominicain offrit tout au long du Moyen-âge un climat spirituel et un refuge matériel à beaucoup d'alchimistes. Il n'est donc pas étonnant de constater que la plupart des grands Maîtres de cette période aient porté l'habit.

Le quinzième siècle voit surgir un nombre d'artistes qui préfigurent une période appelée plus tard l'âge d'or des chymistes. ISAAC le Hollandais, le grand Basile VALENTIN, l'anglais Georges RIPLEY, Thomas NORTON, Bernard TREVISAN. Plus tard, à l'époque de STOLCIUS, l'alchimie, que des gens avides ou aigris par l'échec opératoire ont calomniée, tombe en discrédit. Si le

grand SETON, Michel SENDIGOVIOUS, LAVINIUS DE MORAVIE, MELCHIOR CIBINENSIS, de la lointaine Hongrie, et PARACELSE, continuent contre vents et marées à perpétuer l'Art Royal, l'élan est brisé.

Les siècles suivants laissent deux grandes figures, d'immense envergure. Le mystérieux Eyrenée PHILALETHE, dont le livre majeur, « L'entrée ouverte au palais fermé du roi » est un trésor comparable à celui de Basile Valentin, et, plus proche, l'hermétique CYGLIANI, avec son traité, d'aussi grande notoriété, « Hermès dévoilé ».

De mémoire, rajouter à cette liste plus de cent noms serait facile, tant est grand le nombre d'adeptes de la science d'Hermès. Mais mieux vaut finir ce chapitre avec les deux Maîtres incontestés du vingtième siècle, Fulcanelli et son disciple et ami Eugène Canseliet.

Le premier a conservé l'anonymat ; la seule date sûre quant à un début d'identité est sa date de naissance, car Canseliet écrit que le Maître était né en 1839. La publication du « Mystère des cathédrales » fit l'effet d'une bombe. La France retrouvait en la personne de cet auteur inconnu un hermétiste d'immense talent, doué d'un écrivain de grande qualité. La date exacte de sa disparition est ignorée, la légende, telle que le dit son disciple et continuateur de son oeuvre s'est emparée de la personne de Fulcanelli, à cause des assertions malheureuses de Jacques Bergier et Louis Pauwels dans leur livre commun, « Le matin des magiciens ». Nos deux quêteurs de « l'étrangeté » auraient rencontré un personnage qu'ils auraient pris pour le Maître, cela aux alentours de 1940 !!

FULCANELLI ET EUGENE CANSELIET.

Ces deux auteurs sont sans conteste les plus grands philosophes du vingtième siècle. Le Maître naquit en 1839. C'est en 1925 que fut publié « Le mystère des cathédrales ». L'édition princeps comptait trois cents exemplaires et ils se monnayèrent des milliers de francs de l'époque, quelques mois après, pour les rares exemplaires revendus sous le manteau. Eugène Canseliet, qui était auprès du Maître depuis 1915, s'était chargé de faire éditer les manuscrits, Fulcanelli ne voulant pas apparaître sous sa véritable identité. Le disciple l'annonce d'ailleurs dans la préface, « l'auteur de ce livre n'est plus, depuis longtemps déjà, parmi nous. L'homme s'est effacé. Seul son souvenir surnage. »

« Les demeures philosophales » parurent en 1930. Ce monument de connaissance hermétique fut rapidement épuisé. Réédité plusieurs fois depuis, trouver ce livre indispensable est encore possible, en cherchant un peu. Tout impétrant au gay savoir doit faire l'effort de chercher ces livres. L'érudition métallique de l'auteur ne fait aucun doute, et ses aptitudes de rhéteur rompu à la philosophie hermétique en font des ouvrages de grande qualité littéraire, ce qui ne gâte rien.

J'ai en ma possession l'édition de 1960, et une, plus proche, de 1983, ou un nouveau tirage. Ces livres, feuilletés, plusieurs milliers de fois, restent une inépuisable source de découverte. La richesse de la documentation du grand Maître est proprement stupéfiante, s'agissant de livres d'alchimie des siècles précédents. La grande maturité

philosophique perce à chaque page, et l'étudiant sincère trouve dans le livre les conseils indispensables pour sa quête spirituelle et matérielle.

Fulcanelli, en dépositaire éclairé du savoir des philosophes, utilise les cathédrales gothiques, en cela continuateur d'Esprit Gobineau de Montluisant, et des constructions où les adeptes ont tenu à montrer leur appartenance hermétique, comme trame à la réflexion alchimique. Le statuaire ogival livre ses secrets sous la plume de l'écrivain, décryptant le détail des cathédrales, hélas maintenant en fort mauvais état, le temps, la pollution des gaz d'échappement et, il convient de n'épargner personne, certains restaurateurs des monuments historiques, qui, sous le couvert de l'indispensable réfection, ont altéré le message originel par des mutilations, des transformations erronées quand ce n'est pas directement un remplacement.

« Le mystère des cathédrales » emporte en voyage à travers la France des constructions du Moyen-âge, puisque le livre débute avec la cathédrale de Paris, monte vers sa soeur d'Amiens, descend ensuite vers Bourges pour finir à Hendaye. « Les demeures philosophales » après que le Maître eut reçu le « Don de Dieu », reste le meilleur livre jamais écrit sur le mode opératoire. Le lecteur habitué de la littérature alchimique sentira très vite le changement subtil avec la première oeuvre de l'adepte.

La grande vertu des livres de Fulcanelli provient de son envie de faire partager sa connaissance et sa sagesse, que toute personne peut développer. La langue limpide, précise, actuelle, invite tout de suite l'amateur à insister dans la lecture et passionne très vite. Cette volonté de meilleure lisibilité du texte hermétique, trouve avec Eugène Canseliet sa parfaite concordance avec les déductions de l'auteur. Le « Fils » du Maître dans la troisième préface qu'il rédigea pour la dernière édition des demeures philosophales, et ensuite plus véhémentement dans ses publications, avoue son

désarroi et son dégoût devant la folie des hommes. Il est certain que Fulcanelli, qui était l'ami du chimiste Berthelot, et connaissait bien Pierre Curie, entrevoyait avec clairvoyance l'usage que les hommes feraient de la domestication de l'atome.

Tout au long de ce pèlerinage hermétique, quantités de renseignements compréhensibles pour le curieux décrivent le message caché des constructions, et mêlent en même temps des considérations déductives sur les composants initiaux et les méthodes employées par les philosophes dans la renaissance philosophale. Par son contenu même, l'ouvrage démystifie quantités de manoeuvres incompréhensibles, et si l'amateur se donne le temps et la somme d'efforts pour tout noter, il pourra ainsi ordonner le puzzle des manipulations préparatoires à la chrysopée. Un des intérêts, et ils sont nombreux, qu'apporte la lecture assidue de ces livres provient de l'apparente clarté du message. S'il est sûr que l'illustre adepte n'a pas failli à la règle du secret, il a découpé dans ses ouvrages les étapes de la réalisation philosophale en petits morceaux. Comme les étapes sont nombreuses, partant de l'identification des composants, des nécessaires opérations d'apprentissage, ensuite des balbutiements des unions de matière, de la conservation de ces matières, gazeuses, solides, liquides, fumées ou encore cendres et charbons ; l'obligatoire recherche des poids et volumes à respecter, l'indispensable calendrier des opérations, tant préparatoires que positives, et enfin la réalisation du grand Oeuvre proprement dit, on comprend aisément que si le livre détaille tout, mettre bout à bout ce volume de renseignements éparpillés dans plusieurs centaines de pages, dont certains et évidemment des plus importants restent tout de même symbolisés, que l'amateur n'est pas au bout de ses peines. Ce jeu de sagesse philosophique, applicable aux oeuvres du Maître, exige conjointement la lecture d'autres ouvrages classiques, que Fulcanelli recommande d'ailleurs.

Eugène Canseliet, le disciple et ami, avait rejoint le Maître en 1915. Jamais quiconque ne put délier la langue de cet adepte au sujet de l'identité réelle du grand Maître et de son devenir, après sa réception du « Don de Dieu ». Le second Maître du vingtième siècle refusa toujours de trahir le serment du secret, malgré les pressions qu'il subit de la part des Américains, tel qu'il le laisse entendre dans la préface de son livre, « Trois anciens traités d'alchimie ».

Ce respect de la parole donnée démontre déjà chez le personnage une grandeur d'âme peu courante. Digne héritier spirituel de l'oeuvre de Fulcanelli, Canseliet l'a enrichie de parutions puissantes. Ses « Commentaires du Mutus Liber » font référence dans le microcosme des alchimistes. Quant à son volume, « Alchimie. Etudes diverses de symbolique hermétique et de pratique philosophale. », il fait autorité dans le domaine de la voie sèche et donne de nombreuses indications forts utiles sur les proportions des matériaux entrant au creuset. Latiniste distingué, et érudit connaisseur du vieux Français, les qualités de transcritteur fidèle des textes anciens font de l'élève un Maître aussi doué que Fulcanelli.

Le lecteur perçoit dans la lecture des ouvrages de cet adepte une humilité qui donne l'impression que le disciple met son Maître en avant. Il est vrai qu'être devenu par filiation spirituelle le dépositaire du savoir hermétique peut inciter à la modestie, mais pour combien en serait-il de même ?

La culture hermétique de Canseliet ne fait aucun doute, au fil des pages. Les deux volumes de Fulcanelli et le fameux « Alchimie », de Canseliet forment d'ailleurs une trilogie, comme le rapporte l'héritier. Eugène, victime de l'obligatoire notoriété qu'avait engendré la publication des ouvrages philosophiques de son Maître, ne manque pas de donner à l'étudiant des conseils de prudence, vis-à-vis des hommes. Fait pouvant paraître singulier, mais l'expérience apprend

que derrière le curieux ou l'amateur de précisions historiques se dissimule souvent l'avidé, déguisé pour la circonstance en habile flagorneur.

De l'oeuvre littéraire de ces deux grands lettrés ressort le caractère sous-jacent d'une alchimie plus laïque, bien que d'inspiration chrétienne. La variété des références, l'obligatoire défiance envers les structures, et bien d'autres paramètres déjà cités, dégagent une impression particulière de cosmopolitisme, propre à la pérenne alchimie.



SYNTHESE.

Avant toute chose, une mise au point s'impose, à l'adresse des détracteurs de la philosophie hermétique. **L'alchimie est la seule pratique ésotérique ayant enrichi de façon significative la connaissance réelle.** Les alchimistes furent les premiers chercheurs de la matière. Mis à part ceux dont nous avons cité les découvertes, bien d'autres ont enrichi la connaissance. Par exemple, Raymond Lulle, qui prépara le bicarbonate de potassium, Paracelse, qui décrivit le zinc, Van Helmont, qui identifia les gaz, Glauber, qui découvrit le sulfate de sodium, Brandt, qui trouva le phosphore avec des manipulations spagyriques. Il en est qui ont servi leur pays en trouvant des secrets de fabrication, comme Boetticher, qui fut le premier en Europe à faire la porcelaine.

On objecte que, de toute façon, ces découvertes auraient été faites tôt ou tard ; que ces manipulateurs habiles, à force de « tripatouiller » sans méthode scientifique, mais en explorant toutes les combinaisons possibles, finissaient par l'effet d'un hasard heureux, à faire des « trouvailles » intéressantes. Cette argumentation, en première analyse, paraît crédible. En remplaçant les mots hasard, chance, par les mots statistique et probabilité, il est vrai qu'il est possible, avec une chance inouïe, de trouver un mélange ou une matière nouvelle. Des cas de découvertes dues au hasard sont célèbres, la pénicilline en étant un exemple flagrant.

Pour répondre à ces arguments, il faut replacer le chercheur dans son contexte. L'alchimiste, même celui qui appartient à un ordre religieux séculier, n'escompte pas un retour financier de sa recherche. Si, évidemment, cette

facette du gay savoir n'est pas négligeable, elle n'est pas l'objet principal de la démarche (bien que cela soit discutable pour quelques-uns). La plupart avaient déjà des situations sociales fort enviables ; quant aux religieux, ils avaient renoncé à l'aisance matérielle en entrant dans les ordres.

La deuxième réponse à rétorquer aux arguments suscités, figure mieux la démarche philosophique. Des hommes, sans aucune ligne directrice, sans un but défini, ont pu, des fois une vie entière, consacrer leur temps, leur énergie, leur argent et occuper leur esprit dans une quête empirique ? A cela, on peut répondre qu'il n'existait pas d'autres méthodes. Le philosophe étudiait d'abord les textes, afin d'y trouver les composants de la chrysopée. Il passait ensuite au labeur. Son principal problème provenait de l'incertitude entretenue par les textes, qui, même après l'étude, offrent une pluralité de solutions. Il fallait donc tester ces solutions potentielles, et, vu le nombre de matériaux et composants, cela exigeait un travail énorme. Il est alors possible que quelques découvertes soient dues au hasard. Mais la ligne directrice de l'alchimiste, avec la quête transmutatoire, restait la priorité du laborant. L'empirisme demeurait la seule méthode de travail, mais il faut y voir un empirisme sélectif, ordonné, logique. De plus, beaucoup d'alchimistes pratiquaient des expériences autres que celles entrant dans le cadre de leur démarche philosophique. L'envie de découvrir, la curiosité, ne sont pas des défauts. Quand on observe le milieu des chercheurs, en notre époque, où toute la démarche consiste à découvrir pour vendre, nous sommes à mille lieues de la recherche associée à la spiritualité.

Le meilleur moyen pour discréditer la philosophie consiste à demander une preuve tangible de la réalité transmutatoire. Monsieur de Saint Maurice rapporte, dans un courrier conservé aux archives nationales, la réalité d'une transmutation qu'il avait vue s'opérer sous ses yeux,

pratiquée par un certain Delisle. Pour mémoire, ce monsieur de Saint Maurice occupait les fonctions de Juge au tribunal spécial de Provence, afin d'y lutter contre les faux-monnayeurs. On se doute que ce genre de personnage n'était pas enclin à se laisser abuser. Il montra lors d'un séjour à Versailles un petit lingot d'or qu'il avait transmué avec les conseils et la poudre de projection de Delisle.

Savez vous ce qu'il advint de Delisle ? Depuis toujours, le sort qu'un Etat réserve aux gens dérangeants (qu'il soit royaliste, dictatorial ou autre n'a aucune importance ; seules les méthodes diffèrent). Appréhendé par la police dans le sud de la France, il devait être rapatrié sur la capitale pour y être embastillé. Mais au cours de son transfert, un accident survint et le prisonnier en profita pour tenter de s'évader. Abattu par l'escorte, il arriva à la Bastille la cuisse brisée, le 4 avril 1711 et s'y donna la mort le 31 janvier 1712.

Ce nouvel exemple, hélas courant, suffira-t-il comme réponse ?

Les anciens alchimistes ont laissé un prodigieux héritage à destination de tous les fils de Science. Si le nombre d'écrits, dans la sphère chymique, n'est pas égal en exactitude, il suffit de consulter tout au plus une vingtaine de livres choisis pour faire la synthèse de la démarche philosophique. Parler des Maîtres, c'est donner une dimension de l'influence que l'alchimie a exercée au cours des âges. La rupture survenue à partir du dix-septième siècle, quand le dénigrement, la dérision et la calomnie sapèrent la pérenne science, coïncide avec le début de l'émergence d'une recherche laïque, à buts lucratifs, et plus tard étatifiée. A regarder le monde depuis trois siècles, la recherche scientifique, en rejetant la spiritualité, a-t-elle contribué à améliorer le sort de l'humanité ?

Depuis la plus haute antiquité, une chaîne interrompue de la tradition hermétique traverse le temps. Les égyptiens

transmirent le gay savoir dans le bassin méditerranéen. Les grecs et les romains héritèrent de l'initiation hermétique, tandis que le foyer arabe conservait la connaissance en Andalousie. Répandue dans toute l'Europe Occidentale, chaque siècle eut ses grands Maîtres. Les trop rares rapidement évoqués coïncident chacun avec une époque. Les deux derniers, Fulcanelli et Canseliet, sont de très solides maillons en bout de cette chaîne ; il faut espérer que beaucoup d'autres maillons viendront se rabouter à cette chaîne au vingt-et-unième siècle.

• • •

TROISIEME PARTIE.

INTRODUCTION.

La difficulté de l'interprétation symbolique, variable selon les époques et les auteurs imposait, dans un souci de clarté, la division du vocabulaire hermétique par thèmes. En premier, il était indispensable de rappeler aux lecteurs les définitions chymiques du vocabulaire métallique, sans pour autant dériver vers un cours de chimie moderne, que le curieux trouve de toute façon dans la littérature spécialisée. Des formules mathématiques auraient certes donné au texte une sérieux très à la mode, mais lui aurait ôté sa spécificité alchimique.

Le deuxième chapitre aborde le vocabulaire hermétique. Nombre de mots furent créés par et pour l'alchimie, l'archimie et la spagyrie. Les mots ayant trait à l'architecture ancienne et à la chymie religieuse, même si certains ont un rapport cabalistique avec la symbolique hermétique n'y figurent pas. Ils auraient rajouté trop de définitions évasives.

Le vocabulaire alchimique s'est enrichi avec les siècles de dizaines de vocables et d'expressions dont beaucoup sont le fait d'un seul auteur. Détailler ces mots d'importance très variables, et de toute façon utilisés la plupart du temps pour opacifier le sujet, aurait produit un chapitre trop lassant à étudier, et de surcroît peu utile à la quête positive.

Les expressions hermétiques constituent la partie la plus délicate de cet ouvrage, et l'élaboration de ce chapitre a demandé beaucoup de travail. Il fallait en tout premier, et cela pour les raisons évoquées ci-dessus, trier ces locutions en fonction de leur importance, et en éliminant les créations d'auteurs, sauf quand elles ont acquis un sens précis. De même les anciennes et antiques formules linguistiques traduites plusieurs fois ont perdu, hors contexte sémantique, de leur valeur. Ce choix, délicat, obligatoirement quelque peu partial, a évidemment amené à ôter de ces listes des mots chargés d'histoire, mais le postulant intéressé par la culture hermétique trouvera les synonymes les plus connus. Avec ce dictionnaire, il sera aisé de faire la relation entre un vocable particulier et son équivalent.

La symbolique hermétique doit son existence à l'obligation de cryptage que tous les initiés respectaient. Elle est comme un jeu de piste où les flèches n'indiqueraient pas souvent la bonne direction. Dès qu'un auteur est affirmatif quant à la définition précise d'un matériau ou d'une étape du grand Oeuvre, le lecteur habitué aux écrivains du gay savoir sait que cette apparente franchise masque le véritable sens de ladite définition. Basile Valentin le clamait, quand il écrivait que les livres n'étaient faits que pour perdre l'ignorant, ou décourager le curieux. Donner des définitions les plus précises possibles, tout en gardant à l'esprit le but final de ce livre, qui reste les réalisations positives, demeure l'objectif de cette troisième partie.

Cette troisième partie paraîtra plus ingrate, plus fastidieuse que les précédentes. L'obligatoire présentation sous forme de dictionnaire ajoute encore à la sécheresse des mots. Mais il était impossible de faire d'une autre manière. L'auteur a tenté de diviser les termes hermétiques en fonction de leurs affinités, dans un souci de classement par catégorie d'appartenance, le plus série possible. Il est sûr que certaines expressions se rattachent à plusieurs divisions. Beaucoup de

définitions sont identiques, chaque auteur hermétique ayant des préférences ou des attirances pour un symbolisme particulier.

Enfin, le sens de quelques locutions reste très obscur, et malgré l'expérience de cette traduction tout à fait spécifique, il demeure impossible d'assurer l'exactitude de quelques-unes. Dans ce cas, l'interprétation peut être incomplète. La philosophie hermétique porte bien son nom.....

• • •

A

Acide : Composé hydrogéné qui peut former des sels par substitution d'un métal à l'hydrogène entrant dans sa constitution.

Acier : Fer combiné avec une faible quantité de carbone et que l'on rend très dur par la trempe. L'acier est plus malléable, plus dur et plus léger que le fer.

Aimant : (du grec Adamas, diamant). Oxyde de fer qui attire le fer et quelques autres métaux.

Airain : Alliage de différents métaux, dont le cuivre forme la base.

Alcali : (arabe, al, le, kali, plante marine dont on extrait la soude). Substance dont les propriétés chimiques sont analogues à celles de la potasse et de la soude. Alcali volatil : ammoniacque.

Ammoniacque : Gaz ammoniac, gaz formé d'azote et d'hydrogène combiné.

Antimoine : Métal d'un blanc cassant, qui n'est ni ductile, ni malléable, dont la densité est de 6,8 et qui fond vers 440°C. Son principal minerai est la stibine.

Antimoniure : Combinaison de l'antimoine avec un autre métal.

Argent : Métal blanc, le plus ductile et le plus malléable de tous les métaux, après l'or. Il fond vers 960°C, sa densité est de 10,5. Il se rencontre rarement pur au sein de la terre. Il est souvent combiné au soufre ou à l'antimoine.

Argyrose : Sulfure minier de l'argent.

Arsenic : (du grec Arsenikos, viril). Corps d'une couleur gris de fer, solide à une température ordinaire, et possédant l'éclat métallique. Sa densité est de 5,7, et il se sublime à 400°C. Projeté sur des charbons ardents, il dégage une forte odeur d'ail. Non vénéneux par lui-même, il le devient par oxydation.

Arséniure : Combinaison de l'arsenic avec un métal. (Arséniure de nickel, arséniure de cobalt).

Asbeste : Substance minérale filamenteuse inaltérable au feu.

Azote : (du grec a, privatif, et zoé, vie). Gaz, rentrant dans les quatre cinquièmes de la composition de l'air.

Azotate : Sel dérivant de l'acide azotique.

Azoth, Azothe : Orthographe ancienne de l'azote.

Azotique : Se dit principalement d'un acide, que l'on obtient en

traitant l'azotate de potassium avec l'acide sulfurique ; (on l'appelle encore acide nitrique ou eau forte).

B

Base : Substance qui, avec un acide, produit un sel.

Bicarbonate : Sel de l'acide carbonique et, en particulier, sel à base de sodium, qui renferme un atome d'hydrogène remplaçable par un atome de sodium.

Bichlorure : Combinaison d'un corps simple avec deux atomes de chlore, autres que l'oxygène ou l'hydrogène.

Blende : Sulfure naturel de zinc.

Bismuth : Métal d'un blanc gris un peu rougeâtre. Fusible à 268°C, de densité 9,8, cassant et facile à réduire en poudre.

Bisulfure : Composé binaire non oxygéné, dont la molécule comprend un atome d'un corps simple et deux atomes de soufre.

C

Cadmie : Résidu qui s'attache aux parois du gueulard des hauts fourneaux.

Carbone : Corps simple qui se rencontre dans la nature, soit cristallisé (graphite, diamant) soit amorphe (charbon, houille, lignite, anthracite). Le sel de l'acide carbonique est le carbonate.

Chalkosine : Nom du sulfure de cuivre.

Chalkopyrite : Appelé aussi pyrite cuivreuse. Sulfure double de cuivre et de fer.

Chlore : (du grec vert). Gaz jaune verdâtre à odeur caractéristique.

Chlorure : Combinaison du chlore avec un corps simple ou composé, autre que l'hydrogène ou l'oxygène.

Chrysocale ou **Chrysocalque** : (grec khrosos, or et khalkos, cuivre). Alliage de cuivre, d'étain et de zinc, qui imite l'or.

Cinabre : Sulfure rouge naturel de mercure. Couleur rouge vermillon.

Cobalt : Métal blanc rougeâtre, dur et cassant. Densité 8,71, fusible à 1490° C. Employé avec le cuivre et le fer et pour préparer certains colorants.

Colcotar : Peroxyde de fer obtenu par la calcination du sulfate de fer.

Colloïde : Nom donné à toute substance qui est de la nature de la colle de gélatine. Appelé quelquefois beurre par les anciens.

Cristal : Substance minérale transparente, affectant naturellement la forme d'un polyèdre régulier.

Cuivre : Métal de couleur rouge brun, quand il est pur. Existe à l'état natif combiné avec d'autres éléments, notamment le soufre. Il est connu depuis la plus haute antiquité. On le trouve en petits octaèdres réguliers, comme en Bolivie. Il existe aussi à l'état de sous-oxyde, ou de carbonate, comme au Chili, au Pérou ou dans les monts Ourals. En France,

on ne connaît guère que les mines de Chessy et Saint-Bel près Lyon. Il fond à 1083°C, sa densité est de 8,93. Sous l'action de l'air humide et du gaz carbonique, il se couvre d'une couche d'oxyde ou vert-de-gris, qui est un poison.

D, E, F.

Dissolvant : Décomposant ou transformateur des corps par l'action d'un agent qui les pénètre.

Ecume : Mousse qui se forme à la surface d'un liquide agité ou échauffé. Ecume de mer : substance calcaire d'un blanc jaunâtre, appelée aussi magnésite et qui est un silicate hydraté de magnésie.

Elixir : (de l'arabe el, le et iksir, essence). Médicament formé d'une ou plusieurs substances en dissolution dans l'alcool. Hermé : Liquide doué de propriétés exceptionnelles.

Emeraude : Pierre précieuse d'une belle couleur verte. Hermé : Emeraude des philosophes : Rosée du printemps, cristal vert doué de propriétés de phosphorescence.

Escarboucle : (latin, carbunculus). Petit charbon. Ce qui brille comme un charbon ardent.

Étain : Métal blanc, malléable, de densité 7,29, c'est le plus fusible des métaux communs. Il fond à 231,8°C et bout à 270°C. Il se trouve dans la nature surtout à l'état d'oxyde (cassitérite). On en rencontre en France de petites quantités sur la côte de Piriac, près de Nantes, et à Vaulry, près de Limoges. Il est mêlé avec d'autres minéraux : sulfures et arséniures de fer, de cuivre et de plomb. L'étain possède une caractéristique tout à fait particulière. Sa structure est cristalline ; il est très flexible. Quand on le plie, il fait entendre un *cri* particulier, qui paraît provenir de ruptures de critaux dans l'intérieur du métal.

Fer : Métal d'un gris-bleuâtre, grenu, devenant fibreux par le forçage. Sa densité est de 7,8 et il fond à 1510°C. Il est très ductile et très malléable. Il se rencontre dans la nature à l'état d'oxyde (fer oligiste, aimant-hématite rouge), de carbonates (sidérose), ou de

sulfure. C'est le métal le plus répandu sur terre : il entre, soit comme principe essentiel, soit comme accessoire, dans presque toutes les roches. L'*oxyde de fer* magnétique forme des montagnes entières en Suède et en Norvège, et est généralement très pur. On trouve en France le *carbonate de fer* à Saint-Etienne, et dans les Pyrénées. A l'île d'Elbe et à Framont, dans les Vosges, on trouve du *sesquioxyde de fer anhydre*, appelé aussi fer oligiste. Le plus souvent, il est en masses amorphes, compactes et terreuses. On l'appelle, dans ce cas, ocre rouge ou hématite rouge. Le *sesquioxyde de fer hydraté* est fréquent en Bourgogne, dans le Berry, en Franche-Comté. Il forme des masses jaunes ou brunes connues sous le nom de limonite, de fer oolithique ou d'hématite brune. On en trouve également des quantités appréciables dans les organes des végétaux et des animaux. Il est très sujet à

s'oxyder en se recouvrant d'une couche de rouille.

Feu : Développement simultané de chaleur et de lumière, produit par la combustion de certains corps. Le feu a longtemps intrigué les anciens. Ils voyaient dans la combustion l'influence d'un fluide immatériel, qui provoquait et entretenait la flamme.

G, H, K, L

Galène : Sulfure naturel de plomb. Se trouve dans la nature en très beaux cristaux cubiques, doués d'un éclat métallique gris-bleuâtre. Souvent, la galène est argentifère. Le sulfure de plomb fond au rouge. Il se volatilise au rouge blanc. A cette température, on peut, le distiller dans un courant d'azote : la vapeur se condense en cristaux sur les parois froides.

Huile : Substance grasse et onctueuse, que l'on extrait de diverses substances végétales, animales et minérales.

Hydragyre : (du préfixe grec hydre, eau, et de arguros, argent). Ancien nom du mercure.

Hydrate : (du grec ūdor, eau). Combinaison de l'eau avec une substance déterminée ou résultant de l'action de l'eau sur certains métaux.

Kalium : Ancien nom du potassium.

Kaïnite : Sulfate naturel de magnésie, chlore et potasse. Sel double hydraté naturel de chlorure de potassium.

Kermès : Mélange de sulfure d'antimoine hydraté, d'antimonite de sodium avec quelquefois un peu de sulfure de potasse.

Kiésérite : Sulfate naturel de magnésie.

Laiton : Cuivre mêlé avec du zinc. Le laiton ou cuivre jaune est ductile et malléable.

M,N.

Magnésie : Oxyde de magnésium, offrant l'aspect d'une terre blanche, insipide, insoluble dans l'eau.

Marcassite : Bisulfure naturel de fer. Connue sous le nom de pyrite blanche.

Matière : Substance susceptible de toute sorte de forme. Hermé : Matière première, ensemble des composants du grand Oeuvre. Symbolise le sel philosophique, la terre de toute chose.

Mercure : Corps métallique, liquide, et d'un blanc argent, dont l'ancien nom est vif-argent. Les alliages de mercure avec un autre métal se nomment amalgames. Dans la nature, le mercure se rencontre à l'état de sulfure appelé cinabre, et quelquefois à l'état natif, disséminé dans les couches de bitume. Le mercure est blanc, brillant, de densité 13,59. Il bout à 356,8°C. Le mercure émet

des vapeurs à toutes les températures. Tous les êtres vivants dans une pièce absorbent. Il occasionne un empoisonnement chronique, qui se manifeste par une sursalivation, (salivation mercurielle), accompagnée de tremblements mercuriels. Tous ses sels sont toxiques, et donnent lieu à une intoxication particulière, L'Hydragyrisme.

Métal : Corps simple doué d'un éclat particulier, appelé éclat métallique, et qui possède au moins la faculté de donner un acide basique, en se combinant avec l'oxygène. Tous les métaux sont solides à température ordinaire, sauf le mercure qui est liquide.

Métalloïde : (du grec métallon, métal, et eidos, aspect). Corps simple non métallique. Les métalloïdes sont mauvais conducteurs de la chaleur et de l'électricité. Leurs composés oxygénés sont des oxydes neutres ou acides. Les principaux métalloïdes sont : le fluor, le chlore, le brome, l'iode, l'oxygène, le

soufre, l'azote, le sélénium, le tellure, le phosphore, l'arsenic, le carbone, le silicium et le bore. Ils ne forment jamais de base avec l'oxygène ; tous leurs composés oxygénés sont, ou des acides, ou des corps neutres.

Nitrate : Sel de l'acide nitrique. Le nitrate d'argent est un violent caustique.

Nitre : Nom vulgaire de l'azotate de potasse ou nitrate de potasse appelé aussi salpêtre.

O, P, R.

Obryzum : Se dit de l'or qui éclate de splendeur, comme l'or alchimique. Or rouge, rubrum aurum.

Or : Métal précieux d'une couleur jaune et brillante. C'est un des métaux les plus anciennement connus ; on l'a utilisé de tout temps, parce qu'il se rencontre à l'état métallique et que des moyens mécaniques suffisent pour l'isoler. L'or est un des métaux les plus répandus dans la nature. On le rencontre non seulement à l'état natif, mais aussi en composition avec le tellure ou les sulfures d'argent, de plomb ou de cuivre. L'or est le plus malléable et le plus ductile de tous les métaux. On peut le réduire en feuille de 1/1600e de millimètres. Sa densité est de 19,26 et il fond à 1063°C. Il cristallise en octaèdres réguliers. Il est très bon conducteur de la chaleur et de l'électricité. Inattaquable dans l'air, l'eau, les acides, il n'est soluble

que dans un mélange d'acide azotique et d'acide chlorhydrique, appelé *eau régale*. On le trouve la plupart du temps au sein de la terre, à l'état natif ou en combinaison.

Orichalque : (du grec oros, montagne, et khalkos, airain). Sorte de métal précieux, dont parlent les anciens auteurs grecs. Nom donné plus tard au cuivre pur, au laiton et au bronze.

Orpiment : Sulfure naturel d'arsenic, d'une belle couleur jaune.

Panabase : Minerai de cuivre, qui est un sulfure naturel.

Plomb : Métal très pesant, de couleur gris bleuâtre. Le plomb est rayable à l'ongle, facile à ployer. A l'air libre, il se recouvre d'un sous-oxyde. On le trouve surtout dans la nature à l'état de sulfure, souvent avec de l'argent (plomb argentifère), mais aussi à l'état de carbonate, de phosphate et d'arséniat. On exploite le carbonate chaque fois qu'on le rencontre. Mais le

principal minéral est le sulfure ou la galène.

Le traitement du carbonate de plomb est des plus simples. On le calcine avec du charbon dans une sorte de four à manche, et le plomb se rassemble dans le creuset. Sa densité est de 11,3. Il fond à 327,3°C et bout à 1525°C. Le plomb, très brillant dans sa coupure fraîche, se ternit rapidement au contact de l'air, par suite à la formation d'une couche de sous-oxyde de plomb. Chauffé un peu au-dessus de sa température de fusion, il se recouvre d'une pellicule irisée, qui, absorbant peu à peu l'oxygène de l'air, se transforme en protoxyde de plomb de couleur jaune, amorphe et pulvérulent (massicot). Quand la température est plus élevée, l'oxydation se fait plus rapidement et le protoxyde qui prend naissance entre en fusion et cristallise par refroidissement en petites écailles. C'est la litharge. L'ingestion ou l'emploi de sels de plomb expose à une

maladie grave, le *saturnisme*.

Potasse : (de l'allemand pottasche, cendres de pot). La potasse est un poison énergétique. L'hydrate de potassium, encore appelé potasse caustique, pour la distinguer de la potasse du commerce qui n'est qu'un carbonate de potassium impur, est un corps basique blanc, solide, caustique.

Réalgar : Nom du sulfure d'arsenic.

Rubis : (du latin ruber, rouge). Variété d'alumine cristallisé, transparent et d'un rouge unique. Hermé : La couleur rubis est la troisième du grand Oeuvre. Dans le travail du soufre philosophique, le lion rouge est le symbole réussi du mariage des composants.

S

Salpêtre : (du latin sal, sel et petrae, pierre). Nom vulgaire du nitrate de potasse.

Sel : Le plus connu est le sel marin. Vocabulaire utilisé pour désigner plusieurs composants chimiques: sel d'Angleterre, ou sel de magnésie, sulfate de magnésium ; sel de Glauber, sulfate de sodium ; sel de Saturne, acétate de plomb cristallisé ; sel de Vichy, bicarbonate de potassium ; sel des tombeaux, tartrate de potassium ou de sodium. Et aussi, dénomination chimique résultant de la substitution d'un métal à l'hydrogène, dans un acide.

Similor : Synonyme du chrysocale, pour l'ère moderne

Soude : Genre de plantes dont on retirait jadis la soude alcali. Sel alcali qu'on retirait de leurs cendres après grillage et que l'on obtient aujourd'hui en

traitant les sels naturels de sodium, entre autres le chlorure.

Soufre : Corps simple solide couleur jaune citron. Il fond à 114°C, sa densité est de 1,95. Il bout à 444,5°C. Il est très répandu dans la nature. On le trouve surtout combiné avec les métaux : les sulfures de cuivre, de mercure, de plomb, de fer, sont très abondants. Il existe aussi à l'état natif, soit dans les matières bitumeuses, au milieu des couches de gypse et de calcaire, soit disséminé dans les roches qui contiennent du sel gemme, du gypse et du sulfate de strontiane. Il se dissout dans la benzine et le sulfure de carbone. Quand il brûle, il dégage du gaz sulfureux. Dans la nature, on le rencontre le plus souvent combiné avec des métaux : Sulfure de fer, de cuivre, de plomb, et de mercure. Il existe aussi à l'état natif, soit dans des matières bitumeuses, au milieu des couches de gypse ou de calcaire, soit disséminé dans

les roches qui contiennent du sel gemme et du gypse. Le soufre a intrigué les chymistes depuis toujours, grâce à une étonnante propriété : celle de se briser par la chaleur de la main. Ce phénomène tient surtout à la structure cristalline du soufre. Ses cristaux ont très peu d'adhérence les uns pour les autres.

Sulfate : Sel de l'acide sulfurique. La clé de voûte de l'alchimie opératoire.

Sulfite : Sel de l'acide sulfurique.

Sulfosel : Composé de deux sulfures. Vieux terme chymique qui incluait le sel et le soufre.

Sulfure : Composé formé par la combinaison du soufre avec un autre corps.

Sulfurique : Acide sulfurique, acide oxygéné dérivé du soufre. Très répandu dans la nature à l'état de sulfate. Albert le grand le désigne sous le nom d'esprit de vitriol romain. Sa préparation a été décrite par Basile Valentin. Appelé communément huile de vitriol ou acide

vitriolique. Corrosif très violent, cela le rend dangereux à manier.

T,V,Z

Tartre : Bitartre de calcium, dont on extrait l'acide tartrique. Hermé : dépôt formé le long des parois des vaisseaux lors des opérations de cuisson.

Thutie ou **Tutie** : (allemand, Thutia) Oxyde de zinc qui se produit dans le travail de certains minerais de plomb.

Tourbe : Combustible formé par des matières végétales plus ou moins carbonisées. Hermé : Tourbe des philosophes. Materia prima, avant la phase de putréfaction, qui va suite à la décomposition et la mort symbolique de la matière engendrer le compost des philosophes.

Verdet : Nom donné à divers acétates de cuivre.

Vert-de-gris : La rouille du cuivre, l'hydrocarbonate de cuivre.

Verre : Le verre est un corps transparent, doué d'un éclat caractéristique, appelé

éclat vitreux. Il est dur et cassant. Chauffé, il se ramollit et peu alors être travaillé comme de la cire.

Le verre est un silicate double, résultant de l'union d'un silicate alcalin, (de potasse ou de soude), avec un silicate de chaux pour les verres ordinaires, ou de plomb pour le cristal.

Trempe : Le verre, chauffé fortement et refroidi d'une manière brusque, se trempe et devient très dur. Il résiste au choc beaucoup mieux que le verre ordinaire. Au moment de sa rupture, le verre trempé se réduit en poudre. Cela tient au fait que les parties superficielles, brusquement refroidies, ont empêché le verre d'éprouver son retrait en cas de refroidissement lent ; les molécules intérieures sont restées écartées d'une manière anormale. Cet équilibre instable se détruit dès que la résistance opposée par l'enveloppe extérieure cesse en un point quelconque. *Les fioles philosophiques ou flacons de Bologne* sont des flacons

très épais, dont le refroidissement a été très rapide. Elles résistent frappées extérieurement, mais elles se réduisent en poussière dès qu'on laisse tomber à l'intérieur un corps capable de les rayer. Lorsque la trempe ne se produit que sur une partie du verre, il en résulte un défaut d'homogénéité qui donne au verre une grande fragilité. C'est pour éviter les inconvénients de la trempe partielle qu'on prend la précaution de recuire le verre.

Vitriol : Nom donné par les anciens chymistes aux sulfates. Vitriol blanc, sulfate de zinc. Vitriol bleu, sulfate de cuivre; Vitriol vert, sulfate de fer. Le vitriol est aussi le nom de l'acide sulfurique concentré.

Zinc : (mot allemand). Le zinc est un métal d'un blanc légèrement bleuâtre, à texture cristalline. Sa densité est de 7,12, il fond à 419,5°C. Il est cassant à la température ordinaire, mais il devient ductile et malléable entre 100° et

130°. On le trouve dans la nature surtout à l'état de sulfure, ou blende, et de carbonate ou calamine. Le zinc rentre dans la composition de beaucoup d'alliages (maillechort, laiton).

LIMINAIRE.

Comme toute science, l'alchimie possède son vocabulaire. La plupart de ces mots inconnus pour le lecteur sont d'origine arabe. Le foyer égyptien et plus particulièrement Alexandrin fut pour l'antiquité le creuset scientifique de l'humanité, et le phare de la connaissance du monde antique. Alexandrie était la métropole de la science, des mathématiques, de la quête spéculative, etc., et les plus grands savants du monde antique allaient s'instruire auprès des Maîtres du savoir, et consulter la grande bibliothèque. L'Egypte fut véritablement le site de la connaissance, et le rayonnement que cette immense civilisation eut sur le monde antique a laissé au vocabulaire des dizaines de mots arabes.

D'autre part, bien des auteurs créèrent des vocables pour illustrer de façon symbolique le sens des matières ou états de matières dont ils voulaient évoquer l'état de façon sibylline. J'ai volontairement passé sous silence des mots du fait d'un seul auteur, ou par trop théoriques. En cela, ce livre tente de tenir sa ligne directrice, laquelle est d'instruire l'amateur et de le pousser vers les réalisations positives. L'alchimie reste une recherche spirituelle libre et concrète, et doit être accessible à tout étudiant sincère.

Acquérir un nouveau vocabulaire est certes fastidieux, surtout quand chaque mot possède plusieurs sens. La philosophie hermétique, surtout en cette fin de siècle, n'est pas une science facile. Chaque Maître, confronté à une obligation de transmission de la connaissance, utilisait en fonction de son époque et de ses racines une méthode de cryptage. Si la référence obligatoire au creuset alexandrin

restait la base de la symbolique, le style espiègle des auteurs transformait chaque détail du grand Oeuvre en imagerie déifiée, végétale, animale, religieuse, etc. Mais derrière chacune de ces apparitions demeure une matière ou un état particulier de matière métallique.

Pendant les siècles précédents, chaque corporation cachait jalousement toute connaissance. Les charpentiers, les médecins, les apothicaires, les maçons, les associations de mestiers possédaient tous un vocabulaire particulier. Aucune législation ne protégeait un créateur ou un inventeur. Beaucoup s'en moquaient d'ailleurs, les artistes restaient volontairement anonymes. Il suffit de regarder attentivement les pierres des cathédrales ; elles sont signées. Mais ce signe n'est pas une signature, il est une griffe, une marque de reconnaissance que seul un autre compagnon pouvait identifier.

De même, le langage des corporations était crypté. L'argot, le langage des bouchers (le louchébem), sont des survivances d'un mode de communication qui utilise le langage existant, tout en le déformant, comme, chez les adolescents, le javanais et maintenant le verlan, qui sont des cryptages, même si ce dernier est un langage de dévoyés.

Les sociétés hermétiques, en contact continu avec les francs-mestiers, possédaient évidemment un vocabulaire particulier. Les philosophes ont influencé toutes les sociétés de compagnonnages, les Francs-maçons, les structures initiatiques secrètes. De part son origine, la philosophie d'Hermès utilisait déjà le symbolisme pour dissimuler le savoir. Il faut se rendre à l'évidence : les Maîtres, quand ils commençaient à rédiger leurs manuscrits, connaissaient les arcanes du grand Oeuvre. Imaginer un cryptage compliqué, obscur, leur était facile. Le lecteur découvrira avec ce chapitre comment le vocabulaire mène à la dérive. Garder sans cesse à l'esprit qu'il s'agit de métaux devient difficile.

A

Adeptus : Etat de l'alchimiste qui a gravi tous les degrés de la connaissance, réalisé la chrysopée, et attend la révélation.

Adeptus : (latin, Adeptus, qui a atteint). Personne initiée aux secrets d'une science.

Aimant : Les alchimistes ont appelé leur pierre aimant, car ils voyaient dans l'attraction de l'oxyde de fer pour le fer la manifestation d'une attraction amoureuse. Donc, le mot magnésie prend un sens hermétique d'attirant, d'attractif.

Air : Symb : Ether. Principe gazeux, volatil, subtil, invisible.

Alambic : (arabe al, le ambic, vase à distillation). Appareil pour distiller. L'alambic se compose d'une mamite appelée cucurbite, dans laquelle on place les matières à distiller, d'un couvercle étanche ou chapiteau qui recouvre la cucurbite, reçoit les vapeurs et les dirige par un tuyau incliné dans le

réfrigérant. Là, ces vapeurs se refroidissent en passant dans un tube en spirale appelé serpentin, qui plonge dans l'eau froide, et elles reviennent à l'état liquide.

Alcohol : Ancien terme alchimique d'origine arabe, al, le, cohool, signifiant poudre subtile. Mot qui a pris plus tard dans notre langue le sens eau-de-vie (alcool).

Aliment : (mot spécifique à l'alchimie). Plusieurs versions existent quant à l'origine du mot. Attribué à Paracelse, à van Helmont, il équivaudrait à l'alcali. Selon Fulcanelli, le mot se rattacherait au Dorien, et signifierait lieu de vigueur, d'énergie. Il est aussi employé pour désigner le dissolvant universel.

Amalgame : Hermé : mariage des matières philosophiques mâles et femelles, avec le fécondant philosophique, phase de l'élaboration précédant l'œuf des sages.

Ame : (latin, anima, souffle, vie).
Hermé : Ame du métal, esprit

métallique : force vitale des métaux et minéraux.

Antrogonne : Hermé : figuration du mariage réussi des métaux mâle et femelle. Principe de la double nature, mercurielle et sulfureuse. Appelé aussi l'hermaphrodite ou le miroir de l'art.

Arca : Chose mystérieuse : les arcanes du grand Oeuvre (mot spécifique à l'alchimie).

Arche : Représente la totalité des matériaux préparés et unis entrant dans le grand Oeuvre appelés aussi amalgame, rebis, composé.

Argonauts : Compagnons de Jason.

Argotier : Individu s'exprimant en argot. Symb : crypteur du langage hermétique.

Atelier : Atelier du philosophe. Lieu où l'alchimiste élabore ses préparations.

Atmor : Fourneau de l'alchimiste. Sorte de fourneau de forme pyramidale, muni de trois

portes, une en bas servant à alimenter en combustible, les deux autres sur le côté, qui permettent de regarder l'évolution du travail.

Atlantide : Hypothétique continent englouti. Certains alchimistes, et non des moindres, citent l'Atlantide comme continent ayant été détruit avant l'aube de notre civilisation, mais des survivants à cette catastrophe cyclopéenne auraient survécu et enseigné leur civilisation aux premiers égyptiens, et par là même l'alchimie.

B C

Balances : Instrument de pesage indispensable pour les réalisations concrètes. Des représentations de balances dans l'iconographie alchimique représenteraient la divine proportion du soufre et du mercure.

Bigorne : Enclume à deux pointes.

Bigorneau : Petite bigorne.

Cabale : Langue des philosophes. Véritable code, écrit dans les statues, les tableaux, les livres, et même des chants, elle manie le rébus, l'allégorie, le calembour, etc.. Subdivisée en deux applications précises : la cabale phonétique, dont Fulcanelli a donné les origines, et la cabale hermétique, la langue solaire, la langue des oiseaux. Tenter d'en donner une définition précise est difficile. La meilleure, à mon avis : tenter de comprendre le signifiant, par-delà le signifié.

La cabale hermétique ne doit surtout pas être confondue avec

la kabbale hébraïque, que les juifs auraient reçu par tradition. La kabbale est une interprétation basée sur la décomposition des mots et des lettres.

Catalyse : (du grec katalusis, dissolution). Action qu'exercent certains corps sur la composition de certains autres, sans être eux-mêmes modifiés.

Caveau : Fréquemment dessinée dans les planches du dix-septième siècle, abritant la triple fontaine d'où émane le lait, l'huile et le sang. Rappel allégorique pour la voie sèche de la nécessité d'oeuvrer dans une pièce obscure. Enfin, *antre* du philosophe.

Caducée : Baguette de laurier ou d'olivier surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents entrelacés. La mythologie raconte que Mercure sépara un jour deux serpents qui se battaient ; le caducée devint dès lors le symbole de la concorde. Symb : Bâton de Mercure, héraut annonciateur du message des Dieux, symbole métallique du mercure des sages. Mais aussi, représentation du soufre et du

mercure philosophiques, unis au manche, le sel philosophique.

Chaos : Confusion générale et primitive du chaos de la matière. Hermé : chaos des sages, le père des métaux, le vieillard (le temps) première manifestation métallique terrestre. Cité dans les livres hermétiques comme le dragon noir couvert d'écailles, serpent venimeux, fille de Saturne.

Cire : Substance molle et jaunâtre avec laquelle les abeilles construisent les rayons de leur nid. Hermé : Etat final de la pierre philosophale.

Clef : Ce qui permet de comprendre un problème, un système philosophique. Les douze clefs de la sagesse, les douze clefs de la philosophie. Hermé : le mot clef signifie pour les alchimistes toute dissolution radicale, irréductible ; quelquefois, le terme est étendu aux menstrues et dissolvants capables de l'effectuer.

Couperose : (de l'anglais copper, cuivre). Nom vulgaire de différents sulfates (couperose verte, bleue, blanche). Les lecteurs avertis comprendront

maintenant un des sens de la gravure de couverture du Mutus Liber, avec une rose en bouton, et une ouverte.

Crauset : Vase de terre, de fer ou de platine, pour faire fondre ou calciner certaines substances. Symb : figure le travail de la croix, sur un feu de roue ; crucifier signifie pour l'alchimiste travailler au feu le métal, en tirer sa quintessence, pour le faire renaître ensuite.

Croix : Symbole commun à toutes les croyances, représentant le cycle, la roue, la Rédemption, le travail, le cercle... Hermé : le cuivre et la lumière. Le travail des quatre éléments. Le Thau, de Saint Antoine, indéniable représentation symbolisée du travail du soufre philosophique, avec les clous de fer, et la personne du Christ, la terre adamique ou figure matérialisée du secret de l'Oeuvre.

Crypte : (du grec kruptos, caché). Souterrain d'église, où l'on enterrait autrefois les morts. Mot enjolivé par les alchimistes, avec cryptage, crypteur, crypter. Opération de brouillage des textes

grâce à des méthodes déjà énoncées.

Cycle : (du grec, kuklos, cercle).

Période : renouvellement des mêmes phénomènes dans un même ordre. ex : le cycle lunaire est une période de 19 années, au bout de laquelle les mêmes périodes reviennent aux mêmes époques. On l'appelle aussi nombre d'or. Le cycle solaire est une période de 28 ans, à l'expiration de laquelle l'année recommence par les mêmes jours.

D, E, F.

Don de Dieu : (expression spécifique à l'alchimie). Etat de révélation, d'hyper conscience, qu'atteignent quelques rares Adeptes.

Eau : Un des quatre éléments. Dans les principes alchimiques, état de fluidité. L'eau est composée de deux volumes d'hydrogène et d'un volume d'oxygène. En alchimie, prend un nombre élevé de qualificatifs (voir plus loin).

Echelle : Symb : échelle de la sagesse, échelle à douze barreaux. Hermé : symbole des 12 manipulations. L'échelle, (latin, scala) est aussi représentée avec neuf barreaux. Elle représente dans ce cas précis les neuf manipulations philosophales, après les trois opérations d'épuration de chaque composant.

Epiphanie : (du grec epiphaneia, apparition). Manifestation du Christ aux gentils, se fête le 6

janvier. Hermé : pendant la cuisson du soufre philosophique, la formation dans le compost de stries rappelant la galette des rois apporte la preuve du bon déroulement des opérations.

Espir : (du latin, spiritus, souffle).

Souffle vital, substance incorporelle. Alchimiquement : structure incorporelle des métaux, extrêmement subtile et volatile. Basile Valentin recommande de prendre l'esprit dans la racine métallique, et cette matière ne peut selon Fulcanelli être recherchée que dans la seule catégorie des métaux. Allégorie subtile au composant radical.

Etoile : Astre. Hermé : dans la littérature hermétique, l'étoile est un indicateur de la bonne marche des opérations au fourneau, car elle apparaît lors de la cuisson lente des matériaux, dans la voie humide. Cette étape, que certains alchimistes décrivent par le terme cristallisation, est la manifestation du soleil de l'Oeuvre, la signature astrale, le socle hermétique. Dans la voie humide, une méthode consiste à faire digérer le soufre philosophique par trois à quatre fois son poids d'eau. Il faut ensuite

décanter la solution, dessécher le résidu et le reprendre en y adjoignant une quantité égale de mercure philosophique. Quand la dissolution est finie, la liqueur rassemblée est soumise après séparation des scories à une lente distillation au bain-marie. Pendant cette étape, si le laborant respecte scrupuleusement les poids et les matériaux, il verra à chaque adjonction de mercure au soufre apparaître l'étoile, signe extérieur du soleil interne.

"Régule de Mars estoilé. Mettez une livre d'antimoine en poudre dans un creuset, & demy-livre de pointes de clous... par dessus, & donnez feu de fusion, puis jettez une once de sel nître à plusieurs fois par dessus pour faire brûler & consommer le soulfre de l'antimoine, puis versez le tout dans un cornet de fer (a) et ayant séparé la crasse que vous trouverez au dessus, ferez refondre le régule, jettant dessus une once de nître comme devant, & puis verserez dans le cornet, réitérant ceste opération 4 ou 5 fois jusques à ce que l'étoile paraisse au dessus (b)."

(a). *L'ayant un peu chauffé auparavant & frotté par dessus de suif ou de cire. Finalement, frappez tout bellement le bord du cornet ou vaisseau dans lequel vous aurez fondu toute cette matière, afin que la règle aille au fonds.*

(b). *Ce qui se faict après la quatrième fusion parachevée. Que si l'estoile ne paroist point alors, elle ne paroistra pas après les autres fusions que vous ferrez : & soyez alors assuré que vous n'avez pas bien exactement procédé aux fusions précédentes.*

Il faut icy noter que la règle de mars estoilé succède plus heureusement, si on la fait pendant le beau temps et au croissant de la Lune.

"Elémens de chymie de Maistre Jean Beguin".

Paris, 1624.

Fontaine : (latin fons, fontis, source). Symb : Fontaine des dieux, eau pure, remède. Hermé : fontaine céleste, fontaine solaire, d'où vient l'eau des philosophes, la rosée.

Fumier : Voie du fumier, étape de la putréfaction, première étape de la trilogie hermétique symbolisée par l'Oeuvre au noir.

"La matière, scorie puante, de couleur noire et d'odeur cadavérique, sous l'aspect d'une écume infecte, bulleuse et putride, se dénomme la bave du dragon. Garde la avec précaution, elle est le secret de l'Oeuvre. Qui reconnaîtra dans ce bouillon, le secret de notre art ?"

G, 5.

Galle : Excroissance du chêne, produite par un insecte. Dans la symbolique hermétique, la galle équivalait à la matière mercurielle brute, et le kermès (de l'arabe gimiz, qui teint en écarlate) représente la substance préparée.

Galette : (Galette). Les terres feuillées du Chevalier inconnu, les striures de la galette des rois sont des signes tangibles du bon déroulement des opérations de cuisson. Après cette opération, le laborant verra apparaître dans le milieu une petite gemme violette, appelée le rémora. C'est le fruit du mariage de la matière.

Gay : La gaye science, le gay savoir, la cabale hermétique, la langue des dieux, la langue des oiseaux. C'est la langue des hermétistes. Fulcanelli, mieux que tout autre, a fort bien expliqué le rapport étroit entre la langue des oiseaux et le grec archaïque, celui des Pélasges. Les Doriens, qui remplacèrent les petits royaumes Achéens en Grèce, sont de

souche celte, comme nous. Si quelques personnes défendent encore une origine latine des français, malgré les faits, cela tient plus à des croyances qu'à des réalités historiques. Malgré les polémiques déclenchées par ce sujet depuis un bon siècle, il apparaît que le tronc commun des langues Européennes du nord et du centre n'est pas d'origine latine, mais celto-grecque. Cela pour l'origine, mais ensuite pour la quantité énorme de racines grecques dans notre vocabulaire. Le cryptage des Maîtres utilise comme procédé les équivalents orthographiques ou phonétiques du grec ancien.

Glaive : Epée. Symbolique de tuer le métal, pour le faire renaître ensuite. Hermétiquement : action d'arrachage, d'extirpation de la quintessence du matériau.

Grimoire : (du latin grammaire). Livres des magiciens, mais aussi des alchimistes. Par extension, livre peu intelligible.

Héliopolis : (du grec hélios, soleil). Ville près du Caire, aujourd'hui en ruines. Ville, au temps du règne du pharaon Akenaton, où s'élevait

le temple d'Héliopolis. je cite cette ville car les deux adeptes du vingtième siècle dédicacent leurs livres aux frères d'Héliopolis. Héliopolis fut-elle le sanctuaire où naquit la science alchimique ?

Sexmaphrodite : Réunion des caractères des deux sexes chez le même individu ; synonyme : androgyne. Nul besoin d'être éclairé par la rhétorique alchimique pour trouver Hermès et Aphrodite, nom grec de Vénus.

Sunide : Mercure des sages, humide radical métallique, sel céleste ou sel fleuri. Manifestation de la transformation du mercure philosophique par dédoublement.

*J K L
m n*

Igné : (Du latin ignis, feu). Qui a les qualités du feu, qui est de feu. Produit par l'action du feu. Les laves volcaniques sont des roches ignées.

Jaufin : Hermé : désigne allégoriquement l'élaboration philosophale. Beaucoup de termes employés par les écrivains hermétiques rappellent la culture des végétaux, le compost, le fumier, le labourage.

Kabbale : (de l'hébreu kabbalah, tradition). Chez les juifs, interprétation mystérieuse de la Bible, transmise depuis Adam ou Abraham par une chaîne continue d'initiés. Système d'interprétation allégorique, elle est strictement réservée à l'exégèse et l'herméneutique sacrée. C'est un procédé basé sur la décomposition de chaque mot ou de chaque lettre, par l'analyse

numérale, la signification de chaque lettre ou encore la permutation de lettres.

Laboratoire : (du latin laborare, travailler). Lieu disposé pour faire des expériences ou des préparations exigeant l'emploi de certains instruments et de certains produits. Hermé : l'atelier du philosophe, lieu où le laborant oeuvre physiquement et spirituellement. Dans "Alchimie", Eugène Canseliet a fort judicieusement rappelé la double racine cabalistique : le laboratoire et l'oratoire ; endroit de travail et de prière, de foi.

Laborant : Hermé : le laborant au foyer, le pétrisseur de la terre Adamique, l'Ouvre premier des philosophes.

Labyrinthe : (grec, labyrinthos). Edifice composé d'un grand nombre de pièces disposées de telle manière qu'on en trouvait que très difficilement la sortie. Hermé : le labyrinthe est une des représentations du grand Ouvre. L'alchimiste va pénétrer dans le dédale des opérations de décréation, jusqu'à la chambre intérieure, et refaire en sens

inverse le chemin de recréation. Le fil d'Ariane prend là toute sa signification, car il ne faut pas qu'il se rompe à l'aller comme au retour.

Laveures : Mot spécifique à l'alchimie. Probablement créé par Nicolas Flamel, il représente les lavages humides pour certains, ignés pour d'autres. Les laveures humides sont un procédé de nettoyage du sel des philosophes. Les laveures ignées, représentent la chauffe des composants soufreux, afin d'en extirper les impuretés.

Mage : Membre de la caste sacerdotale, chez les Mèdes et les Perses. Chez les grecs et les romains, astrologue, magicien. Hermé : Les trois rois mages, symboles des trois composants, représentent les matières au travail, avec la galette des rois (voir précédents chapitres).

Magistère : (du latin magisterum, maîtrise). Mot pratiquement spécifique à l'alchimie, mis à part le titre de Magistère, dignité de grand Maître de l'ordre de Malte. Réaliser le magistère, la

Chrysopée, c'est aboutir au grand Oeuvre.

Matière : Substance étendue, divisible, impénétrable, et susceptible de toutes sortes de formes. Hermé : la materia prima, la matière première, qui symbolise le ou les composants, ou le résultat du travail igné de ces composants.

Matras : Vase en terre ou en verre à long col, utilisé en chimie. L'artiste devra prêter une attention toute particulière lors de l'acquisition de ses premiers matras. Les pressions qui s'exercent à l'intérieur du vaisseau pendant les cuissons exigent un verre épais.

Matrice : La matrice philosophique. Employé par quelques auteurs pour désigner le matras, ou le siège de l'athanor.

Mensuel : Mensuel, périodique. Hermé : synonyme de dissolvant.

Métaux : Matière de notre art, principe fondamental de notre art : "Dans les métaux, par les métaux, avec les métaux, les métaux peuvent être

perfectionnés". Vérité première que tout postulant au gay savoir doit toujours avoir présente à l'esprit, de la recherche spéculative au travail au foyer, tant il est tentant, dans le labyrinthe hermétique, de supputer la présence d'autres matières que nos métaux.

N O P Q

Noces : Union, mariage mélange. Hermé : nocés chymiques, union des matériaux au creuset. Les nocés chymiques, représentées dans les nombreuses gravures alchimiques par la femme et l'homme, le roi et la reine, et bien d'autres figures allégoriques, symbolisent l'union du soufre et du mercure au feu (Un livre célèbre, "Les Nocés Chymiques" de Christian Rosenkreuz, paru au début du 17^e siècle, est un des livres fondateur du roscrusianisme. Il est sûr que des Rose-Croix furent aussi des disciples d'Hermès. Le lecteur trouvera s'il le désire des renseignements sur ces ordres dans les librairies spécialisées).

Oeuf : Corps organique, qui se forme chez les femelles de plusieurs classes d'animaux. Symb : le monde. Hermé : L'oeuf philosophique, représentation symbolique du mariage des composants, doit être considéré sous la forme ovulaire. La coquille de l'oeuf est le matras,

coquille physique qui héberge les composants. Lors du combat furieux que se livrent le dragon et la salamandre, donc le mercure et le soufre philosophique, il se dégage au bout d'un moment, sous l'action du feu réglé et continu, la croûte de l'oeuf, d'abord sous forme de volutes, puis de chalazes qui vont former la coquille en s'agglutinant sur les parois de notre vaisseau. Voilà l'oeuf philosophique, il pourra éclore.

Oeuvre : La démarche matérielle et spirituelle de l'alchimiste : le Grand Oeuvre. L'Oeuvre en son entier se décompose en trois étapes ; l'Oeuvre au noir, stade de la putréfaction, l'Oeuvre au blanc, stade de la purification et l'Oeuvre au rouge, stade de la multiplication.

Ouvrier : (mot spécifique à l'alchimie). Homme qui oeuvre à la renaissance philosophale.

Ouvroir : (du latin orare, prier). Lieu d'une maison destiné à la prière. Hermé : A rapprocher du laboratoire ; rappel inébranlable à l'obligation d'avoir la foi dans le but ultime.

Quête : (du latin quærere, chercher). Démarche initiatique.

Quintessence : (du latin, quinte, cinq, et essence). Philo : substance éthérée et subtile, tirée du corps qui la renferme et dégagée des quatre éléments qui la retenait. Hermé : tirer la quintessence, prendre le meilleur.

Pierre : Corps dur et solide. Hermé : la pierre philosophale, qui ne ressemble pas à une pierre, l'objet de la quête matérielle des alchimistes. Quintessence de la vie minérale, elle est la preuve tangible, le support réel et visible de la révélation hermétique.

Phlogose : Médical : inflammation peu intense, produite par une brûlure ou une substance toxique. Hermé : un fluide phlogistique ; fluide imaginé par les anciens pour expliquer la combustion.

Pois : Substance tirée du pin et du sapin, résineuse et agglutinante. Hermé : un des nombreux synonymes de l'Ouvre au noir. Mais ce synonyme éclaire sur l'état que doit prendre la matière dans le vaisseau.

Poudre : Poudre de projection, troisième état de la pierre philosophale, poudre permettant la transmutation des métaux vils en métaux nobles.

R

Racine : Symb : origine. Hermé : racine des métaux, semence métallique. C'est, selon les principaux auteurs, le mercure des philosophes.

Rebis : Un des plus grands secrets de l'art, jamais dévoilé. C'est le mercure double, le mercure philosophique, obtenu lors de la cuisson du *mercure commun* (pas le métal). Le mercure des philosophes, passage étroit et obligatoire de la solution philosophale, s'obtient par écumage du *mercure commun*, lors de la cuisson des composants blancs, selon les auteurs des plus sérieux. Mais d'autres évoquent le rebis comme le fournisseur du soufre philosophique, celui-ci absorbant le mercure. Un exemple de l'obscurité hermétique. Une troisième interprétation serait que les syllabes du mot indiquent chacune la première syllabe des deux matériaux les plus durs à identifier du grand Oeuvre. A mon avis, re est la première syllabe du père des métaux, et bis

évoque une dualité ou une double matière, composant le sel philosophique.

Rets : Filet pour prendre les oiseaux, les poissons. Hermé : l'association des oiseaux, figures symbolisées du volatil, et des poissons, figures du milieu aqueux, signifient la phase de captation du résidu subtil.

Le rets est aussi une autre manière d'imager les striures de la réelle galette.

Rocher : Symbole hermétique de la matière passive, que le feu va séparer. Sous l'action du feu, le rocher symbolisant la matière vénéneuse va dégager une onde obscure et une fumée très toxique. Pour d'autres, le rocher est le soufre, en cela qu'il évoque le minéral, l'ancêtre premier de tous les métaux..

Rouée : (voir encadré).

Roue : Feu secret, feu de roue, toujours évoqué mais jamais décrit. Le feu de roue, le feu philosophique, est, selon l'expérience pratique, l'excitation du soufre philosophique créé par la chaleur du foyer, qui provoque

pendant la cuisson par la voie longue l'impression d'un mouvement rotatif dans le vaisseau. Mais c'est aussi un leurre, pour perdre le postulant.

Ruche : Synonyme de roche.

S 7

Sagesse : (du latin sapientia.). Autrefois connaissance des choses, naturelle ou acquise. Modération, retenue, prudence. La sagesse philosophale figure la retenue, le secret, la discrétion. Trop d'alchimistes payèrent de leur vie ou au moins de leur liberté la divulgation de la réussite du grand Oeuvre.

Sapience : (du latin sapientia, sagesse). Hermé : mot dont les racines cabalistiques incluent sagesse et science, d'une part, et est l'anagramme phonétique de la patience. La science des sages, la philosophie hermétique, et la nécessaire qualité qui sous-tend bien d'autres vertus que le postulant doit acquérir.

Sceau : (du latin sigillum). Se dit aussi scel. Mis à part son sens courant, le sceau hermétique figure une étoile à six rayons, semblable au sceau de Salomon, symbole repris depuis mais dont l'existence est bien antérieure à ce

La rosée.

Vapeur qui se dépose le matin et le soir sur la terre ou sur l'herbe en gouttelettes très fines. Hermétiquement : Rosée de mai, eau influencée, eau mercurielle, eau des sages et beaucoup d'autres qualificatifs. Les anciens prêtaient à la rosée des pouvoirs divers, notamment celui de blanchir le linge. Les apothicaires vendaient de la rosée pour blanchir le visage des dames. La connaissance moderne a expliqué partiellement les pouvoirs de cette eau céleste. On sait maintenant que la basse troposphère est le siège d'une photochimie relativement complexe, qui produit des composés dont certains ont un pouvoir oxydant quantifiable, notamment le peroxyde d'hydrogène. Les gouttelettes en suspension dans l'air subissent des phénomènes de dissolution, donnant au liquide une concentration mesurable de peroxyde. Ces gouttelettes contenant jusqu'à 0,04 % de peroxyde d'hydrogène se déposent sur l'herbe et forment ainsi la rosée. La récolte de la rosée s'effectue au mieux quand la lune brille, en l'absence de nuages. Ces deux facteurs provoquent une baisse importante de la température nocturne qui s'accompagne d'une condensation plus importante, plus favorable à la dissolution lente des oxydes. Une belle lune sert donc d'indicateur pour les nuits froides et l'air peroxydé. L'alchimiste va donc s'employer à faire ses récoltes liquides aux moments les plus favorables, notamment au mois de Mars, à l'époque de la renaissance de la nature. Mais la rosée ne rentre pas dans le grand Oeuvre. Bien des étudiants ont cherché à quoi pouvait servir cette eau dans le labeur opératoire. La rosée était utilisée pendant la phase préparatoire du sel philosophique, pour les rinçages.

grand roi initié. Etoile des six planètes métalliques, le sceau de l'Oeuvre figure son apparition.

Secret : Ce qui doit être caché. Mot fort employé par les alchimistes, parlant du secret de l'activité, mais aussi du secret de l'Oeuvre, c'est-à-dire des deux composants initiaux, le mercure et le soufre philosophique. Les livres d'alchimie, même les plus documentés, scellent derrière les diverses méthodes d'écriture symbolique la composition et l'élaboration des deux composants fondamentaux. La cabale phonétique donne par contre le mot sécréter, du latin *secretare*, fréquentatif de *secernere*, mettre à part, isoler ; et évidemment le sens courant, produire, exuder.

Semence : Hermé : partie irréductible des métaux, incombustible et fixe, appelée aussi sel central dans quelques traités, ainsi que l'humide radical des métaux.

Terre : la terre des philosophes, la terre adamique et mâle, désigne la *materia prima*, la matière. Bien des postulants, trop peu instruits

en symbolique, ont pensé que la terre Adamique et mâle était un argile pur. L'argile vert ou le kaolin blanc pouvaient être des éléments de l'Oeuvre. Le sil figure plutôt Saturne, Jupiter, Lune. La terre des philosophes est plutôt, à mon avis, la matière première de laquelle l'étudiant va extraire, par des bains répétés, le sel philosophique. C'est d'ailleurs le premier travail sur les matières du grand Oeuvre, extraction longue et fort pénible sur laquelle bien des Maîtres insistent.



Vaisseau : (du latin vasculum, diminutif de vas, vase). Vase, récipient destiné à contenir des liquides. Les vaisseaux utilisés en alchimie sont en verre pour la voie humide, en grès pour la voie sèche. Hermé : le vaisseau du grand Oeuvre, le contenant destiné à recevoir les matières, qui doit être clos d'une certaine manière, rappelant en cela le symbole du pélican, oiseau qui transporte son alimentation dans sa bouche et image symbolique du vaisseau recourbé dans son flanc.

Le vaisseau est évidemment évoqué dans les contes initiatiques, moyen de transport matériel et spirituel vers la destination ultime.

Voie : Route, chemin que l'on suit. (Voir encadré).

Vieillard : Figure symbolique de l'Oeuvre, du radical métallique, du père des métaux, l'ancêtre métallifère. Dans les descriptions du grand Oeuvre, il prend

souvent des définitions différentes selon les auteurs. Le vieillard est quelquefois Saturne ; avec la jeune vierge, il symbolise l'union, muni d'un bâton, d'une baguette de sourcier ou d'un rameau, il rappelle la source céleste. Sa définition symbolique varie selon les auteurs et les époques, comme beaucoup de figures de l'alchimie littéraire.

La voie sèche, la voie humide.

Les discussions et controverses entre alchimistes quant à la possibilité offerte par la nature métallique de plusieurs méthodes d'élaboration ne datent pas d'hier.

Si la voie humide, depuis toujours en honneur chez les alchimistes figure la voie royale, la voie sèche est la voie rapide, que beaucoup ont nié, soient parce qu'ils l'ignoraient, soit qu'ils voulaient garder pour eux cette méthode très lucrative. Philalèthe la développe dans son *Introitus*, en la qualifiant de voie des pauvres et des saints couverts d'abjection. (La voie humide étant la voie des riches). Cette voie se pratique avec un *double mercure philosophique*, et s'accomplit en huit jours.

La voie humide offre à l'alchimiste sa triple quintessence, tandis que la voie sèche ne donnerait que la poudre de projection. Pour le sage, l'alchimie philosophique ne peut se concevoir que par la voie humide. Cyliani, dans "Hermès dévoilé", le rappelle en disant qu'il suit la voie humide par devoir, quoique la première lui soit familière.

D'un point de vue strictement opératoire, il faut prévenir que la voie sèche est aussi une voie dangereuse, au vu des températures quelle exige. Les cas d'explosion du vaisseau, avec projection de matières en fusion, sont réels. L'artiste doit donc prendre toute précaution avant d'oeuvrer, et il ne peut donc envisager cette méthode qu'avec une parfaite connaissance de l'élaboration. Mais tous les maîtres restent forts discrets sur la technique, et travailler directement dans cette voie présente donc d'énormes risques. La voie longue n'exige pas de chauffes dangereuses, puisque des alchimistes "modernes" utilisent des lampes thermogènes.

L'artiste doit être prévenu de ces risques.

LIMINAIRE.

Ce troisième chapitre est probablement celui qui déroutera le plus le lecteur. Les expressions hermétiques, certaines fort anciennes, demandent une attention soutenue pour être comprises. La sémantique de ces expressions, utilisées par tous les Maîtres, varie selon un nombre important de paramètres. Les définitions tentent de figurer au mieux leurs réelles significations, mais affirmer qu'elles soient complètes serait mensonger. L'opacité de certaines rend aléatoire leur exacte définition.

Il eut été possible de classer ce lexique en regroupant les synonymes. Le lecteur s'apercevra vite que beaucoup de ces expressions ont le même sens. Mais comme tous les symboles, la signification exacte n'est pas toujours parfaitement définissable.

Le lecteur se rendra vite compte que toutes les définitions hermétiques décrivent toujours un point avancé de l'élaboration philosophale. Les écrivains hermétiques commencent leurs livres au début de la mise en Oeuvre. On ne trouve jamais un livre qui décrive, même sous forme symbolique ou allégorique, le début de l'Oeuvre, c'est-à-dire les travaux préparatoires, les épurations des composants et évidemment les composants. Dans ce brouillamini que constitue la littérature hermétique, tous les auteurs décrivent avec maints détails des opérations quelquefois mineures, mais ne donnent pas le point de départ. Le lecteur ne s'étonnera donc pas dans ce chapitre de ne trouver que les expressions relatives à un point déjà avancé de l'Oeuvre.

Enfin, certains termes, dont l'importance paraissait secondaire, ou plus spagyriques qu'alchimiques, n'ont pas leur place ici. Chaque auteur a ses propres expressions. Seules sont conservées les expressions réutilisées par plusieurs écrivains.

• • •



Acier magique :

Terme désignant la partie cachée du soufre philosophique.

Acier philosophique :

Expression qui revêt plusieurs sens. L'acier est le fer, Ares, et Aries, le bélier, qui commence au mois de Mars, planète du fer. L'acier philosophique symbolise aussi la rosée, cet aimant qui focalise les influences. Mais cette eau philosophique est aussi la nitre, selon quelques auteurs.

Adam et Eve :

Dans la symbolique hermétique, Adam et Eve représentent le soufre, le sel et le mercure philosophique. Au début de l'âge de l'homme, Adam est le seul être androgyne, possédant en lui les qualités mâles et femelles. Le créateur prend à Adam son identité féminine, donc sépare le soufre et le mercure. Si certains auteurs, tels Basile Valentin, affirment que l'Oeuvre entier peut se réaliser avec le mercure seul, c'est qu'avant la séparation divine, Eve faisait partie de Adam et vice-

versa. Encore un artifice philosophique...

Mais on peut en déduire que le sel est le seul moyen de retrouver l'union.

Agent et patient :

Un des très nombreux synonymes du soufre et du mercure, à cela près qu'il précise la nature de l'opération philosophale, les réactions provoquées par le soufre «agent», sur le mercure, «patient», le premier rompant l'équilibre de l'autre.

Agent ou feu secret :

Le feu secret des philosophes, qui a demandé des années de recherches à des alchimistes aussi célèbres que Limojon de Saint-Didier, est une matière figurée par la salamandre, animal qui prend plusieurs significations dans le bestiaire alchimique.

Agent spécifique :

Synonyme de l'esprit minéral. Dans l'ésotérisme hermétique, pouvoir végétatif et évolutif des métaux.

Agriculture céleste :

Beaucoup d'auteurs ont qualifié l'alchimie d'agriculture céleste ;

elle présente beaucoup de convergence avec l'agriculture terrestre. La principale étant l'idée de semence, contenue dans tous les végétaux, comme dans les minéraux ; une deuxième est la comparaison avec les saisons, pour le début de l'Oeuvre ; une troisième est l'eau, indispensable à toute vie, ainsi que le feu, le soleil pour les végétaux ; la putréfaction, mort du végétal, implique aussi sa renaissance (le fumier) ; les températures de l'Oeuvre suivent le cycle des quatre saisons. Il existe bien d'autres analogies avec le jardin chymique.

Acidants ou serviteurs :

Décrits par Fulcanelli dans les «Demeures Philosophales» comme des succédanés au feu secret des sages (voir la salamandre).

Albâtre des sages :

L'albâtre est une sorte de marbre transparent, tendre. L'expression albâtre des sages, prend avec l'aide de la cabale le sens alabastrum, étoile blanche. Cette étoile apparaît lors du travail du mercure par voie sèche.

Amalgame philosophique :

Terme ayant comme signification en alchimie l'union parfaite du soufre, du mercure et de l'intermédiaire indispensable, le lien philosophique.

Ame métallique :

Figure l'extrait radical d'un métal, son sang minéral, son humide radical, sa Rosée céleste. Un des plus grands secrets de l'Oeuvre. C'est le volatil liquide lors des préparations minérales.

Androgyne des philosophes :

Représenté dans les vieux livres, cet androgyne, quand il est ailé, représente la pierre philosophale. Dépourvu d'ailes, il est souvent représenté avec la tête d'un vieillard et celle d'une jeune fille ; l'énigme paraissant singulière, puisqu'elle ne suit pas l'ordre de nature : si l'homme est âgé, c'est qu'il contient en son sein le père des métaux.

Androgyne royal :

Identique définition, comme l'androgyne, à cela près que l'adjectif royal signifie, lors du travail après l'union parfaite, le ruissellement le long des parois du vaisseau d'une «huile»,

matérialisation de l'esprit métallique. C'est le début du stade transitoire entre l'Oeuvre au noir et l'Oeuvre au blanc.

Ange musicien :

Dans la huitième planche des «Douze clefs» de Basile Valentin, l'ange ailé figure la terre mercurielle prête à l'usage, appelée aussi terre feuillée. Le sens de l'expression terre feuillée (voir deuxième partie, chapitre les douze travaux), s'applique aussi au mercure philosophique, cas de dualité très fréquent en alchimie.

Ange vieillard ou vieillard ailé :

Symbolise chez les auteurs du seizième et dix-septième siècle le mercure philosophique. Les ailes rappellent la volatilité du matériau, et les précautions qu'il faut prendre lors de sa cuisson préparatoire pour éviter de lui enlever trop de fixité.

Antimoine des sages :

Appellation de la règle d'antimoine étoilée. Beaucoup d'alchimistes se sont évertués à tenter de trouver la pierre philosophale en partant de la règle, ou de la stibine. La confusion entretenue dans la

littérature chymique entre la règle d'antimoine étoilée et l'antimoine des sages a abusé un grand nombre de chercheurs, trop peu habitués à la rhétorique hermétique.

Cette expression désigne en réalité la semence métallique, le chaos des sages. L'antimoine, sous quelque forme qu'il soit, ne rentre pas dans le grand Oeuvre.

Antimoine minéral :

Stibium ou stibine.

Antimoine saturnin :

Synonyme de l'antimoine des sages, semence métallique ; expression créée par le philosophe Artéphiüs.

Arbre de la science :

Dans les gravures hermétiques, l'arbre de la science est souvent représenté par un chêne. Principalement dans les eaux-fortes représentant le Paradis, où Eve tend à Adam la pomme, tandis que le serpent est enroulé autour du chêne. La symbolique alchimique accorde une grande importance à l'arbre, qu'il soit l'arbre de vie, l'arbre de la connaissance. L'arbre sec figure le

métal inerte, que le fils de science revivifiera avec l'aide de l'art.

Arbres morts :

L'expression arbre mort désigne les métaux comme l'or et le mercure qui ne peuvent plus évoluer, soit qu'ils sont parfaits (l'or), soit qu'ils n'ont pas les conditions requises (le mercure). Cette expression est d'ailleurs fort rare dans la littérature hermétique.

Archée céleste :

(rarement usité). Le principe minéral. Fulcanelli a développé dans «Le mystère des cathédrales», le sens de l'expression : l'esprit universel qui descend sur terre, le crachat de lune, le vitriol végétal, le beurre de terre, la graisse de rosée. Symbole de la magnésie minérale des sages, l'archée céleste est l'aimant, le réceptacle de l'esprit universel.

Art de la lumière :

Cette expression s'applique à l'art gothique, cet art qui donne une importance capitale au vitrail, filtre exaltant la lumière, et exprimant les couleurs du grand Oeuvre.

Artifice philosophique : Dans le travail opératoire, il existe certains

«trucs» que le laborant doit d'apprendre, pour simplifier et sécuriser ses manipulations.

Mais l'artifice philosophique figure surtout les astuces d'extraction, de concentration de l'esprit universel. La réalisation du mercure philosophique (comme du sel philosophique), par la voie humide, demande beaucoup de temps et d'efforts. Tous les auteurs sérieux évoquent les efforts qu'il faut faire, pour provoquer une séparation du volatil et du fixe. La production d'une matière nouvelle, grâce aux laveurs ignées, qui défie les règles chimiques, est l'artifice qui sépare l'alchimie des autres sciences.

Astragale :

En anatomie, un des os du pied. Hermétiquement, cet os est la représentation symbolique du bélier (voir plus loin au chapitre bestiaire alchimique).

Astre de la mer :

La mer hermétique, d'un point de vue symbolique, représente l'épreuve. Dans le travail opératoire, la liquéfaction obligatoire de nos composants dans le vaisseau reproduit notre petit monde. L'astre de la mer

peut être l'apparition de l'étoile blanche, et d'un point de vue plus général, la venue du soleil de l'Oeuvre.

B

Bain des astres :

La corporification, ou la condensation de l'esprit universel dans la matière obéit, pour la voie humide, à un calendrier strict. Le laborant commence l'Oeuvre au printemps, c'est au quatrième mois de l'Oeuvre que la conjonction complète du soufre et du mercure s'opère. Les alchimistes appellent d'ailleurs la matière naissante le soufre, entretenant par là une confusion entre le soufre philosophique et le matériau nouveau. Le bain des astres exprime cette étape du grand Oeuvre, ce moment où la matière change de nature.

Bain du roi :

Le mercure philosophique, appelé quelquefois lune des sages, possède la caractéristique de capter, au fur et à mesure de son émission, la teinture qu'il conservera. Le bain du roi est cette opération.

Bain philosophique :

Les auteurs hermétiques, voyant la réalité du travail au fourneau,

imagent les opérations avec des expressions allégoriques. Après l'opération du bain des astres, il apparaît dans le vaisseau une matière visqueuse qui va ruisseler le long des parois. Cette liqueur, cette sécrétion, dénommée « eau qui ne mouille pas les mains, larmes, sueur, graisse de rosée », indique évidemment la bonne marche des opérations. C'est elle, la fameuse fontaine des philosophes.

Balance philosophique :

La balance matérielle, symbolisée par la justice, avec le glaive, est l'instrument nécessaire à la bonne pesée des composants. Sur les illustrations hermétiques, ses plateaux sont en juste équilibre. La balance philosophique est la balance de l'art. Les quantités de matière sont définies par leur relations de volumes, plutôt que de poids. Mais il existe le poids de nature, et même si les proportions exactes ne sont pas scrupuleusement respectées, la nature agit. C'est ce qu'exprime Michel Sendigovius quand il affirme que le mercure ne prend pas plus de soufre qu'il n'en peut absorber et retenir. En langage

plus concret, on appelle ça la saturation.

Bave du dragon :

Lors de la cuisson du soufre philosophique, les trois matériaux réunis forment un résidu noirâtre, signe de dissolution des trois composants. Arnaud de Villeneuve, connu des lecteurs, en fait une description précise dans son traité, « Le Rosaire des philosophes ».

« Cependant rassemble à part le noir surnageant, puisqu'il est l'huile et le vrai signe de dissolution ; parce que ce qui est dissous parvient au plus haut, d'où on sépare les choses inférieures ce qui s'élève et cherche à atteindre d'autres lieux, comme un corps d'or. D'autre part garde celui-ci avec précaution, qu'il ne s'envole pas en fumée ».

La bave du dragon est ce fumier, noirâtre et huileux, que les écrivains appellent le soufre noir, le corbeau, Saturne, le laiton, le soufre de nature.

Bête à feu : Synonyme de la salamandre.

Beurre de terre :

Equivalent philosophique de l'esprit minéral composé.

Blancheur capillaire :

Dans la deuxième phase du rebis hermétique, le passage à la couleur blanche s'opère lentement. Les philosophes l'appellent la phase lunaire. Pendant cette période, la matière va offrir l'aspect de longs filaments, et gagner en blancheur sous l'action du feu. Elle va blanchir en profondeur, jusqu'à devenir couleur citron en surface. La blancheur capillaire symbolise le moment où la matière va s'étirer en fines chalazes, signe du passage à l'Oeuvre au blanc.

Brûler les fleurs :

Dans la rhétorique alchimique, les fleurs signifient les phases colorées de l'élaboration philosophale. On en compte trois principales, mais quelques auteurs en ajoutent une quatrième, entre l'Oeuvre au blanc et l'oeuvre au rouge, le régime citrin. (voir ci-dessus). L'expression brûler les fleurs signifie donc aller trop vite à l'ouvrage et, par une chaleur trop forte, réduire le labeur à néant.

C

Chaleur et lumière :

Beaucoup d'adeptes ont émis des hypothèses quant au feu philosophique. Pour eux, *le feu ne saurait être la conséquence de la combustion, mais sa véritable cause*. Fulcanelli a longuement développé cette différence fondamentale entre l'alchimie et la science moderne qui constate que le feu provient de la combustion, sans en donner d'explication.

Pour les hermétistes, il est évident que le feu est un agent latent, animateur de la matière. Si la science moderne réduit en équation mathématique les compositions chimiques des éléments et de leurs combinaisons, elle omet de noter cet esprit qu'est le feu.

Une expérience de chimie élémentaire démontre ce manque. Tout le monde sait que l'eau est formée de deux volumes d'hydrogène et d'un volume d'oxygène. Mais mélanger ces deux gaz ne crée pas de l'eau. Ils refusent de se réunir sans l'apport essentiel, l'esprit, qui est le feu. Il faut une étincelle dans le mélange

pour provoquer la réaction. Le feu et la température adéquate sont un des plus grands secrets du grand Oeuvre. Les philosophes, toujours dans le but d'éloigner les indignes, ont parlé des régimes de feu à adopter pour la cuisson philosophique. Ces affirmations sont en contradiction complète avec l'état de nature. L'oeuf philosophique doit être couvé comme un oeuf physique, à température constante, au début. Quant à la lumière, si pour les préparations, une bonne lumière solaire est indispensable, l'état de nature rappelle également que les couvaisons et les naissances sont nocturnes ; le laborant obscurcira donc son atelier pour commencer l'Oeuvre.

Chaos des sages :

Le matériau fondamental de la construction du grand Oeuvre. Les sages le nomment aussi la, le père des métaux, première manifestation métallique. On l'appelle encore le dragon noir couvert d'écailles, le serpent venimeux, la fille de Saturne. Première manifestation terrestre de la métallogénèse, identifier ce minerai dans la littérature hermétique est la difficulté sur

laquelle bien des curieux ont passé des années.

Si les écrits hermétiques sont assez prolixes en ce qui concerne les phases du second et du troisième Oeuvre, il n'est jamais écrit comment débute le travail philosophal. Alors, à quoi bon connaître, même dans le détail, les opérations secondaires, quand on ignore quels composants rentrent dans le grand Oeuvre et comment le laborant doit-il débiter ? Ces méthodes sont décrites, mais de façon si obscure, que bien des apprentis alchimistes essaient des manipulations au foyer et, devant les échecs successifs, se découragent. Ce chaos des sages est le trait d'union entre les minéraux et les métaux. Les philosophes le nomment aussi, pour entretenir la confusion, l'antimoine des sages, la pierre des philosophes, le mercure primitif.

Chaos métallique :

Synonyme du précédent.

Chaos primitif :

Désigne de même le père des Métaux.

Ciel chimique, philosophique :

Le ciel hermétique, allégorie de l'Oeuvre, symbolisé par l'étoile du matin, l'étoile resplendissante, le socle hermétique, la vierge mystique, l'étoile mercurielle. Allusion aux signes tangibles; l'apparition de l'étoile, pendant l'élaboration philosophale.

Philalèthe, dans son Introitus, recommande d'ailleurs de chercher la signature astrale, révélatrice du mercure préparé.

Cierges verts :

Un des secrets du début de l'oeuvre. C'est l'émeraude des philosophes, le loup vert dans la première clé de Basile Valentin, le cristal des philosophes, le vitriol vert, le dissolvant universel. La couleur verte symbolise un des premiers travail sur la matière, le père des métaux. C'est l'obtention d'une matière verte, appelée aussi rosée de mai, ou sel des métaux, le mercure vert. (Je ne partage pas cette appréciation).

Cire rouge :

La pierre philosophale (voir la description dans la première partie).

Clef première :

L'énigme première, la pierre d'achoppement de l'oeuvre; c'est l'identification de la semence métallique, du sel des métaux.

Colonne de l'oeuvre :

Synonyme du précédent. Représentée dans les gravures hermétiques par une colonne de style dorien surmontée d'un serpent enroulé, rappelant par analogie la clef de l'Oeuvre.

Combat des deux natures

Symbolise la difficile union du soufre et du mercure philosophique, du dragon et de la salamandre. Leurs natures respectives les empêchent de s'unir, mais l'aide du feu et le savoir-faire du laborant finissent par vaincre leur répulsion, et de leur union naît un corps nouveau.

Conversion des éléments :

Les quatre éléments, le feu, l'eau, la terre et l'air, composent dans la pierre philosophale un équilibre naturel et parfait. Ils se résolvent en notre pierre dans les trois principes sulfureux, mercuriels et salins. Le principe salin participe à la fois des principes mercuriels et soufrés, et est de ce fait le

médiateur, le trait d'union entre les deux autres principes. C'est la semence philosophique. La conversion des éléments est la réunion deux à deux dans la pierre, le sel ayant le feu et l'air indispensables au soufre terre et au mercure eau.

Corporification des esprits :

«Solve et coagula». Un des proverbes fondamentaux. Dissous (le corps) et coagule (l'esprit). C'est la captation des gaz, en pratique opératoire.

Couleurs primitives :

Les couleurs des trois phases de l'Oeuvre. Mais quelques auteurs mettent en doute la véracité de cette trilogie. Les couleurs seraient les symboles des régimes.

Couple ailé :

Synonyme des anges ailés, symbolise le mariage réussi du soufre et du mercure.

Couple nu : Le couple, les lecteurs s'en doutent aisément, figure, dénudé, le bain dans la fontaine. C'est la condensation, la sudation de la nouvelle matière, créée par l'union du soufre et du mercure philosophique.

Crachat de lune :

L'archée céleste, le beurre de terre (voir lettre A)

D

Danger :

La réalisation philosophale n'est pas sans danger. Beaucoup d'artistes ont payé au prix fort leur empressement, ou la méconnaissance des règles de l'art, surtout par la voie sèche. La rupture du vaisseau, due à des pressions gazeuses trop fortes ou des températures trop élevées, exige des précautions que le laborant doit respecter. Une mise en garde s'impose pour garder les manipulateurs trop zélés : la chimie au foyer n'est pas sans danger.

Degrés de chaleur :

La température adéquate de la cuisson des matériaux du grand Oeuvre est un des sceaux de l'élaboration. La première phase consiste en la fonte, où la surface du composé se recouvre petit à petit d'une pellicule légère, qui prend ensuite de l'épaisseur. La seconde période, plus intense, s'achève lorsque le contenu de l'oeuf est calciné. Il apparaît alors sous diverses formes, cristallisé ou granuleux, pulvérulent, ou en

cendre. Le laborant commence son Oeuvre avec une température douce, qu'il va augmenter progressivement. Partant de 37°C, suivant l'état de nature, l'oeuvrier augmentera la chauffe jusqu'à 300°C. Citons Philalèthe : « Le degré de chaleur qui pourra tenir du plomb ou de l'étain en fusion, et même encore plus forte, c'est-à-dire telle que les vaisseaux la pourront souffrir sans se rompre, doit être estimée une chaleur tempérée. Par là, vous commencerez votre degré de chaleur où la nature vous a laissé. »

Dissolution philosophique :

Les premières étapes du grand Oeuvre, évoquées ci-dessus.

Dissolvant universel :

Cette expression figure un des plus grands secrets de l'Oeuvre. Si beaucoup d'artistes se sont étendus sur les détails de la réalisation philosophale, aucun n'a cité en langage clair la composition de ce dissolvant. D'ailleurs, les termes même sont inexacts. Appliqué au règne des métaux, l'idée suggérée serait un liquide dont les propriétés permettraient de dissoudre les

métaux, d'en extraire leur partie liquide ou gazeuse : ineptie entretenue dans la littérature hermétique. Le dissolvant universel est la matière qui possède la caractéristique fondamentale d'extraire le soufre des autres métaux. Appelé sel de terre, sel pierreux, salpêtre, sel de sagesse, il s'agit d'un minéral, d'aspect sec et fibreux, de consistance solide, dur, de structure cristalline. C'est le premier et unique vrai secret de l'Oeuvre. Le reste n'est que tours de mains, recettes particulières.

Les dissolvants courants utilisés pour épurer les métaux sont les acides ; nitrique, sulfurique, et l'eau régale.

E

Eau :

Prend en alchimie de nombreux qualificatifs : bénite, de-vie, divine, étoilée, ignée, mercurielle, permanente, rare, vive ; le principe de fluidité doit plus être pensé comme une action de ramollissement que d'état liquide. Des deux composants initiaux, le soufre et le mercure philosophique, le premier est ardent et igné, le second est aqueux et froid. Certains auteurs les appellent le soleil sec et la lune mouillée. L'union des deux matières aboutit à la naissance d'une troisième, appelée aussi eau ignée, car elle possède en elle les deux vertus.

Ecumeur de mer : Le bestiaire alchimique accorde une grande importance aux poissons. Les dauphins, échénéides, et rémoras figurent le principe mercuriel de l'Oeuvre, pendant le combat des deux natures. Dans le vaisseau hermétique, le mercure froid et humide s'oppose au soufre dessicant et fixe. L'ébullition qui caractérise cette phase de

L'Oeuvre ressemble curieusement à une tempête marine. L'écumeur des mers, figuré par un poisson, est le moment où la tempête se calme. Appelé aussi aimant animé, il marque le phénomène de coagulation.

Epreuve du feu :

Symbolise le moment où l'étudiant va passer aux réalisations positives, avec les risques que comportent ses premiers essais au foyer.

Esprits métalliques :

(Voir esprit). Le mot esprit, dans la terminologie hermétique, revêt plusieurs sens. L'esprit magnésien figure la qualité attractive, le promoteur mystérieux des transformations minérales, l'agent hermétique. Les philosophes le nomment aussi le mercure des sages, le dissolvant universel.

L'esprit de Saturne, l'esprit saturnien, est « la pierre que les philosophes ne veulent pas nommer ». Elle figure la racine métallique, l'essence des métaux, l'ancêtre. Tous les auteurs ont caché la nature de Saturne, en lui donnant tous les noms possibles, minéraux, métaux, sels, etc. Il est considéré comme l'Adam

métallique. Voilà pourquoi, dans l'imagerie populaire, l'alchimie consiste à transformer le plomb en or, la planète Saturne ayant ce métal comme référence.

L'esprit de l'or, appelé encore sel des métaux, racine de l'or, minière de l'or, nître ou salpêtre, sel de la pierre, est le même minéral.

L'esprit universel est l'esprit créateur, Dieu. Les alchimistes du temps passé voyaient dans la métallogénèse l'expression même du principe divin.

Etoile des sages :

Le mercure philosophique.

F

Feu de roue :

Beaucoup d'artistes ont cité cette expression qui concerne l'athanor, sans donner d'explication quant à sa signification.. La roue représente le temps nécessaire à la coction de la matière philosophale (voir précédemment les degrés de chaleur).

Feu secret :

Philalèthe dit, à propos du feu secret, qu'il est d'essence métallique et d'origine sulfureuse. C'est donc d'une matière qu'il s'agit. Il faut dire qu'à l'époque reculée où les Maîtres écrivaient, les sulfures et les sulfates de composition artificielle étaient rares.

Fils de Saturne :

Autre expression du plomb des sages.

Fille de Saturne :

La pierre des philosophes, le père des métaux, la saturnie végétale, le chaos des sages.

Fleur du ciel :

Le principe minéral, l'archée céleste.

Fleur minérale :

L'antimoine des sages.

Fontaine de jouvence :

Le mercure philosophique, après son union parfaite avec le soufre philosophique. Allégorie de la source de rajeunissement du pouvoir végétatif du dissolvant universel, de cette faculté à remettre les métaux près de leur état originel.

Fontaine mystérieuse :

Appelée aussi la fontaine de magnésie, c'est le synonyme de l'expression précédente, peu utilisée.

Fou du grand oeuvre :

Le mercure philosophique, à cause de son inconstance et de sa volatilité.

Frappement du rocher :

Désigne symboliquement l'action d'extraction de l'eau mercurielle.

G H I

Gâteau des rois :

La matière mercurielle lunaire combinée à la substance sulfureuse solaire. Quelques auteurs ont qualifié le travail du soufre, avec l'apparition de stries dans le composant chauffé, comme étant la galette des rois. C'est vrai, mais incomplet. La terre feuillée du chevalier inconnu symbolise Le mercure commun uni au soufre dans le mercure philosophique. La galette des rois est en quelque sorte la signature de la matière.

Gelée blanche :

La gelée exprime la pierre philosophale, dans son premier état de perfection. Décrite comme extraite de la fleur métallique et minérale, elle est aussi appelée le miroir de l'art, la lampe ou la lanterne.

Grand minéralisateur : Les anciens alchimistes appelaient ainsi le soufre. Ils s'étaient aperçus que ce métalloïde était très souvent présent dans les minerais.

Homme double igné :

Expression de Basile Valentin. Planche VI des douze clés de la philosophie. Désigne un feu double, le feu secret cher aux philosophes, animé par le feu vulgaire.

Huile de verre :

Synonyme du vitriol des philosophes.

Huile de victoire :

Même définition que le précédent.

Humide radical :

Mercur des sages, l'humide radical métallique, le sel céleste ou sel fleuri, eau permanente ou sel de sagesse, le miroir de l'art ; ces nombreuses expressions figurent un des secrets majeurs de l'Oeuvre. Dans le but de dissimuler l'opération qui va amener les composants métalliques au fourneau à former une huile onctueuse, épaisse (la fameuse « eau qui ne mouille pas les mains »), les écrivains ont littéralement noyé cette opération sous un déluge de synonymes. Quand on lit dans quelques livres du 17^e siècle, que notre sujet est l'antimoine et notre humide le mercure commun, c'est le résultat

de cette opacification voulue. L'humide radical métallique est la première phase du second oeuvre, après avoir eu l'obtention du dissolvant universel ou premier agent.

Ile philosophique :

Apparition dans l'oeuvre au noir de la coagulation en surface, de l'épaississement. C'est aussi la bave du dragon.

Insomnie du dragon :

Les grands Maîtres ont toujours caché la matière première de l'Oeuvre sous une infinité de figures (au moins une centaine). La plus connue est le dragon. Cet animal mythique, ce père des métaux rassemble beaucoup de caractéristiques du minéral. Les écailles correspondent à la cristallisation spéciale de celui-ci, le crachat de feu au feu secret, les ailes à ses qualités volatiles, son éternelle insomnie sa vitalité enfermée dans le corps minéral.

L M

Lait de la vierge :

Le mercure philosophique, obtenu au cours des sublimations et s'élevant au-dessus de l'eau des métaux.

Lait des oiseaux :

Synonyme du précédent.

Lèpre des composants :

Appelée aussi lèpre minérale. C'est le signe de départ de la putréfaction, cette lèpre qui est le ferment commençant à apparaître à la surface du compost ou rebis alchimique. C'est la séparation du pur et de l'impur. A ce propos, pour ne pas laisser les étudiants dans l'erreur, la formation du résidu puant à la surface est un des trucs des opérations préparatoires de notre Oeuvre. Beaucoup d'étudiants éliminaient ce résidu odéférant, pensant ainsi séparer le pur de l'impur. « Le pur monte vers le haut, l'impur reste vers le bas », rappelle une maxime hermétique.

Livre ouvert ou livre fermé :

Dans l'iconographie hermétique,

le livre fermé symbolise le métal brut, au sortir de la mine ou après sa fonte. Pour ouvrir ce livre, il faut extraire le mercure qu'il renferme. Le livre sera ensuite ouvert, et pourra de ce fait rendre le soufre vif du métal qu'il renferme. Les philosophes ont souvent appelé la matière première de l'Oeuvre le livre, en latin Liber. Le Mutus Liber ne signifie pas uniquement le livre muet, mais aussi la matière muette, inconnue, cachée, car cette matière minérale écaillée et lamelleuse ressemble fort aux pages d'un livre.

Lumière permanente :

La médecine universelle, état de la pierre philosophale, car elle brille dans l'obscurité d'une faible lueur rouge et phosphorescente.

Lumière métallique :

Le fameux feu secret des philosophes, qui est caché dans les textes, mais qui est un sel que l'on adjoint aux composants.

Magnésie des sages :

L'aimant philosophique, à ne pas confondre comme trop l'ont fait avec la magnésie vulgaire, tels les livres du 16^e et 17^e siècle.

Matière des sages :

Appelée aussi sujet des sages. Une autre allégorie au père des métaux, au chaos métallique, au dragon. «Le chaos métallique produit des mains de la nature contient en soi tous les métaux et n'est point métal Il contient l'or, l'argent et le mercure ; il n'est pourtant ni or, ni argent, ni mercure». Traité de la transmutation des métaux.

Anonyme.

Médecine universelle :

Etat de la pierre philosophale, obtenue sous forme saline ; Elle sert à la guérison des maladies humaines. Sa solution prend le nom d'or potable quand elle est dissoute dans une liqueur spiritueuse.

Mercure des philosophes :

Voir encadré.

Mercure philosophique :

Idem.

Mercure teignant :

Autre nom du soufre des philosophes.

LES MERCURES.

La symbolique hermétique a donné au mot mercure toutes les significations possibles, jetant ainsi un voile épais quant à son identification. Qualifié tantôt d'animé, de double, de philosophal, de philosophique, de commun, de primitif, d'exalté, le postulant habitué à la rhétorique alchimique s'aperçoit vite que derrière ces multiples expressions se dissimulent plusieurs corps, composants ou états

Beaucoup de postulants à l'étude ont cru de bonne foi que le mercure vulgaire (appelé aussi mercure commun des philosophes), le vif-argent, rentrait dans l'élaboration du mercure philosophique ; tout comme l'antimoine. La recherche du dissolvant universel, pierre d'achoppement du grand Oeuvre, trouvait sa clé avec le métal liquide. Le vif-argent, débarrassé de ses impuretés et correctement exalté ou sublimé, pourrait prendre une qualité ignée et deviendrait le dissolvant universel. Combien de laborants, trop peu instruits des textes classiques, ont ainsi travaillé des années durant dans une voie sans issue ? Des auteurs utilisent le mot mercure pour désigner le soufre des métaux, créant un rébus indéchiffrable. Le mercure primitif désigne le père des métaux, cette pierre angulaire de l'Oeuvre. Rien à voir avec le mercure philosophique.

Les deux principes :

Mercure : Principe mort, passif et volatil des métaux.

Soufre : Principe vivant, actif et fixe des métaux.

La conjonction des deux natures sulfureuses et mercurielles, par une répétition de dissolutions, sur un support salin, prend lors le terme de mercure philosophique. Le terme mercure animé prend sa signification : la fin du combat des deux natures métalliques. Le mercure double, synonyme des deux expressions précédentes, ou encore le mercure philosophal, est l'idée force du mélange intime des deux natures. Le mot mercure a donc acquis dans l'Oeuvre plusieurs significations.

Pour Roger Guasco, auteur de « La rosée brûle le sel », le Mercure philosophique est l'union des sels des métaux blancs. Quand Basile Valentin écrit « Le mercure seul te suffit pour parfaire l'Oeuvre », il entend le mercure philosophique fini. C'est une ruse pour égarer le postulant, l'obtention du mercure double figure déjà un point très avancé de l'Oeuvre, puisqu'il est la matière de la pierre philosophale.

Métaux morts :

Les métaux et minéraux, hors des gîtes métallifères, séparés de leurs agents. Tous les métaux qui ont subi le grillage ou la fusion sont considérés par les alchimistes comme morts, c'est-à-dire que leur environnement souterrain qui permettait leur évolution a disparu. La réincrudation, terme spécifique à l'alchimie, est la technique qui permet de redonner à ces métaux rendus inertes leur pouvoir végétatif.

NO

Nature métallique :

Le sujet et le dissolvant, agent et patient, respectivement du soufre et mercure philosophique.

Noces chimiques :

Obtention du double mercure philosophique. Appelé aussi le mariage chimique, l'union du frère et de la sœur.

Odeur puante :

Au moment de la mortification de la matière, le terme odeur puante, appelée odeur de sépulcre par Morien, est une caractéristique de l'étape de la putréfaction.

Oeuvre de Saturne :

Synonyme de la voie sèche, rarement décrite, qui se pratique au creuset avec uniquement des matériaux solides et cristallisés.

Oeuvre du pauvre :

La voie sèche, la voie rapide.

Oeuvre du riche :

La voie humide. La voie longue.

Or des sages :

Désigne le soufre philosophique ou l'or de synthèse.

Or mystique :

Résultat des phases préparatoires du soufre philosophique : l'exaltation de ses propriétés aimantines et attractives, sa fusibilité et sa liquéfaction aisée grâce à l'habileté de l'artiste. Son âme métallique, le mercure teignant, sont les autres synonymes de l'or mystique, car le soufre philosophique est le composant qui porte en lui l'or philosophal.

Or philosophique :

Une autre appellation du soufre philosophique mais aussi du père des métaux. Appelé aussi sel central, premier agent ou soufre.

Or potable :

Etat de la pierre philosophale en son état de médecine universelle, la pierre rouge, translucide et diaphane.

Dans la chimie, on appelle or potable le sesquichlorure d'or. Quand on dissout de l'or dans l'eau régale, on obtient une dissolution qui, abandonnée à l'évaporation lente, donne des

cristaux jaunes. Si on chasse l'excès d'acide, on a une liqueur qui se prend par refroidissement en masse brune cristalline de sesquichlorure anhydre. L'or potable des chimistes.

P

Père de la pierre :

Le soufre philosophique.

Père des métaux :

Première manifestation métallique terrestre, le vieillard, le premier métal apparu, encore minéral mais déjà métal naissant.

Petit charbon :

La pierre philosophale, la gemme hermétique.

Petit monde :

Symbolise l'oeuf philosophique, mais aussi le monde minéral et métallique.

Pierre angulaire : Le mercure des philosophes, la pierre d'achoppement du grand Oeuvre. Symbolise aussi le cristal.

Pierre au blanc :

Représente le fer, travaillé au creuset, et devenu blanc sous forme de sel.

Pierre astrale :

L'apparition de l'étoile dans le compost, la signature astrale.

Pierre cubique :

Quelques philosophes ont appelé ainsi le mercure philosophique, puisqu'il possède en lui le principe sulfureux soluble, auquel il doit sa coagulation.

Pierre de feu :

Nom donné par Basile Valentin à la matière première de la pierre philosophale.

Pierre des philosophes :

La pierre philosophale.

Pierre noire :

Représente les scories dans l'Oeuvre au noir, souillées par les impuretés, qu'il faut absolument purifier par des lavages ignés. Les fameuses laveures de Nicolas Flamel.

Pierre Jaune :

La pierre philosophale dans son troisième état.

Pierre rouge :

La pierre philosophale dans son premier état.

Plomb des sages :

Le plomb des philosophes, le mercure philosophique.

Poix noire :

Appellation de la matière philosophale pendant la période de putréfaction. Synonyme du compost, le sel brûlé, la magnésie (pour ses qualités aimantines), le corbeau.

Poudre de projection :

Le troisième état de la pierre philosophale, sous forme de poudre, qui permet la transmutation des métaux vils en métaux nobles.

Poudre transmutatoire :

Synonyme du précédent.

Premier agent :

Le premier agent figure le sel central des métaux, que l'on obtient par crémation, afin de garder uniquement les cendres, semence incombustible que le feu ne peut réduire ; les Maîtres lui ont donné comme nom soufre, premier agent ou or philosophique. L'obtention du premier agent est l'étape préparatoire du sel philosophique. C'est le traitement de cendres qui permet d'obtenir cette semence.

Premier dissolvant :

Le feu secret des philosophes. Appelé aussi alkaest, dissolvant universel ; voilà sa description : noir, couvert de lames métalliques, souvent revêtues de points rouges ou d'enduit jaune, friable et terne, d'odeur forte et nauséuse, il tache les doigts lorsqu'on le touche. C'est lui le *sel de terre*, qui produit l'*eau céleste*, et qui peut tout dans le petit monde du grand Oeuvre.

Première clef :

Appelée aussi la clef du grand Oeuvre, le mot clef signifie l'énigme première, jamais citée, le nom du minéral métallique. C'est aussi quelquefois dans le statuaire hermétique la représentation du mercure philosophique.

C'est aussi, selon d'autres, la première opération de dissolution radicale, qui a pour but d'obtenir le sel philosophique.

R

Racine du grand oeuvre :

Le mercure des philosophes, appelé aussi la mine du grand Oeuvre, de structure cristalline, ressemblant au sel fondu. Des Maîtres ont créé et entretenu la confusion en l'appelant le sel de pierre. Beaucoup de postulants, trop peu instruits des pièges de la littérature hermétique, ont vu dans ce sel le salpêtre, un sel de pierre, appelé aussi sel d'étable.

Racine minérale :

Le composant initial, à la fois métallique et minéral.

Rebis hermétique :

Le compost philosophal. Le secret des composants de l'Oeuvre. Le mot symbolise les deux matières, RE et BIS. Le composant arsenical et le potassique. Peut-on être plus clair. ?

Résine métallique :

Expression employée par Fulcanelli pour désigner l'or, dans le sens du métal mort. Pour le grand Maître, le métal doré est

arrivé au bout de son évolution, et « n'est plus qu'un corps inerte, un brillant cadavre à l'égard du cuivre, du fer ou du plomb. Il apparaît comme une simple résine métallique, dense, fixe et fusible, triple qualité qui le rend impropre à la réalisation de notre dessein ». Confirmation de l'absence du métal doré dans les composants du grand Oeuvre.

Rosée céleste :

Voir l'expression premier dissolvant.

Rosée de mai :

Confondue avec la rosée liquide, la rosée de mai entrant dans le grand Oeuvre est un sel de couleur rosâtre. Quelques philosophes l'ont appelé le lion vert, non pas pour sa couleur, vert signifiant la jeunesse.

Rubis magique :

La pierre philosophale, de couleur rouge ou bistre, et diaphane.

S

Sang aurifère ou sang de l'or :

Cette expression fort rare correspond à l'étape finale du grand Oeuvre, après l'obtention de la pierre philosophale. Elle équivaut à l'opération de transformation de la pierre philosophale en poudre de projection. Pour cette élaboration, il faut extraire le soufre de l'or pépité afin que ce mélange, combinaison de la teinture philosophale avec l'action du feu provoque le retour de la qualité métallique de notre gemme hermétique que le travail lui avait fait perdre. On obtient lors la poudre de projection.

Secret des mercures :

Une des mystifications des Maîtres (voir encadré sur les mercures). Cette expression, comparable au mercure double, figure deux étapes différentes du grand Oeuvre. Les écrivains ont sciemment compliqué le travail au fourneau : l'alchimiste travaille séparément son soufre, à base métallique et minérale, en même temps le mercure philosophique, à

base saline. L'union des deux est réalisée avec un sel minéral, et l'on obtient à la fin le mercure philosophique deuxième. Quand le lecteur lit, mercure double, il doit comprendre mercure premier et mercure second. Voilà clairement expliqué le secret des deux mercures.

Sel alembroth :

Le mercure philosophique.

Sel terrestre :

Le dissolvant universel, l'alkaest.

Sel des sages :

Le minéral primordial, le père des métaux.

Sel des métaux :

Le dissolvant universel.

Sel des philosophes :

Désigne la matière saline finie.

Sel du lion rouge :

Le sel arsenical du soufre philosophique.

Sel d'étable :

Désigne le salpêtre, la nitre, l'azote, matière qui ne rentre pas dans le grand Oeuvre. Mais il figure aussi le sel de la pierre, le sel

métallique obtenu par dissolution acide.

Sel d'urine :

Même signification que le précédent.

Sel pierreux ou sel de pierre :

Une autre définition du salpêtre.

Sel solaire :

Le sel subtil, le feu spirituel ou feu secret. Vocables très hermétiques, dissimulant un secret fort simple : une matière qui a faible température, conserve ses qualités ignées.

Soufre :

Voir encadré.

Sujet des sages :

Appelé aussi sujet des sages, c'est le minéral métallique, l'intermédiaire. Ce minéral, pierre angulaire de l'Oeuvre, sur lequel les Maîtres ont toujours gardé un impénétrable silence.

T

Table d'émeraude :

La table d'émeraude d'Hermès. Objet probablement imaginaire, fait d'une plaque d'émeraude artificielle, sur laquelle l'Oeuvre solaire aurait été gravée. Certains disent même que cet objet aurait été découvert après le déluge, dans la vallée d'Hébron. Qu'importe, d'ailleurs, les légendes, seul compte le texte.

Table smaragdine :

Voir au dessus.

Tempête hermétique :

Figure, lors du mariage hermétique du soufre et du mercure, le combat des deux natures, avec la production de bulles, de vapeurs, qui opacifient le vaisseau de verre, contribuant à donner au laborant l'image d'une micro tempête. C'est la tempête des récits et légendes alchimiques, que le vaisseau doit vaincre.

LES SOUFRES

Comme pour le mercure, la symbolique hermétique a donné au mot soufre de multiples significations. Le but des alchimistes restait le même, rendre impossible à découvrir son rôle exact dans l'élaboration philosophale.

Le principe : le soufre, principe vivant, actif et fixe des métaux. Beaucoup de postulants à l'étude, et non des moindres, ont longtemps cru que le soufre philosophique représentait une combinaison sulfureuse de métaux, comme beaucoup de minerais dans la nature. Entre l'identification de la matière philosophique et le livre, tout prête à croire que les sulfures rentrent dans l'élaboration philosophale. De là la recherche de sulfures naturels tels la marcassite, la blende, la kiésérite, la galène, le cinabre, etc..

Le soufre philosophique, appelé aussi or philosophique, esprit universel, reste malgré la symbolique une matière travaillée au creuset. Mais quelques auteurs désignent avec cette expression la pierre philosophale dans son premier état.

La littérature alchimique offre une pluralité de qualificatifs au soufre : blanc, aurique, lunaire, noir, philosophique, cuivrique, vif. Le terme est utilisé pour les opérations spagyriques et archimiques, créant ainsi une confusion indéchiffrable.

Le soufre noir symbolise le fumier, pendant l'Oeuvre au noir. Il est aussi dénommé quelquefois le soufre de nature ou le soufre secret. Plus concrètement, le soufre, composé de trois matières, appelé encore soufre vivant, est uni au mercure philosophique, au mercure vivant, pour former le mercure ou le mercure double igné, avec l'adjuvant salin.

Dans l'alchimie chrétienne, le soufre philosophique est souvent représenté par la croix. Alliage et alliance de différents métaux sous forme saline, le Christ représente l'or, la croix (le tau), le cuivre et les clous qui fixent le sauveur, le fer. C'est l'alliage de ces différents composants salins qui constitue le soufre philosophique, à cela près que les Maîtres ont toujours dissimulé le métal qui remplace l'or. Ce fameux père des métaux, qui est à la base de l'élaboration philosophale remplace l'or, métal fini. Certains alchimistes l'ont cherché pendant des années, la confusion entretenue volontairement par les traités alchimiques les ont amenés à travailler avec des minéraux qui présentaient les caractéristiques proches du métalloïde inconnu (ex : le mica).

Terre des sages :

La matière philosophale brute, au sortir de la mine. Mais aussi la cendre philosophique.

Terre feuillée :

Déjà longuement évoquée : la galette des rois, terre feuilletée. L'expression terre feuillée décrit plusieurs matériaux et étapes de l'Oeuvre. Lors de la cuisson du soufre philosophique, l'apparition de stries est le signe du bon déroulement des opérations. Mais la terre feuillée figure aussi le chaos des sages, la matière fondamentale pour l'élaboration philosophale. La troisième signification figure l'obtention du mercure double, qui présente après son travail des stries ressemblant ainsi au gâteau des rois.

Terre philosophale :

Le composant primordial, le sel philosophique ou le sel des métaux

Tourbe des philosophes :

La tourbe des philosophes figure le combat des deux natures métalliques, le soufre lion et le dissolvant dragon, qui finissent par s'unir et former un être nouveau,

le mercure philosophique. Quelques écrivains, quand ils évoquent le mercure, lui donne l'appellation de mercure double ou de mercure double igné. L'obtention du mercure double figure un point avancé de l'Oeuvre.

Travail féminin :

La voie sèche.

V

Vase de l'art :

Expression allégorique pour imager la voie humide, en opposition à la voie sèche.

Vase de nature :

Le vaisseau du grand Oeuvre par la voie sèche, en terre adamique, en grès ou en argile.

Vase hermétique :

Le vaisseau en verre, le long matras tubulé, à forte épaisseur, imagé par le pélican.

Vie minérale :

Expression figurant la vitalité des métaux, leur dynamisme invisible mais que quelques expériences mettent en évidence.

«Un barreau d'acier calibré est soumis à une traction continue et progressive dont on enregistre la puissance à l'aide du dynamographe. Quand le barreau va céder, il manifeste un étranglement dont on relève la place exacte. On cesse l'extension et l'on rétablit le barreau dans ses dimensions primitives, puis l'essai est repris. Cette fois,

l'étranglement se produit en un point différent du premier. En poursuivant la même technique, on remarque que tous les points ont été successivement éprouvés en cédant, les uns après les autres, à la même traction ; or, si on calibre une dernière fois le barreau d'acier, en reprenant l'expérience au début, on constate qu'il faut une force très supérieure à la première pour provoquer le retour des symptômes de rupture. »

Le métal s'est comporté comme l'eût fait un corps organique ; il a successivement renforcé toutes ses parties faibles et augmenté à dessein sa cohésion pour défendre son intégrité menacée.

Expérience faite par Charles-Edmond Guillaume.

Vif-argent des sages :

Une expression de plus figurant le mercure philosophique.

Vitriol des philosophes :

La substance qui fournit le dissolvant, citée quelquefois comme le chaos des sages, fournit le vitriol philosophique. C'est un sel double, un sulfosel de cuivre et de fer. Uni au matériau primitif de la métallogenèse, il fournit le

soufre philosophique en son entier.

Vitriol vert :

Encore une dénomination du mercure philosophique. C'est aussi le sulfate de fer. Mais la définition ambiguë avec l'adjectif vert, donc jeune, amène au premier dissolvant.

Volonté des métaux :

Synonyme de vie minérale ou vie métallique.

Vomissement du soufre :

Expression probablement créée par Fulcanelli. Le compost amalgamé, pendant la cuisson du soufre, et du mercure, prend l'aspect d'un brouet gras et saupoudré de poivre. Ensuite, le mercure double se noircit chaque jour davantage, et sa consistance devient sirupeuse. Finalement, la cuisson aboutit à une poudre amorphe, noire comme du charbon.

LE BESTIAIRE HERMETIQUE.

La faune terrestre a de tout temps inspiré les sculpteurs de l'Antiquité comme du Moyen âge, le symbolisme animalier étant présent sur les cathédrales gothiques, les églises romanes et autres monuments à caractère philosophal. Les animaux mythiques comme le dragon ou le phénix, les monstres des douze travaux d'Hercule comme l'Hydre de Lerne, permettaient aux imagiers de cette époque de dissimuler le signifiant, tout en provoquant une réflexion chez le postulant à l'initiation..

Les adeptes comme Basile Valentin dans ses douze clefs font figurer un impressionnant nombre d'animaux, et leur signification dans le labeur opératoire va dépendre de la couleur de l'animal (le loup), de son agressivité (le lion), d'une aptitude particulière (le coq) et pour les animaux mythiques, comme le dragon, le crachat de feu ou la qualité de renaissance pour le phénix.

Le serpent doit à la genèse d'être un animal maudit. Il est fréquemment figuré sur les planches alchimiques, rappelant par là son côté venimeux, pour la vipère s'entend. Mais la couleuvre fait aussi partie du bestiaire alchimique, et ces deux serpents servent seuls à résoudre l'énigme de l'identification du père des métaux.

Certains de ces animaux ont une importance majeure dans le bestiaire : la salamandre et le dragon, symboles du combat des deux natures, illustrent le combat du soufre et du mercure philosophique dans le vaisseau, symbolisé par l'oeuf philosophique, et dont la proportion entre le jaune et le blanc tend à indiquer le poids de nature.

La végétation est aussi présente dans l'imagerie alchimique. Evidemment le chêne, la rose et bien d'autres végétaux figurent en bonne place dans l'iconographie hermétique.

Les animaux marins comme le dauphin, le rémora ou l'échinéïs sont aussi des éléments du symbolisme animalier, dans la mer hermétique. Ils rappellent des étapes du grand Oeuvre, en même temps que la vocation saline du compost hermétique.

Le rôle de chaque intervenant animal ou végétal, suivant un ordre chronologique d'apparition, aurait pu constituer une bonne trame, logique. Mais certains de ces compagnons apparaissent, le lecteur habitué à la rhétorique hermétique s'en doute, plusieurs fois dans le grand Oeuvre, pour encourager la confusion.

• • •

Abeille :

L'abeille fournit le miel, et la gelée royale. Cette particularité propre à quelques insectes, qui est qu'en partant des mêmes oeufs, la nourriture de la larve produise un insecte différent (reine, mâle ou ouvrière), fait occuper à cet insecte une place de choix dans le bestiaire des philosophes. Les Maîtres alchimistes ont donné à leur pierre le nom de miel. Le mercure philosophique fini passerait par un stade gélant.

Aigle :

Le combat de l'aigle et du lion cher à Nicolas Flamel illustre la conjonction de nos deux composants sulfureux et mercuriels, avec le sel. Mais l'aigle doit s'envoler. Les répétitions multiples que le laborant doit pratiquer prennent le nom d'aigle. Dans la phraséologie hermétique, faire voler l'aigle, c'est pratiquer ces répétitions qui sont des sublimations.

La blanche colombe, l'aigle jaune et le faisan rouge : cité par Tollius, impossible pour le moment de décrypter le pourquoi de ces trois couleurs, notamment la blanche dans le soufre

philosophique. Pourquoi pas des étapes colorées ?

Aigle bicéphale :

Quelquefois représenté sur les gravures du xv^e siècle et le suivant. Cet aigle à deux têtes figure l'union terminée de nos éléments.

Araignée :

Chaque philosophe utilisant l'araignée dans l'iconographie alchimique lui a donné un sens différent. L'araignée tisse une toile de fils qui est un piège, analogie au rets subtil des philosophes, c'est-à-dire un moyen de piéger le mercure philosophique pour fixer sa volatilité. Pour Fulcanelli, la cabale hermétique transforme l'araignée en Ariane, le fil d'Ariane étant le moyen de rentrer dans le labyrinthe hermétique et d'en ressortir. Allusion directe aux difficultés de l'Oeuvre et de la nécessité de l'étude préalable.

Bélier :

Cet animal illustre le temps du printemps. En effet, c'est dans le mois de Mars (le fer), que l'alchimiste doit commencer le grand Oeuvre. C'est aussi le symbole du sel nitre, du sel de pierre, du soufre philosophique.

Caméléon :

Le mercure double est dénommé ainsi. La raison est que la matière revêt pendant l'élaboration philosophale toute la gamme chromatique du spectre.

Chabot :

Le chabot est un petit poisson de nos rivières, assez méconnu, qui vit sous les rochers. Il symbolise en alchimie le petit minéral qui se forme dans la mer philosophique lors de la préparation du sel seul. Ce petit minéral bleuté exprime la fève de la galette des rois, le rémora ou l'échéneïs.

Cheval :

Du latin caballus ; le cheval ailé, quelquefois représenté, image le cheval qui monte au soleil (Pégase), la cabale solaire, la langue des dieux.

Cigogne :

Cet oiseau, de couleur blanche et noire, figure les couleurs du mercure philosophique.

Coq :

Le coq, oiseau cher à Basile Valentin, figure dans le combat du coq et du renard la lutte de nos composants dans le vaisseau (voir

renard). De plus, le coq chante au lever du soleil, il annonce la lumière.

Colombe :

Cet oiseau, symbole de la paix, correspond à l'évidence dans l'iconographie hermétique au rôle de convergence des éléments contraires et symbolise l'obligatoire harmonie qu'il faut faire atteindre aux matières avant de passer à l'Oeuvre au blanc.

Coquille ou méréle :

Coquillage du genre peigne (pecten jacobaeus). La plus connue représente la coquille Saint-Jacques, la méréle du chemin de Saint-Jacques de Compostelle. On en voit fréquemment sur le frontispice des églises ; selon certains auteurs, elles rappelaient l'itinéraire aux pèlerins. Dans la cabale phonétique grecque, la méréle est la mère de la lumière. Le mot Compostelle est si parlant qu'il est inutile d'en donner la définition. Mais il est aussi compost et stella, l'étoile des philosophes. Le bénitier, vase en forme de grand coquillage qui contient l'eau bénite, « benoîte », appartient aussi au genre des

peignes, ou tridacnés. L'eau benoîte est l'eau mercurielle, l'eau des philosophes.

Corbeau :

Le corbeau, la couleur noire, symbolise la putréfaction, la décomposition. C'est l'étape de la mort, premier signe de la dissolution des éléments qui mène à l'obligatoire renaissance. En regardant la nature végétale et animale, la putréfaction mortelle de la matière éteinte n'entraîne-t-elle pas toujours la renaissance ?

Crapaud :

Cet amphibien, laid et pustuleux est fort rare dans le bestiaire alchimique. Il représente le chaos terrestre, le père métallique.

Cygne :

Cet oiseau blanc, à long cou, symbolise le mercure premier. Pour mémoire, le col de cygne, haute tubulure des vaisseaux utilisés en chimie.

Dauphin :

Symbolise le sel philosophique, le poisson surageant pendant la préparation.

Dragon :

Cet animal a pris en alchimie bien des significations. Le dragon a été retenu par Nicolas Flamel comme un *principe*. *Pour l'illustre adepte, il ne rentre en tout et pour tout dans le grand Oeuvre que le soufre et le mercure, symbolisés par deux dragons.*

Dragon écailleux :

La matière minérale brute, le sujet des sages, le père des métaux. Mais l'expression figure aussi le mercure philosophique naissant.

Echinéis :

Symbole de l'oursin, l'étoile. Mais aussi symbole du mercure des sages. Dans le vaisseau hermétique, lors de la fabrication du soufre, une petite partie du composant donne le soufre philosophique. Mais ce petit poisson fixe en proportion importante le mercure, par répétitions successives.

Faisan :

Cité par Philalèthe. Le faisyan figure le mercure philosophique.

Griffon :

Animal mythique à tête d'aigle et à corps de lion, le griffon

symbolise l'union des matières.
C'est le signe de la première
conjonction.

Hermine :

Le mercure philosophique en état
de perfection.

Licorne :

Animal fabuleux, cheval doté
d'une grande corne frontale.
Symbolise le mercure des
philosophes.

Lion couronné :

Le soufre philosophique fini, près
à être marié au mercure avec le
sel d'harmonie, obtenu de Mars
et Vénus.

Lion vert :

Le dissolvant des philosophes,
l'alkaest, qui n'a de vert que la
verdeur, la jeunesse. Basile
Valentin l'a appelé le vitriol vert,
eu égard à ses qualités chaudes,
ardentes et salines. C'est le soufre
philosophique brut.

Lion rouge :

Le lion vert, après son travail,
devenu l'or philosophique.

Lionceaux :

Le décryptage laborieux des
gravures alchimiques, avec tous
les aléas quant à la justesse des
déductions, a longuement intrigué
sur la parabole iconographique
des lionceaux. Représentent-ils les
sous-composants ferreux et
cuivriques du soufre ? Ou,
comme dans une planche
décrivant la multiplication, le
symbole, après le mariage
philosophique, de l'inceste
philosophal, en vogue au XVII^e
siècle ? Je n'ai pas la réponse,
mais les traités pour le moins
évasifs de cette époque, quand ils
ne sont pas faux, empêchent la
certitude, hélas !! (que l'on ne me
taxe pas d'ignorance. Fulcanelli,
mon Maître à penser, s'élève dans
les « Demeures philosophales »
contre ces pratiques sciemment
fausses, utilisées par des Maîtres
comme Philalèthe. Le Maître du
20^e siècle préférant ne rien dire
plutôt que d'induire l'étudiant en
erreur).

Mercureau :

(mot propre à Fulcanelli). Avec la
cabale phonétique, nous
retrouvons le maquereau, le petit
mercure. Le maquereau frais
possède la couleur du mercure

philosophique, et c'est un poisson marin, nous rappelant par ce détail que notre mercure est un sel.

Méduse ou gorgone :

La gorgone avait le pouvoir de changer en pierre ceux qui la regardait dans les yeux. Cela permet des interprétations symboliques illimitées.

Mulet :

Le mulet est quelquefois présent sur des gravures hermétiques. Cet animal, croisement voulu par l'homme de la jument avec l'âne (mais qui est aussi un poisson d'eau douce, saumâtre et de mer) représente l'intervention humaine qui peut modifier dans le règne minéral le processus millénaire de la nature.

Oie :

La représentation du mercure double, l'oiseau d'Hermès.

Paon :

Ce merveilleux oiseau, avec ses couleurs changeantes, et son plumage ocellé a eu la faveur des alchimistes pour décrire le stade précédent l'Oeuvre au blanc ou l'arc-en-ciel philosophal.

Pélican :

On découvre le pélican dans le Rosarium philosophorum de Mylius paru en 1566 à Francfort. La caractéristique de cet oiseau réside dans la poche qu'il possède sous le bec, et qui lui sert au transport des denrées. Pour cet oiseau, le symbolisme est réellement hermétique... Mais un confrère alchimiste trouva la solution : le pélican possède l'aptitude à se gratter le flanc assez longuement. L'image du pélican qui se perce le flanc représente le vaisseau fermé dans lequel les matières incubent.

Phénix :

Le phénix, oiseau mythique, associé à la licorne, représente le soufre philosophique. Seul, il symbolise le sel des philosophes.

Mythologiquement : oiseau fabuleux, il pouvait vivre plusieurs siècles au milieu du désert, se faisait périr sur un bûcher et renaissait de ses cendres (pour l'alchimiste, ses sels). Allusion à la calcination, l'obligation de réduire le métal en cendre, plutôt en sel. Allusion voilée à une cendre, dont les anciens alchimistes extrayaient le carbonate de potasse et le bisulfate de potasse.

Poisson :

Le poisson est l'hiéroglyphe de la pierre philosophale, car il naît dans l'eau et vit dans l'eau. Mais cet animal prend bien d'autres significations dans le bestiaire. Le poisson sans os du Cosmopolite symbolise le rémora. Le poisson noir est le petit minéral flottant dans la mer hermétique.

Renard :

La troisième clef de Basile Valentin donne un indice précieux pour le laborant. Le renard figure le soufre, le coq, le mercure premier. Mais le graveur a sculpté dans sa planche deux coqs, rappelant les proportions $1/3$, $2/3$ et des obligatoires répétitions que ce détail impose.

Salamandre et rémora :

« Qui vit dans le feu et se nourrit du feu ». La salamandre, symbole du soufre dont elle possède l'aridité et l'ardeur ignée, est associée au rémora, symbole du mercure, humide et froid dans le combat que se livrent les deux composants mercuriels et sulfureux. Mais le rémora figure aussi le soufre philosophique extrait. De même, la salamandre personnifie le feu secret. Mais,

pour dérouter le postulant : sal, le sel et mandra, l'étable. La salamandre devient donc le sel d'étable, le salpêtre.

Sanglier :

Le sanglier, représenté dans quelques gravures alchimiques anciennes, représente fort bien le stade de la putréfaction : son habitude de se rouler dans la boue, la fange, et sa couleur noire.

Serpent :

Dans le « *Philosophia reformat* » de Stolcius, le lion mange le serpent ; allusion au combat des deux matières et à la victoire du mercure, qui absorbe le soufre.

Serpent tricéphale :

Représente dans l'iconographie hermétique la renaissance. Le serpent à trois têtes figure les deux composants mercuriels et sulfureux, la troisième tête étant l'état du mercure double igné.

Taureau :

Le signe du taureau, dans le zodiaque, exprime le printemps, la période avril-mai, moment d'éclosion de la nature. Il est aussi l'emblème de la matière première.

Vipère :

La vipère représente le mercure après l'absorption du soufre. Ce reptile venimeux évoque la couleuvre, mais aussi en France la couleuvre vipérine. Les couleuvres ont cette particularité bien connue des ruraux à l'écoute de la nature : elles dégagent une odeur caractéristique autour de leur habitat...

LES VÉGÉTAUX HERMETIQUES

Arbre :

Symbole de la vie éternelle, l'arbre alchimique image la fin du grand Oeuvre. L'arbre a depuis toujours inspiré les iconographes hermétiques. Ces végétaux perdent leurs feuilles l'hiver, donc semblent morts. La putréfaction féconde de leurs feuillages engendre la vie. L'arbre sec représente le minéral mort, après le travail de l'industrie humaine. L'arbre vert est l'arbre jeune. Les arbres morts représentent les métaux qui ne peuvent plus évoluer.

Châtaigne :

Équivalent du rémora dans le bestiaire.

Chêne :

Les philosophes ont souvent fait figurer le chêne, duquel s'échappe quelquefois une source d'eau vive. Le symbolisme très énigmatique de cette iconographie alchimique recèle bien des interprétations. Le

coq perché sur le chêne symbolise l'étroite relation entre le père et le fils, le mercure premier et le mercure animé. Seul, le chêne représente le métal initial. Représenté avec le bélier, le chêne et l'animal signifient une seule matière sous deux aspects différents.

Fève :

Extrait du soufre philosophique, le petit minéral bleuté, le rémora (L'amande).

Figuier :

Symbole du mercure philosophique premier.

Fleur de lys ou lis :

La fleur de lys est l'insigne de la royauté. Pour l'alchimiste, sa représentation héraldique, avec ses trois pétales, correspond au mercure philosophique. Si on inverse les trois lettres, elle devient sil, l'argile, la terre adamique, le père de tous les métaux.

Fleur de pêcher :

Expression citée par Fulcanelli. C'est une couleur particulière qui annonce l'Oeuvre au rouge.

Fleur septuple :

La fleur minérale, à sept pétales, symbolisant les sept métaux planétaires.

Fougère :

L'arbre de Saturne figure quelquefois en littérature. C'est plus une composition alchimique.

La décomposition des sels de plomb par le zinc donne du plomb cristallisé en lamelles, que l'on appelle l'arbre de Saturne. Pour avoir un bel arbre de Saturne, on plonge dans une dissolution très étendue d'acétate de plomb une lame de zinc reposant sur plusieurs fils de laiton, destinés à recevoir les branches de l'arbre : c'est sur ces fils que se dépose le plomb brillantes, groupées de manière à présenter des feuilles de fougère. Une goutte de mercure, placée au fond d'un vase contenant une dissolution étendue d'azotate d'argent, décompose ce sel et donne lieu à un dépôt d'argent qui s'amalgame avec le mercure, et cristallise en longues aiguilles figurant un arbre connu sous le nom d'*arbre de Diane*.

Expérience agréable à faire, pour se former au travaux des métaux.

Pour mémoire : la fougère est un des végétaux qui contient le plus de potasse.

Herbe de Saturne :

Le vitriol vert, l'alcaest, le lion vert ou encore la pierre végétale.

Lin :

Découvert ce végétal sur une vieille eau-forte. Le symbolisme équivoque des gravures du XVI^e siècle incite à la prudence. On peut déduire que le lin n'est pas un symbole alchimique, mais spagyrique. En effet, le lin servait en draperie et, de ce fait, était utilisé pour récolter la rosée.

Rose :

La fleur la plus célèbre de l'alchimie ; elle inspire la rosace des cathédrales gothiques, le rosaire, et, plus symboliquement, la rosée, la rose septuple, la rosière, et avec la rosace, l'étoile des philosophes. Cette fleur a toujours inspiré les alchimistes. La rose de Jéricho, pourtant de la famille des crucifères, a inspiré les hermétistes Syriens et d'Arabie, car elle possède la faculté de revivre après avoir été séchée. On appelait bien rose de Noël l'élébore noir, qui avait la propriété de guérir la folie.

Les rosaces, représentent souvent les couleurs du grand Oeuvre. La rose hermétique caractérise la pierre philosophale. Associée à une croix ou un tau, la fleur figure

Les rosaces, représentent souvent les couleurs du grand Oeuvre. La rose hermétique caractérise la pierre philosophale. Associée à une croix ou un tau, la fleur figure la révélation, la lumière révélée, le Don de Dieu.

Gland :

Équivalent du rémora dans le bestiaire.

Olive :

L'olive est de couleur verte. Elle exprime, avec sa nature oléagineuse, l'huile philosophique.

Palmier :

Le palmier, associé au dattier, figure les deux résultats de la pierre philosophale, médecine universelle et poudre de projection.

Souche d'arbre :

L'arbre coupé, représenté sur quelques eaux-fortes des siècles précédents, image de façon assez claire la nécessité de tuer le métal pour le faire renaître ensuite. Ces souches sont quelquefois représentées avec un chirurgien, symbole de renaissance du métal.

L'AGRICULTURE CELESTE.

Les anciens alchimistes appelaient de ce terme la science d'Hermès. Il est vrai que le travail du grand Oeuvre au foyer offre, dans ses règles, ses cycles, ses conditions, bien des analogies avec l'agriculture terrestre. L'Oeuvre au noir, nommée aussi voie du fumier, le compost, mort des éléments végétatifs, recrée la vie. De même, toute espèce n'existe que si elle possède sa semence. Il faut une graine pour obtenir un fruit, et chaque fruit porte en lui sa propre semence.

Les saisons interviennent aussi : la vie latente de l'hiver, période de repos, ou domine le froid et l'humide, le printemps, période de croissance, l'été, période de fructification (multiplication), et enfin l'automne, période de récolte. Les quatre saisons de l'Oeuvre indiquent quatre régimes de température. Tout cela serait fort simple, mais les saisons de l'Oeuvre, aux dires de certains, ne correspondent pas aux saisons de la nature.

Les adeptes ont toujours recommandé d'imiter la nature. Par exemple, dans la littérature, tout porte à croire que les rayons du soleil sont bénéfiques. Or, toute génération se fait dans le noir, et dans la nature, les naissances aussi. Il faudra donc, au début de l'Oeuvre, obscurcir complètement son atelier, et bien le protéger des rayons solaires. Le soleil, s'il est l'ami de la vie, est l'ennemi de toute génération.

LE PANTHEON ALCHIMIQUE.

Depuis la plus haute antiquité, les dieux ont inspiré les philosophes. L'univers entier étant l'oeuvre de la puissance créatrice. A ces époques lointaines, ces chercheurs étaient influencés par la religion. Le labeur alchimique au foyer s'identifiait à une reproduction de la création, dans un microcosme réduit au règne métallique. Les hermétistes identifiaient leur symbolisme dans les religions polythéistes, et plus tard, dans les religions monothéistes, souvent à l'insu de leurs représentants officiels.

Les religions égyptiennes, grecques et romaines, ces deux dernières assez tolérantes quant à la pratique, possédaient une riche mythologie, émaillée d'un symbolisme puissant, et présentaient dans leurs lignes directrices des proches parallèles. Il est bien connu, suite à la conquête de la Grèce par les romains, que les envahisseurs s'hellénisèrent, fait unique dans l'histoire. Leurs religions s'harmonisèrent. Un exemple : Hermès, le Dieu grec, le père symbolique de l'ancien alchimiste, est Mercure chez les romains. Mais il est aussi le Thot de l'ancienne Egypte. Les mythes fondateurs des religions présentent eux aussi des points communs. Le mythe de la décréation-recréation, légende commune à bien des religions, rapproche Saturne de Osiris, en ce sens que tous les deux sont éliminés par un autre Dieu, en l'occurrence Jupiter et Seth (1).

Les anciens alchimistes voyaient dans ces mythes des origines la descente de l'homme dans la matière, allégorie dans l'Oeuvre à l'obligatoire nécessité de tuer le métal pour

le faire renaître. Le panthéon des religions polythéistes avec ses Dieux, ses animaux déifiés, ses récits sacrés offrait des possibilités infinies de symbolisation. D'où l'utilisation, à certaines périodes où renaissait la culture grecque, égyptienne ou romaine, de faire figurer des dieux antiques sur les gravures ou le statuaire alchimique.

La religion monothéiste, très largement inspirée des anciennes, malgré les dénégations officielles, servit elle aussi à illustrer le symbolisme hermétique. Le parallèle entre Isis et Marie ou les vierges noires démontre la parenté entre les différentes croyances. Le mythe d'Adam et Eve, repris par les chrétiens, figure aussi la descente de l'homme dans la matière. Les sociétés hermétiques eurent une influence énorme sur la société civile et religieuse chrétienne.

Les anciens avaient su réaliser une synthèse des connaissances et de la pensée humaine. Dans l'esprit de leur temps, il y avait union entre science, religion et philosophie. Pour un chercheur, les moyens étaient la raison, la réflexion et la foi. Ils savaient que les deux premières ne pouvaient tout atteindre. Ils laissaient donc une large part à l'intuition, à la méditation et autres facultés humaines irraisonnées. Les religions, grâce au mythe créateur cité plus haut, permettaient d'entrevoir que si l'homme est une partie d'un tout, cette appartenance à ce tout pouvait lui permettre de toucher à des vérités supérieures. Donc, et tout au long de l'histoire alchimique, il y eut identité entre les religions et l'hermétisme.

Les Dieux antiques figurent ici dans leur double ou triple appartenance religieuse. S'il est vrai que cette méthode peut paraître surprenante, elle permet de clarifier l'importance de chaque Dieu dans le panthéon alchimique. Comme à l'accoutumée dans ce lexique, citer des personnages dont l'importance iconographique ou autre est mineure, comme les Dieux rarement représentés, ou du fait d'un seul auteur obligeait à une sélection.

Ces déesses et dieux sont réunis en fonction de leurs affinités alchimiques. La seule démarche consiste à faire la synthèse des diverses interprétations hermétiques des dieux antiques.

Les écrivains hermétistes ont toujours dissimulé leur science. Ces chapitres sur la symbolique en sont la preuve. Le lecteur peut maintenant imaginer quels problèmes rencontre le postulant, tout au long de la quête spéculative. Les mauvais auteurs, et surtout ceux qui sont édités (cela est une accusation, dans le but précis d'écoeurer tout curieux), l'impitoyable sélection que crée la difficulté de l'étude et enfin le côté abstrait des livres sérieux fait comprendre au lecteur de ces lignes combien le parcours est difficile.

Avant sa publication, l'auteur a confié cette troisième partie du livre à quelques amis, pour une lecture critique. Bien que tous instruits en alchimie, la plupart ont dit que l'étude de ce chapitre, même s'il concrétisait la symbolique hermétique, empêchait toute sorte de synthèse concernant le grand Oeuvre. Il est vrai, après sa relecture, que tant d'oppositions apparaissent, qu'il est difficile d'entrevoir le labeur philosophal sous ce déluge d'interprétations, certaines plus ou moins contradictoires.

La culture alchimique est très vaste. Développer toutes ses facettes eut demandé des centaines de pages, et aurait ôté à ce livre sa raison d'être : présenter au lecteur un panorama de la philosophie hermétique, et en même temps, dans un souci pratique, de l'amener vers les réalisations concrètes. Des Dieux importants comme Bacchus, des demi-dieux, des animaux ont été volontairement exclus de ces chapitres. L'objectif, la diffusion de la philosophie d'Hermès à un large public, oblige à être concis. L'étude complète d'un domaine du symbolisme alchimique demanderait des années, même à plusieurs. Un survol sélectif de ses multiples ramifications était la meilleure méthode d'approche.

Les proverbes, maximes et adages alchimiques aideront l'étudiant à fixer des limites d'interprétations. Ces bornes, étapes de la compréhension, ne peuvent être lues dans leur acceptation première. Les proverbes sont les échos de l'expérience. Tout écho est déformé, chacun le sait. Les maximes sont des propositions générales énoncées sous la forme d'un précepte. Les adages sont une union des deux. Si tous ces proverbes rappellent des vérités premières, tous ne doivent pas être pris au pied de la lettre. Bien souvent, ils possèdent différents sens, selon le contexte. A l'étudiant de réfléchir, de méditer.

• • •

ISIS ARTÉMIS. DIANE.

Cette déesse a la Lune pour emblème planétaire. La Lune a pour symbole l'argent. L'argent est un des composants mercuriels, le principe féminin de l'Oeuvre. Elle est appelée aussi Hécate.

Dans la mythologie grecque, Diane ou Artémis est la fille de Latone et de Jupiter, Apollon est son frère jumeau. Elle avait obtenu de son père de ne jamais se marier. Elle devint la reine des bois. Sa principale occupation était la chasse. Surprise au bain par Actéon, elle le métamorphosa en cerf et le fit dévorer par ses chiens. Elle aima cependant le berger, gardien de moutons, Endymion. Isis est la déesse égyptienne de la médecine et du mariage. Elle était la soeur et la femme d'Osiris. Elle eut avec son frère le dieu Horus ; pour les alchimistes, Isis figure la mère de tout, le principe féminin.

Pour les hermétistes partisans de l'interprétation sacrée, Isis symbolise le mercure, et le démembrement d'Osiris est l'absorption du soufre par le Mercure.

Artémis, la Lune, la déesse mère, symbolisée par la vierge des chrétiens, l'équivalent de Isis chez les grecs. Elle aime un gardien de moutons, de béliers. Le bélier figure le soufre philosophique.

...

LATONE.

Dans le panthéon grec, Latone est la mère d'Apollon et de Diane. Elle fut la rivale de Junon, la mère de Vulcain. Latone figure surtout dans l'iconographie alchimique moyenâgeuse et de la Renaissance. Basile Valentin s'est servi de la cabale phonétique pour assimiler Latone à la tonne, le tonneau, le vaisseau hermétique. Mais il a poussé le travestissement linguistique en présentant un tonneau brûlant dans sa douzième planche. D'où ces postulants, cherchant une macération des matières dans un fût de chêne. Il faut n'y voir là que mystification. Le chêne symbolise là les cohobations du sel philosophique, obtenu à base de cendres de chêne. C'est le fameux travail fastidieux des philosophes, travail de distillations philosophiques, pour obtenir une saturation liquide. C'est aussi le premier travail des préparations des composants. Cette phase préparatoire doit être débutée pendant l'hiver précédant la mise en grand Oeuvre des composants finis.

Latone, la tonne, avec d'autres jeux cabalistiques, est identifiée au laiton, l'airain des philosophes, le soufre de l'or philosophique.

...

VÉNUS APHRODITE.

Vénus était la déesse de la beauté. Appelée Aphrodite chez les grecs, l'union avec Hermès a créé le mot hermaphrodite, qui signifie avoir les caractères des deux sexes. Hermès est donc identifié au principal mâle et actif, tandis que Aphrodite est le principe féminin et passif. L'union des deux principes donne le Mercure double igné.

Vénus est aussi la planète que l'on appelle l'étoile du berger. Dans la classe des métaux, elle symbolise le métal rouge, le cuivre. Dans la littérature alchimique, il est quelquefois conseillé au laborant de couper ou de brûler l'ombre de Vénus. Cette énigme fut une des plus dures à résoudre. En travaillant au creuset, le métal rouge, et paradoxalement mâle, est réuni avec le fer, métal mâle lui aussi. La première union de composants lors des travaux préparatoires est cette union desséchante. Brûler l'ombre de Vénus correspond à cette opération, mais c'est aussi enlever l'âme des métaux.

...

LA VIERGE.

Les partisans de la correspondance entre l'alchimie et l'herméneutique biblique ont vu dans la vierge Marie le symbole de la création. Identifiée à Isis, elle revêt dans la chymie chrétienne le sens double de la matière, puisque vierge et mère. Ces tentatives d'adaptation des personnes les plus influentes de la religion chrétienne au labeur philosophal va dévier en interprétations pour le moins chancelantes. Marie, identifiée à Dieu, dont elle porte le fruit immaculé, symbolisera dans le mariage des matières le principe mercuriel, le créateur, le principe sulfureux, et le Christ le mercure double obtenu par l'union des deux, le sel philosophique pour d'autres (on comprend mieux la justesse de vue d'Albert le grand, qui refusait de croire en l'immaculée conception). D'où l'expression d'inceste philosophal, exprimé dans maintes planches du ^{xv}^e siècle et des suivants, qui jette dans l'esprit des curieux le doute (pour le moins) quant à la sérieux alchimique.

Le couple philosophal réunion des matières séparées lors de la création (mythe d'Adam et Eve), se réunit dans les opérations au fourneau. Le rapprochement avec la légende d'Isis et d'Osiris son frère part de la même trame.

La représentation de vierges dans l'iconographie hermétique symbolise aussi la pureté des matériaux à utiliser. C'est la terre vierge, la matière immaculée, des entrailles de laquelle doit naître un matériau pur et divin.

...

VULCAIN.

Le Dieu du feu et des métaux. Vulcain est le fils de Jupiter et de Junon. Né laid et difforme, il fut précipité par sa mère du haut de l'Olympe, tomba dans l'île de Lemnos, resta boiteux de sa chute. Il s'installa sous l'Etna et établit des forges où il travaillait avec les cyclopes.

Pour l'alchimiste, Vulcain est le forgeron. Il travaille sous l'Etna, donc protégé de la lumière du jour. Il image le travail au foyer. Représenté dans les gravures hermétiques à demi-nu et portant un marteau, il est le feu philosophique, cet embrasement intérieur qui anime l'artiste au fourneau.

Fulcanelli explique dans les demeures philosophales l'origine cabalistique des noms des grands Maîtres, noms qui sont pratiquement tous des pseudonymes. Mais il ne nous donne pas Vulcanelli ou Vulcainell, mots que ce connaisseur du Grec archaïque avait obligatoirement choisis.

Vulcain est le Dieu des alchimistes. Il travaille au feu les métaux dans son antre.

...

MARS. ARÈS.

Mars est le Dieu de la guerre chez les romains et est identifié à l'Arès grec. Mars est le fils de Jupiter et de Junon, donc le frère de Vulcain. Mars est toujours représenté avec une épée ou un glaive. La symbolique hermétique interprète cette arme dans le sens : action de clouer les corps volatils, de les fixer. Le métal de Mars est évidemment le fer. Mars est aussi une planète, la plus proche de nous. Mars est encore le mois du calendrier, le mois du printemps, époque où les alchimistes commencent le grand Oeuvre.

Mars ou Arès a toujours été identifié comme le combattant du grand Oeuvre. Il est tantôt en chevalier, et accompagné de la dame de beauté, Vénus. Les qualités ignées propres au métal désignent Mars comme un des pivots de l'Oeuvre.

La cabale phonétique donne Arès, Ariès, le bélier. Le bélier est le sel de pierre, le signe du bélier commence le vingt mars, et Mars un de ses composants sulfureux avec Vénus.

...

SATURNE. OSIRIS.

Saturne est le Dieu premier, fils d'Uranus le ciel, et de Gaea (Gaïa), la terre. Il fut l'époux de Cybèle et le père de Jupiter, de Neptune, de Pluton, et de Junon. Saturne avait promis à Titan de tuer tous ses enfants. Cybèle parvint à sauver Jupiter, qui plus tard détrôna son père et le chassa du ciel. L'âge d'or des poètes figure l'époque où Saturne, réfugié dans le Latium, fit fleurir la paix et répandit l'abondance.

On peut comparer Saturne au Dieu égyptien Osiris, destitué comme le fut le compagnon d'Isis.

Pour les alchimistes, Saturne est le premier métal, le père des métaux, *la pierre que les philosophes ne veulent pas nommer*. Quand la légende dit que Saturne dévore ses enfants, cela signifie qu'il est le seul métal d'où proviennent les métaux et que lui seul est l'unique et naturel dissolvant.

Des écrits alchimiques nous parlent du règne de Saturne, qui dure 40 jours. Comme les philosophes commencent leurs traités à un point déjà avancé de l'Oeuvre, le règne de Saturne fait partie des préparations antérieures au grand Oeuvre. Une autre version place son règne dans le second Oeuvre, entre ceux de Mercure et de Jupiter.

Dans Saturne figure le mot urne, le porteur de l'eau pontique des sages, la fameuse eau qui ne mouille pas les mains ; et pour cause...

...

RA. SOLEIL. HÉLIOS.

Ra ou Rê, chez les Egyptiens, était le Dieu du soleil. Il était représenté sous les traits d'un homme qui porte un disque solaire. Héliopolis, en basse Egypte, était la cité du soleil. Le soleil, très fréquemment représenté sur les gravures hermétiques, souvent associé à la lune, figure le soufre philosophique ou soleil des sages. La Lune est le mercure philosophique. Le soleil symbolise donc le principe ardent des métaux.

Le soleil représente l'or métal. Le métal fini, en état de perfection. Ce métal ne rentre pas dans l'élaboration du grand Oeuvre. Il est remplacé par le père premier, le minéral métallique. L'or, métal fini, ne contient plus de soufre. Il ne peut donc être employé dans les opération alchimiques. Si certains ont décrit des recettes archimiques faisant appel à l'or, c'est pour en augmenter le volume, ou, après l'avoir saturé du soufre d'un autre métal, lui faire rendre ce soufre en excès, avec l'aide d'un adjuvant, comme l'argent, son plus proche parent. Mais ces recettes n'ont rien à voir avec le grand Oeuvre. Enfin, le soleil est associé au feu latent, propre aux métaux conducteurs de chaleur ou producteurs d'étincelles en cas de frottement ou chocs.

...

MERCURE. HERMÈS. ANUBIS.

Le mercure métal a de tout temps stupéfait les alchimistes et archimistes. Des recettes plutôt fausses ou au moins incomplètes remplissent les livres d'archimie. Comme tous les Maîtres excellent pour semer la confusion dans les esprits, quelques généralités. Mercure est Hermès. Hermès est trois fois grand ; donc, trois composants. Hermès porte le caducée, signe repris par la médecine : deux serpents enroulés autour d'une croix ou d'un tau. Dans cette figure, les deux ophidiens entrelacés figurent le mercure double igné. Le tau est le sel qui les unit. Ce sel est difficile à identifier, vu l'opacité des littérateurs. La conjonction de ces trois éléments permet de faire le grand Oeuvre.

Roger Guasco a donné un embryon d'identification du sel philosophique en partant de tri-mégistos. Avec la cabale, le mot devient méphistos, donc le diable Méphistophélès. On sait par la légende que cet ange de la lumière perdit son émeraude. Ophélès amène aux sectes Ophites, qui travaillaient dans les mines de cuivre et de turquoise du pharaon, dans le Sinaï. Le rapport entre les forgerons du Sinaï, appelé Caïnites et la matière que ce mot évoque est, il est vrai, assez éloquent. Basile Valentin a longuement travaillé sur la potasse (de l'allemand pottasche, cendre de pot). L'illustre adepte vivait à Erfurt. L'hydrate de potasse est un poison énergétique. La potasse caustique est un corps basique blanc, solide, caustique. Et l'on obtient des sels potassiques. Quant au potassium pur, il ne peut s'agir de lui, puisqu'il fut isolé par le chimiste Davy en 1807.

Mais ce confrère a oublié le conseil de Johann Eberhard : "Basile Valentin procède comme les autres alchimistes, lesquels, lorsqu'ils promettent de dire quelle est leur matière première, ou quelque autre secret analogue, se répandent sur toutes sortes de considérations diffuses, sur

toutes sortes de sujets qui n'ont rien à voir avec la question, et transportent celle-ci en un autre endroit, où le lecteur ne s'avisera pas d'aller la chercher. Quiconque ignore cette maxime des alchimistes s'abusera fort à la lecture de leurs écrits."

Tiré de "Réflexions sur le feu, sur la lumière et sur la matière électrique, sujets qui lui sont apparentés. Avec un appendice sur le feu alchimique". Halle 1750.

Mais ce qui est sûr, c'est que la potasse rentre dans le sel philosophique.

...

APOLLON.

Apollon est le dieu grec et romain des arts et de la divination. Il est encore appelé Phébus. Il était le fils de Jupiter et de Latone, et le frère jumeau de Diane. Les grecs et les romains célébraient tous les ans en son honneur les jeux appollinaires. Ayant tué les cyclopes à coups de flèches, son père l'exila chez Admète, roi de Thessalie, où il gardait les troupeaux et polica les bergers. Il tua aussi le monstre Python, et fit pousser des oreilles d'âne au roi Midas, ce roi de Phrygie auquel Bacchus avait donné la faculté de changer tout en or.

Pour les alchimistes, Apollon est un principe mâle. Apollon est le sujet des sages, la pierre qu'ils ne veulent pas nommer. Il est le composant essentiel du soufre philosophique. Pour l'interprète hermétique, Apollon symbolise le lion vert. Vert en ce sens qu'il est jeune. Sa couleur est rouge. D'où, chez certains crypteurs, la présence dans leurs écrits de deux lions, l'un vert, l'autre rouge, et la confusion que cela entraîne. Le symbole d'Apollon est composé de deux figures. Le soleil et l'aigle. Allusion au métal fini et au métal natif. Le lion vert et le lion rouge sont une seule et même matière, à des degrés de travail différents.

...

JÉSUS.

Les alchimistes du Moyen-âge et d'ensuite étaient, du moins pour la plupart, profondément catholiques. D'où la tentation d'interpréter le message du seigneur au sens alchimique. Il faut dire que la sainte Trinité, Dieu, Vierge et Seigneur, se compare aisément à la Triade métallique des composants sulfureux, salins et mercuriels du Grand Oeuvre.

Ce symbolisme s'est exprimé avec la croix, composé de trois éléments : le tau, ou thau, de Vénus, planète du cuivre, les clous de fer, et le seigneur en croix le composant essentiel. Le christ est le principal élément mâle du soufre philosophique, et il souffre sur la croix. Le père des métaux est donc cloué (c'est-à-dire fixé, rendu non volatil), et la lance qui perce Jésus au flanc est la possession de la quintessence du métal, la prise de son sang, sa couleur. Le Christ, principe mâle et ardent de l'Oeuvre, représente donc le soufre philosophique.

Ces tentatives d'adaptation du message chrétien ont donné lieu à bien des interprétations ; le lecteur intéressé par l'herméneutique chrétienne et alchimique trouvera dans les librairies spécialisées maints livres sur le sujet.

...

ADAM ET EVE.

Adam et Eve figurent dans le panthéon alchimique, bien qu'à l'évidence, ils ne soient pas des dieux. Un rappel de quelques notions hermétiques s'impose.

Adam, premier être créé, est le symbole de l'androgynie. Dieu façonne Eve avec une de ses côtes. Adam, dès sa création, est donc mâle et femelle à la fois. On apprend ainsi que le soufre et le mercure, ne sont à l'origine, qu'une seule et même matière.

Adam, du latin *adamus*, signifie "fait de terre rouge". Beaucoup penseront immédiatement à l'argile, la silice. Mieux vaut penser au lion rouge, la terre rouge symbolisant plutôt les quatre éléments et leur quintessence.

Adam et Eve sont donc dissociés, alors qu'ils ne formaient à l'origine qu'une seule et même matière. Adam est le principe mâle, et Eve le principe femelle du grand Art. Mais Eve reste la mère de tous les métaux, puisque elle possède en elle, après sa dissociation métallique, le pouvoir de germination, uniquement féminin.

On trouve dans l'élaboration philosophale trois éléments : l'homme, première créature, la femme, deuxième créature, et obligatoirement, la structure procréatrice qui permet la multiplication : l'oeuf et le sperme. Ces choses simples, qui sont qu'un homme seul est incapable de se reproduire, comme une femme seule, même si leurs organismes sont aptes à la procréation.

Quand un alchimiste parle d'union, de maturation, de multiplication, il symbolise avec Adam et Eve les obligatoires relations des matières. Bien sûr en usant de l'allégorie. Plus concrètement, la triade métallique du soufre s'unit avec le mercure, autre triade métallique, qui possède seul en son intérieur le pouvoir procréatif. Le fécondant

philosophique, structure externe qui permet le mariage des deux matières est le corps salin. L'obtention du mercure double igné, imagerie des philosophes, est la réalisation de la fécondation des deux matières. Quand les Maîtres disent que le mercure seul suffit pour parfaire l'Oeuvre, c'est qu'il a pris au soufre sa quintessence grâce au fécondant philosophique. Une mère métallique n'a alors plus besoin du géniteur. Nous avons lors une nouvelle triade : la quintessence du soufre, le fécondant uni avec le mercure et ladite quintessence (le mercure double) et ce mercure qui renferme après la chauffe les deux composants (le mercure double igné). L'Oeuvre est pratiquement terminée.

• • •

Basile Valentin.

VISITAE	Visites
INTERIORA	Intérieur
TERRAE	De la Terre
RECTIFICANDOQUE	Et en rectifiant
INVENIES	Tu trouveras
OCCULTUM	Cachée
VERAM	Véritable
MEDICINAM	Médecine

VITRIOL !

Le premier de ces proverbes, d'ordre totalement alchimique, est dû au grand Maître Basile Valentin. Ce fils de sagesse, probablement l'artiste le plus prodigue que la philosophie hermétique ait produit, dont l'incalculable savoir mériterait bien des pages et des explications, a laissé au fils de science maints manuscrits alchimiques. Et de plus, cette phrase latine, référence de tous les alchimistes.

Anciennement, la voyelle U était exprimée par le V. Nous avons donc vitriolum, le vitriol. Le vitriol désignait les sulfates et les sulfures pour les anciens chimistes, le vitriol vert et le vitriol rouge.

Mais la cabale phonétique fournit une deuxième explication, beaucoup plus intéressante. On trouve vitri, et olum. Il suffit de rajouter un e pour obtenir oleum, l'huile. Donc, l'huile de verre, l'huile de vert. Tous les métaux forment des sels par substitution dans un acide de

l'hydrogène de cet acide. Quand on chauffe ces sels, ils se dissolvent dans leur eau de cristallisation et prennent l'aspect de l'huile ou du mercure.

Le vocable huile de verre prend sa définition philosophique. Le vitriol philosophique n'est autre que le dissolvant universel, le mercure philosophique. Son aspect vitreux, sa fluidité grasse, enfin sa couleur ont permis aux philosophes de lui donner tous les noms possibles (voir l'allégorie de l'eau qui ne mouille pas les mains). Bien des postulants ont cru de bonne foi que la rosée symbolisait ce liquide. Comme les alchimistes encourageaient la confusion à l'envie, on peut penser que l'eau du ciel nocturne rentre dans la composition du mercure philosophique. Mais cette eau qui ne mouille pas, c'est le mercure que l'on obtient au mois de mai, ce sel rose.

Enfin, le vitriol est aussi un dissolvant, le nom vulgaire de l'acide sulfurique concentré (le vinaigre métallique). La fabrication des sels métalliques dans un acide était une des bases de la connaissance alchimique.

...

DANS LES MÉTAUX, PAR LES MÉTAUX,

AVEC LES MÉTAUX, LES MÉTAUX,

PEUVENT ÊTRE PERFECTIONNÉS.

Cette maxime alchimique, déjà citée, est un des pivots de l'Art Royal. Bien des chercheurs, enthousiastes pour les opérations au foyer, mais trop peu instruits de la symbolique littéraire, la seule et unique manière d'identifier les matériaux, ont cherché dans les minéraux le père des métaux.

Les fameuses terres feuillées, la galette des rois, le dragon écaillé, donnaient à penser que le minéral métallique pouvait être une matière fibreuse, en strate. Décrite par des auteurs comme sèche et écailleuse, de moyenne densité, le chercheur abusé la croyait minérale (il suffit de visiter une galerie ou mieux, un musée minéralogique, pour voir des dizaines de minéraux ayant ces caractéristiques).

D'où ces recherches dangereuses, exténuantes, menées des années durant, et couronnées par l'échec.

La pérenne alchimie tire sa pierre philosophale de composants métalliques. Seul le lien philosophique, le fécondant, n'est pas d'origine métallique (aux époques reculées, le potassium pur n'avait pas été isolé).

Le père des métaux, la pierre angulaire de l'Oeuvre, est le premier métal. Il est donc à la fois encore minéral, mais déjà métallique.

• • •

SOLVE ET COAGULA.

« Dissous et coagule ». En regardant la définition stricte du dictionnaire, on trouve : dissolution : décomposition ou transformation des corps par l'action d'un agent qui les pénètre. Coagulation : figer, en parlant d'un liquide, lui donner de la consistance.

La dissolution alchimique, appliquée au règne des métaux, si elle offre des parallèles avec cette définition, en diffère. Chaque composant du grand Oeuvre doit être dissous, mais dans le sens transformé, réduit, et modifié dans sa structure. Ces techniques à base acide ne sont pas l'élaboration philosophale, mais font partie des travaux préparatoires

La coagulation procède, appliquée elle aussi au règne des métaux, de la même distinction. La coagulation est une concentration, une cohobation par multiples réitérations de distillations (que de mots en tion dans le vocabulaire alchimique !).

Ces deux grands principes hermétiques résument les points de passage obligés de l'Oeuvre.

Mais, comme c'est souvent le cas pour les proverbes alchimiques, ils ont aussi d'autres significations. Selon certains, le graduel alchimique comporte, et c'est impératif, des opérations de densification, et notamment, pour débiter, une opération appelée la compression. Cette densification est une concentration, phase préliminaire d'un processus qui se développe par étapes successives de concentrations et de dissolutions : coagula et solve.

• • •

**CE QUI EST EN BAS EST COMME CE QUI EST EN
HAUT ;**

**ET CE QUI EST EN HAUT EST COMME CE QUI EST
EN BAS.**

Ce proverbe, attribué à Hermès Trimégiste, débute la table d'émeraude, la table smaragdine (voir deuxième chapitre sur les Maîtres). Beaucoup d'interprétations en ont été faites.

Il faut remettre tout d'abord ce proverbe dans le temps : ce proverbe, vieux de plus de vingt-deux siècles, permet une synthèse entre le système solaire et le système constitutif de la matière, le noyau atomique. Les anciens, avec leurs yeux, s'ils percevaient les mouvements des astres et voyaient les étoiles, n'avaient une explication que pour les mouvements planétaires.

L'école alexandrine, fondatrice de la connaissance alchimique et des thèmes divulgués ensuite dans le monde civilisé, fut probablement le creuset du mythe alchimique d'Hermès. Bien des écrits apocryphes attribués à Hermès abondent, dont beaucoup sans grande valeur.

Ce genre de proverbe, par trop général, ne peut avoir une signification précise. Par contre, la relation qu'il indique entre les planètes et l'atome montre aussi que le nombre des astres périphériques de la terre connus à cette époque lointaine correspondrait au nombre de matériaux à utiliser dans le grand Oeuvre. Les sept composants ont chacun une planète, les planètes mercurielles et salines. Mais une de ces planètes a disparu. Selon les auteurs modernes, elle était la planète du minéral métallique ; il n'en reste plus que Cérès, dans la ceinture d'astéroïdes. Pour mémoire, Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, est la déesse latine de l'agriculture.

Quelques expressions sont restées : la blonde Cérès, les trésors de Cérès, pour le blé, les céréales.

Dans un autre registre, le proverbe est une indication quant à la route à suivre pour achever le grand Oeuvre spirituel. Ce qui est en bas, c'est l'homme, individu, et ce qui est en haut, c'est Dieu, le créateur. Comme nous sommes, à échelle réduite, un conglomérat atomique, on peut penser que chaque humain est un univers en miniature. Les réalités initiatiques poussent vers des vérités supérieures, et ce proverbe indique le chemin à suivre, du bas vers le haut. Mais l'inverse existe aussi.

...

LA PREMIÈRE MARCHE EST LA PLUS DURE À MONTER.

Cette maxime n'est pas à proprement parler une maxime alchimique. Elle représente la difficulté qu'ont les hommes à acquérir de l'expérience, à apprendre, car tout élévation implique l'effort, comme toute instruction. Faire figurer ce proverbe dans ce chapitre, définit la symbolique de l'effort que l'étudiant doit faire pour apprendre la science oubliée.

L'itinéraire hermétique, mis à part la volonté et la patience, recèle dans l'essence même de la démarche de nombreux obstacles, comme la dérision, et le doute, plus insidieux. La solitude de la quête, surtout pour des esprits cartésiens, sinon rationalistes et, pour certains athées, provoque une opposition entre la recherche en apparence irrationnelle et les connaissances acquises dans le cadre des études scolaires et universitaires. Dans notre civilisation, l'éducation, le moule éducatif plutôt, ne prédispose pas vraiment à des études de ce type. Pourtant, quelques-uns de nos prédécesseurs dans les recherches parallèles avaient une formation scientifique poussée. Des gens comme Hoene Wronski sont considérés comme une des figures les plus extraordinaires du 19^e siècle. Mathématicien, il était aussi inventeur du prognomètre ou prognoscope, sorte de machine à calculer qui répondait automatiquement à toutes les questions scientifiques, de l'époque s'entend. Louis Lucas, son disciple (1818-1883), fut l'auteur d'une curieuse Chimie nouvelle, du roman alchimique et de la médecine nouvelle.

De même, des gens comme Saint-Yves d'Alveydre, fondateur et directeur de l'institut international des hautes études, connaissant à la perfection l'Hébreu et le Sanscrit, composa des formules pour la production de l'or et de

l'argent par sulfuration des métaux inférieurs, et bien qu'il les rendit publiques, il ne semble pas qu'elles été expérimentées.

Ces exemples, parmi de nombreux, amènent deux conclusions. La première, même un scientifique célèbre sera tourné en dérision dès l'instant où il aborde un domaine hors normes officielles. La seconde, est que personne ne se charge de vérifier la véracité des écrits.

Il est quand même suspect, de la part de scientifiques, alors que cette démarche implique la curiosité, qu'aucun d'eux ne se penche sur l'alchimie (à moins que des recherches aient été faites et que les découvertes soient tenues secrètes). Toujours est-il que devant l'inexistence d'études sérieuses et libres dans ce domaine, on puisse douter de sa réalité opératoire. Travailler sur un domaine spéculatif, souvent méprisé, sans références officielles, est une situation mentale difficile à gérer.

La première marche est la plus dure ; elle est la marche de l'incertitude.

La deuxième n'est pas plus facile ; c'est celle de la patience.

• • •

SAVOIR POUVOIR OSER SE TAIRE .

Fulcanelli. (Proverbe de Zoroastre).

Voici résumé les quatre étapes mentales de la connaissance alchimique. La première est l'impérative acquisition de la connaissance théorique, l'expérience laisse entrevoir la possibilité pratique, ce pouvoir donne la foi et la confiance qui permet d'oser les réalisations concrètes et l'aboutissement provoque l'humilité et le silence.

COMMENCE L'OUVRAGE AU POINT OÙ LA NATURE ACHÈVE LE SIEN.

Ce proverbe alchimique rappelle que les métaux, et les matières minéralo-métalliques entrant dans le grand Oeuvre doivent être libres de toute impureté. Il est donc obligatoire de travailler avec des métaux purs. Les alchimistes recommandent d'ailleurs de prendre les matières directement à la mine. Si elles sont, comme dans la plupart des cas, mélangées à d'autres matières, le travail de l'homme n'a pas éteint la vitalité du métal. Il est hélas difficile de trouver des métaux non travaillés. Mais il existe des méthodes alchimiques pour réincruder nos matériaux (terme de technique alchimique signifiant rendre cru). Il est donc primordial d'oeuvrer sur des matériaux sains.

Cette maxime confirme aussi que l'or ne rentre pas dans le labeur philosophal. Le métal jaune étant l'expression du métal achevé, il ne peut rentrer dans notre ouvrage puisqu'il n'évolue plus. Sinon, cette maxime serait une ineptie.

DU GRAND OEUVRE DIRE PEU, FAIRE BEAUCOUP, TAIRE TOUJOURS.

Cette maxime, chère à Jacques Coeur, est plutôt une consigne de prudence. La première phrase indique l'obligatoire discrétion que chaque adepte doit garder, non pas spécialement sur son activité, mais sur la réussite de ses travaux (j'ai constaté que, dès l'instant où on parle d'alchimie, toutes sortes de gens veulent vous rencontrer, pour toutes sortes de motifs, même les plus fallacieux : partager leur expérience, parler de techniques nouvelles, vous vendre des livres anciens etc.). Le but caché est surtout pour l'immense majorité de savoir si vous avez ou non réalisé le grand Oeuvre.

Faire beaucoup, dans la philosophie des disciples d'Hermès, est une référence à l'utilisation des richesses transmutatoires à des fins bienfaisantes. Bien des alchimistes eurent souci d'aider les pauvres et les déshérités grâce à leur art. Saint-Vincent de Paul en est l'exemple le plus connu.

Revenons un peu sur cet homme, véritablement inspiré par l'amour du prochain. Vincent Depaul naît à Pouy dans les Landes, en 1581. En 1597, il étudie la théologie et est ordonné prêtre en 1600. Il est alors beaucoup plus occupé à penser à sa situation matérielle qu'à la sainteté. Il va à Rome, revient à Toulouse et devient précepteur, obtient d'une riche veuve quelques biens. Il vole ensuite un cheval, le revend, et s'embarque à Marseille pour rejoindre Narbonne par la mer. Il disparaît alors pendant deux ans. Quand il revient en France, il explique que lors de ce périple maritime, le navire fut capturé par les barbaresques. Il est emmené en captivité à Tunis. Dans cette ville, il fut vendu à un vieillard qui lui apprit l'archimie et l'alchimie. Après maintes péripéties, il revint en France en 1607. Retour à

Paris, il continue une vie misérable de clerc désargenté. C'est en 1610 qu'il est nommé aumônier de Marguerite de Valois. Là commence son apostolat véritable au service des pauvres.

Il est inutile de détailler l'immense Oeuvre de Vincent Depaul au service des déshérités. Quelques exemples et quelques chiffres suffisent : soins aux malades, aides aux mendiants, secours aux victimes des guerres et des famines, construction de treize maisons pour recevoir les enfants trouvés, organisation de collectes, etc. A Paris, chaque semaine, 6000 livres de viande, 3000 oeufs, des monceaux d'ustensiles, de vêtements sont collectés chaque semaine. En 1652, les seules filles de la charité pour la paroisse St-Paul nourrissent 5000 pauvres par semaine !

S'il est sûr que les finances de l'état furent largement ouvertes au futur saint, l'histoire officielle ne parle évidemment pas de ses ressources alchimiques. Quelques historiens énoncent même comme hypothèse fort probable que la captivité en Tunisie est une invention du prélat pour masquer une période trouble de sa vie en France, vie picaresque et fort peu édifiante.

Pourtant, deux courriers écrits par Vincent de Paul, l'un du 24 juin 1607 et l'autre en janvier 1608, attestent des connaissances transmutatoires du prélat. Il est vrai qu'il ne faisait pas bon de parler du grand Oeuvre et de sa réussite. Cet adepte célèbre et inconnu a appliqué cette maxime à la lettre, faire beaucoup, taire toujours.

Toujours taire fut une nécessité des alchimistes. Beaucoup trop payèrent de leur vie le non-respect de cette obligation de discrétion.

L'AIGLE ET LE LION.

LE COMBAT DES DEUX NATURES.

L'aigle et le lion, symboles chers à Basile Valentin, sont aussi les deux dragons de Nicolas Flamel ou l'acier et l'aimant de Philalèthe. Ils symbolisent les deux natures, l'une volatile, l'autre fixe. On retrouve donc les deux principes mercuriels et sulfureux.

Les matériaux du soufre philosophique : les trois planètes rouges, successivement le Soleil, Vénus et Mars, et pour le mercure philosophique, les planètes blanches, la Lune, Jupiter, Saturne.

En reprenant les principes philosophiques, le combat des deux natures, l'une active, masculine et fixe, l'autre passive, féminine et volatile, va, sous l'action de l'agent igné, provoquer une liquéfaction des matériaux. Les vieux Maîtres affirment toujours que la pierre philosophale est la conjonction des quatre éléments terre, air, eau, ciel.

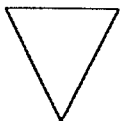
La littérature est très proluxe sur le combat des deux natures. Mais comme à l'habitude, le lien philosophique est trop discrètement suggéré. La plupart des livres se contentent de nous symboliser le père et la mère, l'aigle et le lion, le dragon et la salamandre, et bien d'autres animaux que l'on retrouve tout le long de l'élaboration philosophale. Or, l'envol de l'aigle n'est possible qu'avec un second mercure, que l'on ajoute dans le vaisseau. Le terme mercure, utilisé une fois de plus pour égarer le lecteur, est un artifice. C'est du lien philosophique qu'il s'agit. Et les sept composants, correctement travaillés, finiront par n'en former qu'un seul.

LES QUATRE ELEMENTS.

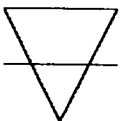
FEU.



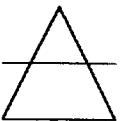
EAU.



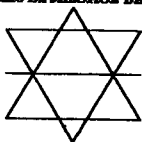
TERRE.



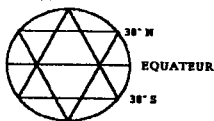
AIR.



LE SCEAU DE SALOMON BARRE



Le globe terrestre



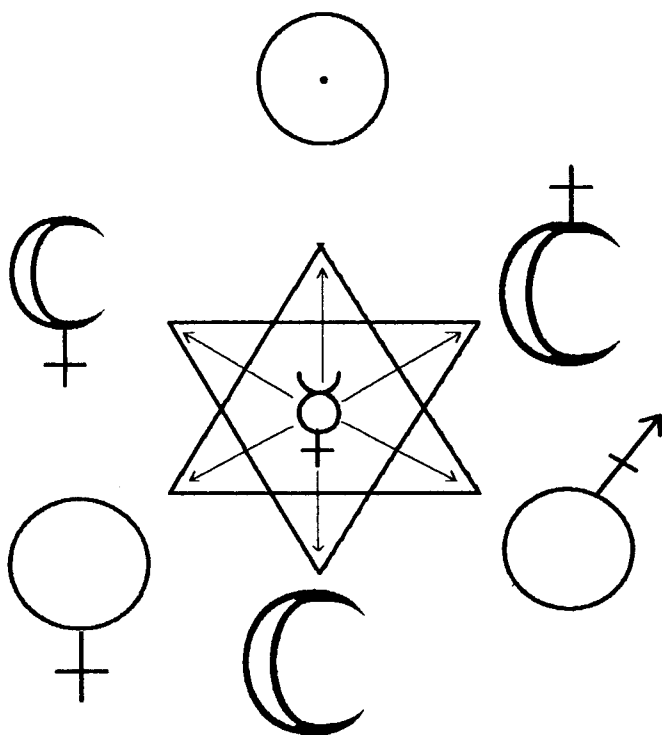
Le pôle Nord et le pôle sud, l'équateur et les 30° parallèles.

Hermétiquement : la conjonction des quatre éléments en un seul, le globe terrestre. Le travail des quatre éléments (principes), qui, dans la pierre philosophale, sont unis en un seul pour former la quintessence des matières terrestres.

Le sceau de Salomon, probablement d'origine égyptienne, mais repris par ce roi initié, devenu depuis le symbole majeur du Judaïsme, lui est bien antérieur (tout comme la croix catholique ou le croissant de lune musulman). Ce symbole alchimique par excellence illustre parfaitement la conjonction symbolique terrestre.

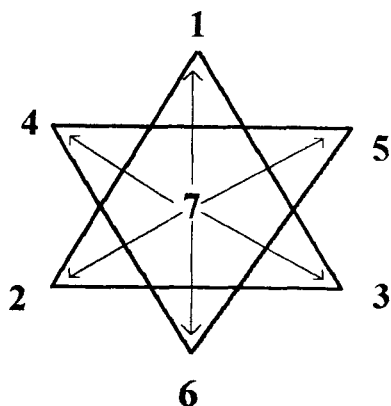
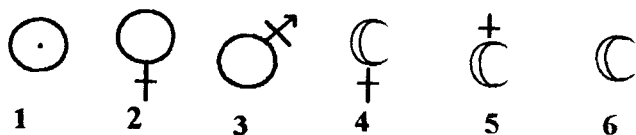
LA CONJONCTION DES

QUATRE ELEMENTS.



**AVEC LES SIX PLANETES
SYMBOLIQUES.**

LES METAUX PLANETAIRES.



1 + 6 = 7 = Soleil + Lune. (or et argent).

2 + 5 = 7 = Vénus + Saturne. (cuivre et plomb).

3 + 4 = 7 = Mars + Jupiter. (fer et étain).

LES RÈGNES DE L'OEUVRE OU LA GRANDE SEMAINE.

MERCURE	DEBUT	Premier Oeuvre
SATURNE	LE VIEILLARD	
JUPITER	LE MARIAGE	Le féminin
DIANE	LE COMPLEMENT	
VENUS	LA BEAUTE	
MARS	LA FIXATION	Le masculin
APOLLON	LE SOLEIL	

Selon la tradition, la semaine philosophique est l'expression des stades successifs du grand Oeuvre. Les planètes métalliques déifiées développent leur puissance selon un ordre établi et immuable.

Comme à l'accoutumée, il faut se méfier des affirmations des auteurs, surtout quand elles sont en langage clair.

Si Mercure peut représenter le premier Oeuvre, les travaux préparatoires, ce métal ne rentre pas dans le grand Oeuvre. Une fois les travaux d'épuration terminés, le premier acte du laborant est d'obtenir, en vaisseaux séparés, le soufre philosophique d'une part, le mercure philosophique de l'autre. Les livres hermétiques commencent à partir du second Oeuvre.

La semaine philosophique, telle qu'elle est exposée, incite évidemment à l'erreur. Saturne figure le vieillard, alors que la planète métallique qui lui correspond symbolise le plomb. Mais le vieillard représente aussi le père des métaux...

Jupiter, le Dieu des Dieux, est uni à Mars dans les croquis précédents. Dans la semaine, il se retrouve avec Saturne et Diane, et représentent l'élément féminin, donc mercuriel.

Quant à Vénus, symbole de la planète du cuivre, métal masculin, elle se trouve dans l'élément sulfureux, alors qu'elle incarne la beauté, la grâce et la féminité.

A la fin apparaît Apollon, le lion rouge qui symbolise l'or. De l'avis des Maîtres, ce métal ne rentre pas dans l'élaboration philosophale. Apollon symbolise le père des métaux, et pourtant, c'est lui le dernier de la semaine.

Ces multiples contradictions, sciemment entretenues dans la littérature hermétique, dissimulent la vérité. La semaine philosophique doit être lue de bas en haut.

Apollon est le lion rouge qui coagule au creuset avec Mars le fer et Vénus le cuivre. Diane, Saturne et Jupiter sont les métaux blancs qui composent le mercure philosophique. Mercure est la semence, le sel d'union.

• • •

QUATRIEME PARTIE.

LE GRAND ŒUVRE.

LE MODE OPÉRATOIRE.

Le grand Oeuvre : le but de tout alchimiste, vérification de la justesse philosophale, que beaucoup, noyés dans la mer du symbolisme, ne trouvent jamais.

Si les livres décrivent de manière allégorique les étapes importantes de la chrysopée, aucun n'aide vraiment à l'identification physique des composants et au début de l'Oeuvre. Chacun des grands Maîtres s'y entend pour brouiller les cartes, tout en gardant les atouts dans sa manche. Le but de ce dernier chapitre est de combler les vides hermétiques. La plupart des alchimistes, après des années à tenter de décrypter les arcanes de la quintessence minérale, finissent par penser, devant la multitude de potentialités métallogéniques suggérée par les textes, que l'élaboration philosophale est très compliquée, demande beaucoup de temps et d'efforts, un matériel coûteux et de ce fait répugnant à entamer le travail au fourneau.

Si l'étude spéculative est indispensable, car elle est formatrice de l'évolution psychique qui conduit à l'adeptat, la réalisation concrète est obligatoire. Si tel n'était pas le cas, la philosophie hermétique ne différerait pas des autres initiations. Il est vrai que beaucoup d'alchimistes spéculatifs ont acquis une grande sagesse mentale avec l'austérité que

demande l'effort de décryptage. L'obligation de passer à la pratique devient moins importante.

Bien des alchimistes n'ont pas ouvert un livre de chimie contemporaine. Cette chimie n'a pas grand-chose à voir avec la vieille sagesse, mais elle permet une approche des divers matériaux métalliques. Et surtout, après l'étude livresque, elle ramène l'alchimiste vers la matière physique.

Les livres décrivent peu les métaux de base du grand Oeuvre. Ils permettent à l'étudiant de chiffrer le nombre de composants, d'apprendre les cycles du premier Oeuvre, du second et du troisième. Mais aucun ne donne en langage clair les clés du départ de l'Oeuvre. Il est probable que la littérature d'Hermès s'adressait à des métallurgistes chevronnés, et à tous ces anciens métiers où l'apprentissage métallique constituait la base des connaissances professionnelles. Il reste peu de gens qui, par leur activités professionnelles, sont en contact avec le règne métallique. Et sur ce petit nombre, très peu sont à la recherche d'une quête initiatique. L'apprentissage des manipulations de métaux, pour la plupart, est un domaine inconnu.

L'auteur a eu cet avantage. Toute sa famille travaillait dans les métaux précieux, au niveau artisanal. La fabrication, la soudure, la fonte, l'épuration des métaux par les acides font partie des obligations de cette profession. Depuis l'enfance, voir de près le travail des métaux ôtait les appréhensions du labeur opératoire. Quand le mystère de plus en plus passionnant qu'est la pierre philosophale devint une occupation permanente, j'avais toujours à l'esprit que les livres, derrière leur texte déroutant, parlaient des métaux que je travaillais quotidiennement. Le travail d'identification restait le même, mais la connaissance du métal me faisait garder en première réflexion le but final de la quête.

Ce chapitre fait partager toute cette expérience. Trouver les composants du grand Oeuvre dans la littérature hermétique m'était moins difficile que pour les autres

alchimistes. La démarche métallique, s'agissant par exemple des traités du Moyen-âge permettait facilement d'éliminer tous les minerais (bismuth) que les métallogénistes ne connaissaient pas à l'époque. Le nombre de matériaux adéquats se réduisait à quelques dizaines, et la symbolique éliminait beaucoup de ces métaux, métalloïdes ou minéraux. Trouver les matières ne prit que quelques années. La façon de les travailler, plus difficile, requérait encore un appréciable délai.

Cette quatrième partie comporte plusieurs chapitres. Il faut en premier apprendre la théorie des manipulations et des possibilités de transformation métallique.

Le deuxième chapitre éclaire les comparaisons entre la symbolique et le grand Oeuvre métallique.

Le troisième chapitre décrit l'élaboration philosophale.



LA CHYMIE DES METAUX.

Il est indispensable à tout étudiant de connaître les techniques de base du traitement des métaux. Les matériaux utilisés par les alchimistes doivent être absolument purs. Si, auparavant, il était aisé de se procurer les minerais directement à la mine, il n'en est plus de même aujourd'hui. Des techniques chimiques et métallurgiques permettent d'épurer les minerais. Comme les matériaux du commerce n'ont pas tous les mêmes intensités de traitement, l'étudiant peut prendre des matières brutes pour commencer le travail. L'autre méthode consiste à acquérir des matériaux du commerce, et à les épurer. Ce long apprentissage de la manipulation des métaux est certes fastidieux, pressés que sont les alchimistes de commencer l'Oeuvre. Mais, la manipulation d'acides, de métaux en fusion est délicate. Le meilleur moyen consiste à travailler lentement, ces matières sont dangereuses.

Seuls ceux qui avaient la chance de pouvoir travailler auprès d'un alchimiste expérimenté, donc rompu au labeur concret pouvaient envisager une maîtrise plus rapide de l'élaboration philosophale.

Ces paragraphes s'adressent à tous ceux qui n'ont jamais eu de pratique directe avec un métal en travail. Il est évident que l'ouvrier verrier, l'artisan travaillant dans les métaux précieux, le prothésiste dentaire et d'autres souriront à l'évocation de cet ABC du premier contact avec des matériaux d'usage courant pour eux.

La première chose à souligner, car la plus importante, est que travailler un métal au feu est dangereux. Les

températures requises, même pour ceux qui ont une fusion basse, comme l'étain (231,8°C) ou le plomb (327,8°C) peuvent occasionner de très graves brûlures. Il faut donc prendre de solides précautions avant d'entreprendre tout labeur au fourneau.

Il convient de disposer d'un local ou d'une pièce dans laquelle le pratiquant puisse déjà stocker ses matières, et son outillage (comme les bricoleurs pratiquent). Le futur ouvrier doit s'assurer de l'absence de matériaux inflammables, et cela dans toute la pièce, sol murs plafond. Tant qu'à bien faire, ce local sera baigné par la lumière solaire, le large spectre de celle-ci offrant une gamme complète, et en conséquence permet d'apprécier au plus juste les couleurs (si les ouvertures sont trop étroites ou mal orientées, il est possible de trouver des solutions d'appoint avec des tubes fluorescents imitant la lumière du jour, mais l'acquéreur devra particulièrement faire attention lors de ses achats, la gamme de ces tubes étant très étendue et la dégradation des gaz qui rentrent dans leur composition est plus ou moins rapide et fait donc varier la luminosité suite à une utilisation prolongée).

Mieux vaut l'écrire, bien que cela puisse paraître superflu, mais le mieux est que ce local ferme à clef, aussi bien de l'extérieur, pour éviter des visites pendant les absences, que de l'intérieur pour parer à des entrées soudaines qui peuvent faire sursauter.

Pour ceux qui vivent en appartement, et qui donc risquent des problèmes d'aération, la présence d'une hotte aspirante d'un modèle puissant et, obligatoirement avec une ventilation extérieure, est indispensable. Mais il reste flagrant que le mieux est d'avoir un local isolé du voisinage.

Il faudra prévoir le matériel de sécurité, tel qu'un bon extincteur ainsi qu'un seau de sable. Une bonne manière de s'éviter bien des désagréments, l'expérience aidant, s'il arrive

d'échapper un bocal contenant un produit corrosif ou une lingotière avec du métal en fusion consiste à disposer des claies au sol (ces claies en bois dur peuvent s'acquérir chez les marchands d'outillage pour orfèvres et bijoutiers, même d'occasion à des prix bas). En cas de chute, elles limitent la diffusion de la matière et protègent efficacement les chaussures.

Un mot justement sur l'habillement. L'image de l'alchimiste, avec sa longue toge de bure ou de lin grossier fait partie de l'imaginaire. Optez pour les chaussures en cuir épais, le pantalon en toile jean, le tee shirt épais à manches longues et le tablier de cuir des ouvriers de la métallurgie, ou des maréchaux-ferrants. Tout cela est déjà assez chaud quand un four marche dans une pièce.

Tout d'abord, le laborant doit prévoir de nombreuses étagères. Si, au début elles sont vides, la place, au vu des essais, des limailles, des produits, et des composants, vient vite à manquer. Un petit établi, même artisanal, doté d'un étau et d'une petite enclume, est aussi fort utile ; s'ils ne sont pas strictement indispensables, ils rendent néanmoins bien des services.

Dans un premier temps, pour un apprentissage des manipulations, point n'est besoin d'investir dans du matériel coûteux. Pour les chauffes douces (les évaporations) un petit bec Bunsen est suffisant. Il permet de toute façon d'atteindre des températures qui permettent de fondre le plomb, de concentrer les acides, etc. Relié à une bouteille de gaz ou au gaz de ville, l'encombrement de ce petit appareil tient plus à la sécurité qu'il faut observer autour.

Pour les premiers outils, le petit matériel de ferronnerie est le plus adapté pour les puristes. Il faut évidemment des creusets de différentes tailles, des lingotières, une petite bigorne, des pinces à feu, de très bonnes limes d'acier (on trouve fréquemment du très bon matériel à des coûts

dérisoires, dans les ventes aux enchères de province, ou dans des ventes de succession, des brocantes, etc.). Le meilleur moyen de s'initier au travail au fourneau procède, dans un premier temps, à s'habituer au maniement des métaux blancs. La fonte du plomb, par exemple, si elle ne requiert pas de hautes températures, va permettre d'apprendre à manipuler des matériaux chauds. Ensuite, le laborant personnalisera son atelier (aires de travail, surface de refroidissement, coin isolé pour les travaux avec les acides etc.). Viendront ensuite les techniques d'épuration de ces métaux, qui permettent de s'initier au maniement des acides à chaud. Le délai est assez court jusqu'à l'étape suivante, celle où l'étudiant entamera les dissolutions acides.

La première préoccupation de l'alchimiste est d'organiser son local pour les travaux.

En respectant les consignes des anciens, l'étudiant va se procurer des matières minières, s'il le peut, pour les préparer au labeur. Dans le cas où l'impossibilité de trouver ces minerais est patente, le laborant devra acquérir des composants du commerce. Le travail d'épuration par grillage prend toute son importance. Je ne vais pas dans ces pages détailler tous les processus d'épuration des métaux. Un livre sur la chimie métallique, est aisément trouvable dans le commerce. Une forge est nécessaire, même à charbon. La forge doit disposer d'un conduit d'évacuation des fumées. Par expérience, passées les premières appréhensions du travail sur des matières à haute température et donc des évidentes précautions que l'étudiant doit absolument respecter, une véritable boulimie d'exercices de fusion prend tout apprenti manipulateur. Travailler le métal, activité nouvelle et, pour l'alchimiste, évocatrice du début de la phase concrète de sa philosophie, l'amène vite à faire des essais dépassant le cadre de sa quête. Cette communion que l'on perçoit à voir les minéraux et métaux se transformer, changer de couleur, vivre enfin sous les yeux provoque une

envie d'expérimentation accrue. Si le fer ou le cuivre dégagent pendant leur travail une émanation agréable, d'autres minéraux, métaux et composants comme le mercure et le soufre émettent des gaz toxiques. D'où l'obligation d'avoir une cheminée possédant un tirage efficace, et de prendre toute précaution quant à l'éventualité d'échappements toxiques ou désagréables (urticants).

Le futur laborant doit absolument se rendre compte de visu des matériels de chimie qu'il devra utiliser. Le meilleur moyen reste de visiter un magasin d'articles pour laboratoire et un autre de fournitures pour artisans des métaux précieux. Là, l'étudiant y trouvera le matériel nécessaire à ses travaux : cornues, béchers, brûleurs, pipettes, vases à essais, etc. Chez les seconds, les creusets, appareils de chauffe, pinces à feu, mortiers et pilons, etc.

Il faudra ensuite acquérir ces matériels.

• • •

QUELQUES NOTIONS DE CHIMIE.

L'objet de ce chapitre n'est pas d'instruire le lecteur sur la chimie métallique en général. Les librairies scolaires et universitaires regorgent de manuels forts documentés. Rappeler quelques notions chymiques et alchimiques sur les produits utilisés pour le grand Oeuvre est suffisant.

Dans le classement actuel, il existe trois grandes familles de matières.

Les minéraux	(grès, gypse, calcaire, silice).
Les métalloïdes	(soufre, bore, azote).
les métaux	(cuivre, or, argent, platine, wolfram).

Dans la symbolique alchimique, le père des métaux est le trait d'union entre les minéraux et les métaux. C'est donc dans les métalloïdes qu'il faut chercher cet élément essentiel du grand Oeuvre.

Dans le grand Oeuvre, les métaux sont utilisés sous forme de sulfates ; certains ont cru que les azotates (ou nitrates) composaient le mercure des philosophes. C'est une erreur. Si l'alchimiste Geber a découvert l'acide nitrique avant l'an 1000 (au huitième siècle, si je me souviens bien), il l'a appelé l'acide azotique (du grec, a, privatif, azoth, zoé, la vie ; donc acide privé de vie).

La différence entre la voie sèche et la voie humide, outre la température plus chaude de la première, vient des états des matières. La première requiert des cristaux métalliques, la seconde des poudres non cristallisées.

La fabrication, en partant des métaux, de sulfates exige l'utilisation des acides sulfuriques. Albert le Grand appelait l'acide sulfurique le vitriol romain. Le premier labeur de tout alchimiste est donc d'épurer ses métaux de base, et ensuite de les travailler à l'acide. Tous les Maîtres insistent sur la pureté des composants.

Le lecteur aura maintenant compris que le soufre philosophique des alchimistes n'est pas le métalloïde jaune, mais un mélange de différents sulfates. Le mercure philosophique est un mélange d'autres sulfates. L'union de ces composants donne le "mercure double igné" des sages. Bien des alchimistes ont cherché la chrysopée en partant des sulfures naturels ; long et inutile travail, le soufre et le mercure sont des produits transformés par l'homme.

Les trois composants :

Soufre philosophique : union de trois sulfates, les métaux rouges.

Mercure philosophique : union de trois sulfates, les métaux blancs.

Sel philosophique : lien alcalin entre les deux matières.

• • •

GENERALITES SUR LES SULFATES.

Etat naturel. Plusieurs sulfates existent dans la nature : le sulfate de chaux ou pierre à plâtre, qui forme de nombreux amas dans les environs de Paris ; le sulfate de baryte, utilisé dans la préparation de tous les sels de cette base, et le sulfate de magnésie, qui existe en dissolution dans les eaux d'Epsom. Le sulfate d'alumine et le sulfate de strontiane sont aussi très répandus.

Préparation. Plusieurs procédés généraux peuvent être employés pour la préparation des sulfates.

1° Par l'action de l'acide sulfurique. On peut faire agir l'acide sulfurique sur un métal ; c'est ce qu'on réalise avec les métaux que l'on trouve communément dans le commerce. La réaction se fait à froid avec le zinc, à une température peu élevée avec le cuivre et le mercure.

2° Par le grillage des sulfures naturels. La plus vieille méthode des alchimistes avant la découverte de l'acide sulfurique. C'est d'ailleurs en grillant les sulfures naturels de fer et de cuivre que se produit la plus grande partie du sulfate de cuivre et de fer du commerce.

3° Par double décomposition. On obtient des sulfates insolubles, tels que le sulfate d'argent, le sulfate de plomb et le sulfate de baryte, en décomposant l'azotate de la base correspondante par un sulfate double.

Propriétés physiques. Les sulfates sont des corps solides, généralement solubles dans l'eau. Cependant ceux de

plomb sont insolubles ; les sulfates d'argent et de sous-oxyde de baryte sont peu solubles.

Propriétés chimiques. Les sulfates alcalins et ceux de chaux, de baryte, de magnésie et de plomb ne sont que difficilement décomposables par la chaleur. Les autres se décomposent à une température élevée.

• • •

GÉNÉRALITÉS SUR L'ACIDE SULFURIQUE.

L'acide sulfurique, encore appelé huile de vitriol ou acide vitriolique, paraît avoir été connu dès le treizième siècle. Pendant longtemps on l'a retiré du vitriol vert (sulfate de fer).

Etat naturel. L'acide sulfurique, combiné avec les bases, est très courant dans la nature (ex : sulfate de chaux, sulfate de baryte, etc.). Il existe à l'état libre dans quelques sources aux environs des volcans. Cet acide résulte de l'oxydation lente par l'air humide, du gaz sulfureux exhalé par les terrains volcaniques.

Cette même oxydation expliquait la présence de l'acide sulfurique dans les eaux de pluie des grandes villes industrielles, où l'on brûlait la houille renfermant toujours un peu de sulfure de fer. Ce sulfure produit en brûlant de l'acide sulfureux. Celui-ci, au contact de l'air humide, se transforme en acide sulfurique qui se retrouve dans les eaux de pluie.

La préparation de l'acide sulfurique repose sur l'oxydation de l'acide sulfureux par les composés oxygénés de l'azote, et sur les réactions qui se produisent entre les composés oxygénés de l'azote de l'air et la vapeur d'eau. Les alchimistes préparaient l'acide sulfurique en partant du soufre. L'acide sulfureux a été connu en même temps que le soufre. Ce gaz se dégage des volcans en activité. On peut penser que les anciens fabriquaient de l'acide sulfurique en faisant brûler du soufre, qui formait alors le gaz acide sulfureux. Le gaz, mis en présence de vapeur d'eau, forme de

l'acide sulfurique liquide chargée de produits nitreux (dissolution et coagulation).

Les matériels pour fabriquer de l'acide sulfurique sont assez onéreux pour le postulant. On trouve maintenant dans le commerce des acides propres. Mais ces acides contiennent quelquefois des impuretés, dont le poids peut s'élever jusqu'à 2 ou 3 pour 100 du poids de l'acide. Ces impuretés sont surtout du sulfate de plomb provenant de l'attaque des bassins d'évaporation et des produits azotés. Il contient en outre des acides arsénieux et arséniques ainsi que de l'acide sélénieux, quand l'acide sulfureux employé résulte du grillage des pyrites arsenicales et souvent sélénifères. On reconnaît la présence de plomb en faisant passer un courant d'acide sulhydrique dans l'acide étendu de son poids d'eau. Il se forme un précipité de sulfure noir.

Les produits azotés se reconnaissent à la coloration qu'ils donnent aux cristaux de sulfate de protoxyde de fer immergés dans l'acide sulfurique impur. Cette coloration, due à l'absorption du bioxyde d'azote par le sulfate, est rose, s'il n'y a que des traces de produits nitreux ; elle devient brune, si ces produits sont en quantité notable.

La présence de l'arsenic se constate avec des appareils (appareil de Marsch).

On se débarrasse des composés nitreux en ajoutant à l'acide un peu de sulfate d'ammoniaque ; on a alors, sous l'influence d'une douce chaleur, dégagement d'azote et de protoxyde d'azote.

Pour achever la purification de l'acide sulfurique, il faut le distiller dans une cornue de verre, communiquant avec un ballon refroidi. Cette distillation exige certaines précautions ; car, à cause de la viscosité du liquide et de son adhérence pour le verre, les bulles de vapeur ne prennent naissance qu'aux points les plus chauds, et à une température où leur force élastique est beaucoup plus forte que la pression atmosphérique. Une fois formées, ces bulles se gonflent

rapidement et soulèvent brusquement le liquide qu'elles traversent, de sorte que celui-ci, en retombant, produit un choc capable de briser la cornue. On évite ces soubresauts en mettant au fond de la cornue quelques fils de platine qui permettent aux bulles de se former plus facilement et rendent l'ébullition plus régulière.

Parmi les métaux, l'or et le platine sont sans action sur l'acide sulfurique. L'argent, le mercure et le cuivre donnent, avec l'acide sulfurique concentré, de l'acide sulfureux et un oxyde qui s'unit à la portion d'acide non décomposée pour donner un sulfate.

Le fer, le zinc et tous les métaux qui décomposent à froid produisent, avec l'acide étendu, un dégagement d'hydrogène. Quand l'acide est concentré, l'hydrogène, au lieu de se dégager, réagit, avec élévation de la température, sur l'acide sulfurique, et produit du soufre ou de l'acide sulfhydrique.

L'acide sulfurique est obligatoire pour l'obtention du soufre et du mercure philosophique. Les alchimistes ont toujours insisté sur la pureté des composants du grand Oeuvre. Il est donc nécessaire de s'assurer de la pureté de cet acide du commerce. Se familiariser avec les manipulations des acides est indispensable avant tout travail philosophique. Les anciens obtenaient les sulfates par grillage des sulfures naturels. La découverte de l'acide sulfurique a simplifié la tâche des alchimistes, mais il doit être pur.

• • •

GENERALITES SUR LA POTASSE.

Sous le nom très impropre de potasse, on désigne le carbonate de potasse impur, que fournit l'incinération des végétaux terrestres. Les plantes qui poussent loin de la mer renferment de grandes quantités de potasse, combinées avec des acides organiques, comme l'acide acétique, l'acide oxalique ou l'acide tartrique. Aussi, quand on les brûle, laissent-elles un résidu grisâtre, appelé cendres, dans lequel la potasse se trouve à l'état de carbonate, mêlé avec des chlorures, sulfates, phosphates ou silicates qu'un lessivage méthodique permet de séparer facilement. Toutes les plantes ne donnent pas la même quantité de cendres ; les plantes herbacées en donnent plus que les plantes ligneuses.

Le poids des cendres varie pour une même plante avec la nature du terrain. Les différentes parties d'une même plante n'en fournissent pas la même quantité. Dans les arbres, l'écorce en donne plus que les feuilles, celles-ci plus que les branches, les branches plus que le tronc.

Ces cendres ont une composition complexe variable ; elle contiennent une partie soluble formée de carbonate de potasse, de sulfate de potasse et de chlorure de potassium, avec des traces de silicates de potasse. La partie insoluble est surtout composée de carbonate de chaux, avec un peu de phosphate de chaux et de silice. Le poids de cendre et de carbonate de potasse varie selon les espèces.

Pour 1000 parties de bois

	cendres	potasse.
Sapin	3,40	0, 47
hêtre	5, 80	1, 27
Frêne	12, 20	0, 74
Chêne 1	3, 50	1, 50
Orme	25, 50	3, 90
Saule	28, 00	2, 85
Vigne	34, 00	5, 50
Fougère	36, 40	4, 25

Incinération. L'incinération se pratique surtout dans les contrées où les forêts sont abondantes, et les moyens de transports difficiles ou onéreux,. On utilise aussi pour cet usage les plantes herbacées qui couvrent les immenses steppes de la Russie, et les broussailles que fournit l'exploitation des forêts. Les plantes, peu à peu desséchées par une longue exposition à l'air, sont brûlées dans des fosses de un mètre environ de profondeur, soit sur des aires planes, bien battues, et abritées du vent. On alimente le feu jusqu'à ce qu'on ait assez de cendres.

Lessivage. Les cendres ainsi obtenues sont lessivées dans des tonneaux. L'eau qui a séjourné douze heures sur une première masse en a dissous la plus grande partie des matières solubles ; on la soutire et on la verse sur des cendres neuves, pour qu'elle s'enrichisse encore plus, pendant qu'on verse sur les premières une nouvelle quantité d'eau qui leur enlève encore des sels solubles. Après trois ou quatre lessivages successifs, les cendres ne contiennent plus que des matières insolubles. Les eaux enrichies sont évaporées, et donnent le salin, matière solide, de couleur brune. Ce salin, calciné au contact de l'air, pour brûler les matières organiques, qui lui donnent la couleur brun noirâtre, fournit

un produit grisâtre, qui n'est autre que la potasse brute du commerce.

Les plus belles potasses, celles où les matières organiques ont été bien brûlées, sont blanches ; on les appelle perlasse (cendres perlées).

Raffinage. Pour extraire des potasses brutes le carbonate de potasse, on les traite à froid par leur poids d'eau. Le carbonate de potasse se dissout presque seul, parce que le chlorure de potassium et le sulfate de potasse sont très peu solubles dans une dissolution de carbonate de potasse. La liqueur décantée et évaporée donne la potasse raffinée, ou carbonate de potasse du commerce ; il contient un peu de carbonate de soude. Pour éliminer le carbonate de soude, il suffit de traiter la matière à l'eau bouillante. Le carbonate de potasse se dissout, tandis que le carbonate de soude reste insoluble dans ces conditions.

Indépendamment des potasses naturelles, on trouve dans le commerce des potasses provenant des salins de betteraves et de la potasse artificielle.

Il est probable que bien des néophytes en alchimie ont cru que le carbonate de potasse figurait le sel philosophique. J'ai moi-même travaillé avec cette matière des années durant, des années de désespoir philosophal. Le sel philosophique est un sel double hydraté de chlorure de potasse. Et, à mon humble avis, les alchimistes l'extraient de l'eau de mer des marais salants. Tout ce que j'ai écrit ci-dessus devait être fait pour perdre l'ignorant.

Bien des alchimistes débutants ont cherché le symbolisme de Latone, de la tonne, du tonneau. Certains pensaient que le chêne, et son extrait de tanin, pouvait constituer une matière philosophique. Latone symbolise le tonneau que prenait l'alchimiste pour épurer sa potasse. Le chêne était le bois utilisé pour faire des cendres. Arbre appelé aussi roi de la forêt, il était d'abord l'arbre sacré des religions celtes, et honoré en tant qu'arbre de vie. Les

tonneaux étaient souvent faits en chêne. Mais ces opérations, mélangées dans la littérature avec des recettes de spagyrie, sont trop évasives. Il ne fait pas de doute que l'eau de mer offre de bien meilleurs avantages que les cendres. D'ailleurs, la mer hermétique et ses rochers symbolisent bien une extraction du milieu aquatique, et les différents poissons-symboles la matière des sages.

• • •

LA SYMBOLOGIE METALLIQUE.

Les alchimistes désignaient les ingrédients métalliques du grand Oeuvre et les métaux archimiques par des symboles usuels, que la chimie a perdu.
En voici quelques uns.

L'antimoine.

L'antimoine a été décrit par Basile Valentin.



Le sel de terre ou nitre. Le salpêtre des philosophes.



Le sel philosophique.

Un des noeuds gordiens de l'Oeuvre. Souvent confondu avec le précédent.



Le sulfate de cuivre.

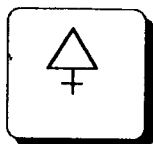
Le vitriol bleu des philosophes.



Le sulfate de fer.

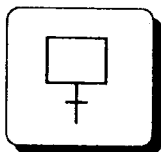
Le vitriol vert.



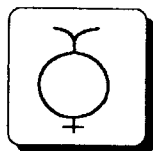


Le soufre philosophique. Le triangle haut du sceau de Salomon.

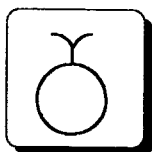
La croix indique le travail, la crucifixion du métal.



La pierre philosophale. Le carré fermé est l'harmonie des quatre éléments.



Le mercure philosophique. Ce symbole apparente le mercure des philosophes au mercure commun. Sauf qu'il est surmonté de l'aigle, à la place de la lune.



Le réalgar ou sulfure naturel d'arsenic. Le père des métaux

LES MANIPULATIONS ALCHIMIQUES.

La littérature hermétique cite le nombre douze comme étant le nombre de manipulations que le laborant doit effectuer pour arriver à la pierre philosophale. Comme à l'accoutumée dans la littérature d'Hermès, ces opérations sont décrites de façon symbolique, varient selon les auteurs et ne sont pas placées dans le bon ordre.

Quelques listes de ces opérations.

- La conjonction.
- La putréfaction.
- L'extraction ou l'imprégnation.
- L'ablution ou la mondification.
- La jubilation ou la sublimation.
- La germination.
- La fermentation.
- L'illumination.
- La nutrition.
- La fixation.
- La multiplication.
- La revivification.
- La perfection.

La calcination.
La solution.
La séparation.
La conjonction.
La putréfaction.
La calorisation.
La congélation.
La cibation.
La sublimation.
La fermentation.
L'exaltation.
La multiplication.

La calcination.
La congélation.
La fixation.
La dissolution.
La digestion.
La distillation.
La subtilisation.
La séparation.
L'incération.
La fermentation.
La multiplication.
La projection.

La symbolique de ces opérations a varié avec les auteurs. Il est pratiquement impossible de s'y retrouver. De plus, les significations de certains termes ont changé : au dix-septième siècle, le vocable calcination signifiait la réduction d'un métal en chaux, (oxyde ou chlorure), tandis que dans la définition chimique actuelle, le mot calcination exprime

exactement l'inverse (passage de l'état d'oxyde à l'état métallique).

L'étudiant ignore aussi quels sont les stades de l'Oeuvre. Ces suites d'opérations ne permettent pas de savoir avec exactitude si l'auteur a commencé son énumération au stade préparatoire, au premier, au second, ou au troisième Oeuvre. Mais comme il est commun de voir les auteurs occulter le début de l'Oeuvre, et de commencer leurs ouvrages au début du premier Oeuvre, quand ce n'est pas du second, que ces opérations citées évoquent un point avancé de l'Oeuvre.

Dans la troisième liste, le mot incération signifie : action d'incorporer de la cire à une autre substance. On peut donc déduire que cette étape de l'art implique que la pierre soit obtenue. La fermentation qui suit est l'obtention de la médecine universelle.

On trouve aussi des termes moins usités :

Lixiviation (laveures, lavage de cendres pour en extraire les résidus solides)

Cohobation (action de distillations répétées afin d'obtenir une plus grande concentration)

Coction (action de cuire, mais aussi action de digestion)

Assation (coction d'un aliment dans son propre suc ; alch : assèchement)

Albification (passage à l'Oeuvre au blanc)

Rubification (passage à l'Oeuvre au rouge).

Toutes ces manipulations philosophiques sont comme à l'habitude habilement symbolisées. Mais, en prenant le texte dans son ensemble, l'oeuvrier peut arriver à démêler l'écheveau alchimique.

Il apparaît déjà en premier que si le calendrier alchimique démarre la mise en Oeuvre au mois de Mars, à

l'équinoxe de printemps, les préparations des matières, et notamment le sel philosophique, doit être préparé avant.

Il est aussi évident que le soufre philosophique et le mercure philosophique sont travaillés séparément, avant d'être unis dans un vaisseau avec le sel des philosophes.

Le soufre philosophique :

Réalgar (la réalgal ette). Sulfure naturel d'arsenic. Symbolisé par le serpent, le métal venimeux. Une autre indication que peuvent confirmer les gens proches de la nature. Les couleuvres sentent l'ail. Or, l'arsenic oxydé devient vénéneux. Chauffé, il dégage une forte odeur d'ail. C'est le Re de rebis.

Sulfate de cuivre.

Sulfate de fer.

Le mercure philosophique :

Sulfate d'argent.

Sulfate de plomb.

Sulfate d'étain.

Le sel philosophique :

(bis) Sel double hydraté de chlorure de potasse

Le lecteur peut évidemment se demander si cette liste n'est pas une vaste affabulation. Pour ceux qui ont chez eux "Le mystère des cathédrales", de mon Maître à penser, Fulcanelli, je leur recommande de l'ouvrir à la page 204 et 205. Ce vieux Maître de la rhétorique hermétique nous dispense des explications sur la nature du compost. En

partant du terme rebis, il annonce tranquillement que le Re et le Bis sont une chose double. Deux matières. Et évidemment, il suppose que le Re soit le réalgar ou sulfure naturel d'arsenic. Dans l'index des mots et expressions hermétiques figurant à la fin du livre, le lecteur s'apercevra, drôle de coïncidence, que les mots réalgar ou même orpiment n'y figurent pas. Curieuse lacune !

Le Bis est donc la première syllabe d'une matière, le sel philosophique. Mais bis signifie deux. C'est un sel double. Voilà mon aide à la tradition. L'identification du Bis est restée longtemps une énigme. J'ai longtemps cherché avec le carbonate de potasse pur, alors que le sel double hydraté de chlorure de potasse est le vrai sel philosophique.

L'auteur a longtemps cherché à quoi pouvait servir la rosée dans le grand Oeuvre. Cette eau mystique, mis à part la présence de peroxyde d'hydrogène, s'évapore comme toute eau à 100C°. Dans des opérations de métallogenèse, le rôle de ce liquide ne peut être défini. S'il est sûr que les alchimistes en utilisaient, ce n'est pas dans la cuisson du rebis alchimique, mais pour la préparation du sel philosophique. Le besoin d'avoir une eau absolument pure, et influencée par le rayonnement lunaire, motivait le pénible travail de récolte de rosée. La récolte se pratiquait par temps de pleine lune, avec de grands draps de lin. Maintenant, la pollution atmosphérique rend ce labeur difficile. Il faut récolter la rosée loin des zones urbanisées. Le futur laborant, du moins celui qui veut oeuvrer selon la tradition, devra aussi se procurer les matériaux miniers :

Marcassite	(sulfure de fer).
Chalkosine	(sulfure de cuivre).
Réalgar	(sulfure d'arsenic).
Galène	(sulfure de plomb).
Cassitérite	(bioxyde d'étain).
Argyrose	(sulfure d'argent).

Comme il est souvent difficile de se procurer des matériaux miniers, le laborant peut opter pour l'acquisition de métaux du commerce. Il devra de même les épurer complètement. Les travaux d'épuration des métaux sont certes fastidieux, mais un bon livre de chimie des métaux donne les méthodes. Seul le sulfure d'arsenic devra être acquis naturel. On peut aussi acquérir du mispickel, mélange de fer et d'arsenic.

Une autre énigme répandue dans la littérature d'Hermès provient du contenant, du fameux vaisseau du grand Oeuvre. Il est sûr que dans les périodes reculées, la fabrication du verre posait des problèmes aux alchimistes. Les vaisseaux doivent offrir toutes les qualités de solidité. Ils subissent des pressions pendant de longues périodes, à des températures élevées. Les verres maintenus longtemps à une température proche de leur fusion perdent peu à peu de leur transparence ; ils se dévitrifient. Le verre devient opaque, blanc, très dur et à peu près infusible ; il ressemble alors à de la porcelaine : de là le nom de porcelaine de Réaumur, qu'on lui a souvent donné.

Le problème pour l'alchimiste vient de l'obligation de fermer ses vaisseaux très hermétiquement. Une longue tubulure, un col de cygne est indispensable. Et l'utilisation d'une lampe de verrier est obligatoire. Quand, on trouve dans l'iconographie hermétique un pélican qui se perce le flanc, c'est le col du cygne du vaisseau qui est étanche, recourbé. Bien souvent, l'alchimiste fabrique lui-même ses vaisseaux.

Je ne saurai que le recommander. Mon autre recommandation est de prendre son temps, beaucoup de temps.

Le lecteur peut, à ce stade de la lecture, se demander si l'auteur a réalisé le grand Oeuvre. A cela, je répondrai que se taire reste la meilleure façon de préserver sa tranquillité. Et je dois respecter la Tradition. Avec les indications de la troisième partie de ce livre et cette partie présente, il sera facile d'Ouvrer pour celui qui ose.

Avec tous mes encouragements de réussite dans la Tradition.

Jean-Pascal Percheron.

Loir et Cher

Mai 1997.

• • •

NOTES.

PREFACE.

- (1). Paru dans la collection "Questions de Science" chez Hachette.
- (2). Attribuée au Comte de Saint-Germain. Rééditée en 1971 par la Bibliotheca Hermetica chez Denoël.
- (3). Correspondant en Alsace de l'OEIL DU SPHINX, association qui publie entre autres Murmures d'Irem.
- (4). Paru dans Murmures d'Irem 2
- (5). Paru dans Murmures d'Irem 4
- (6). Les différentes citations de J.P.P. sont extraites de son interview publiée dans Murmures d'Irem 8.

PREMIERE PARTIE.

- (1). L'argot, langue du Moyen-âge. Cryptage verbal des initiés.
- (2). En l'an 1640, environ, un certain Noël Pigard, alchimiste, fut pendu après avoir été déclaré faussaire. Ce descendant de Nicolas Flamel avait tout simplement manqué de discrétion. Le Cardinal de Richelieu fit faire de nombreuses tentatives au château de Rueil, à partir des notes de Pigard. Il existe de nombreux autres exemples.
- (3). Les américains, comme les français probablement, au sortir de la deuxième guerre mondiale, s'interrogèrent sur le secret philosophal. Les différents écrits alchimiques les avaient amenés à se demander, après la découverte de la fusion nucléaire, si l'or de synthèse ne résidait pas dans une "transformation douce" du noyau des atomes métalliques. La domestication de l'atome laissait à penser que des chercheurs pouvaient avoir trouvé, avec des moyens simples, ce qui leur coûtait des milliards de dollars.
- (4). Si, pendant le règne de Cléopâtre, la grande bibliothèque d'Alexandrie n'avait pas été incendiée, les réponses seraient probablement connues.
- (5). Le manque de documents écrits limite les connaissances concernant des civilisations comme les Celtes. Ne pouvant affirmer avec des preuves tangibles l'existence d'alchimistes chez ce peuple qui

migrât dans toute l'Europe (Gaëls, Galiciens, Celtibères, Celto-ligures, Bretons) et en Asie Mineure (Hellènes, Galates, Galiléens), il est inutile d'ouvrir une polémique sur des spéculations. Mais leurs légendes parvenues jusqu'à nous présentent des caractères communs avec les légendes et contes hermétiques les plus reculés.

(6). Pour mémoire, avec les croisades, la langue française s'est enrichie de plus de mille mots.

(7). Le tristement célèbre Gilles de Rays avait fait quérir en Italie un personnage nommé Francesco Prelati, alchimiste de bazar, ancien religieux, mais surtout nécromancien et démoniaque. Les sacrifices humains (que certains tentent de minimiser), furent le fait de Prelati et des comparses du connétable, comme Bricqueville. Il est fait état dans les minutes du procès de la qualité d'alchimiste de Prelati. **Il est sûr que de tels individus ont donné de l'alchimie une image désastreuse et l'ont fait assimiler à la sorcellerie la plus cruelle.** La confession faite par Gilles de Rays, lors de sa parution le samedi 22 octobre 1440, reprend les dépositions détaillées de ses complices et fait mention d'alchimie, de recours à Satan et du meurtre d'enfants (manuscrit n°2660 de la bibliothèque de l'Arsenal).

(8). Il existe évidemment des groupes d'alchimistes. Mais ces structures informelles ressemblent plus à des groupes de collectionneurs, ou de clubs sportifs, gens partageant la même occupation. Rien à voir avec les sectes ritualisées, hiérarchisées et conditionnantes. Pendant le Moyen-âge et la Renaissance, quelques ordres de l'église hébergèrent des alchimistes. Beaucoup de Maîtres furent d'ailleurs des moines, ou des prêtres. Une autre structure aida les savants hermétistes qui étaient fort nombreux et se déplaçaient beaucoup : les Francs-maçons. Citons le livre maçon, "Free Masonry and Hermeticism", 1888. "On peut même penser que la maçonnerie a recueilli des sociétés hermétiques une partie de ses formules symboliques... Par des points de contact variés, la franc-maçonnerie et l'hermétisme se sont mutuellement aidés, protégés et défendus, et il n'est pas du tout invraisemblable d'attribuer à la double influence des légendes des anciennes guildes et de l'hermétisme, contemporain de ces organismes, le véritable secret de la conservation du système de l'initiation maçonnique, de son enseignement et de sa vie mystérieuse à travers les siècles".

(9). En 1984, un ami, frère d'Héliopolis eut le tort de faire confiance à un individu soi disant initié, beau parleur, avec des connaissances théoriques certaines. Malgré mes réticences à accorder une quelconque confiance à ce personnage dont les desseins m'étaient vite apparus mercantiles, ce frère avec qui le triste sire voulait partager les

manipulations au foyer, lui confia les clés de son atelier. Bien plus tard, après que l'individu se soit évanoui dans la nature, mon ami, retour de week-end, s'aperçut que son laboratoire avait été visité. Ses livres, ses notes, ses bases, ses métaux et ses minéraux avaient disparu. Pas d'effraction ; le faussaire avait tout simplement fait fabriquer un jeu de clés. Quatre années de travail envolées. Le lecteur comprendra aisément pourquoi il faut rester prudent.

(10). Il est fort surprenant de constater que l'état, prompt à s'occuper de la vie privée de ses citoyens, laisse toute latitude à ces gredins d'exercer leur sinistre besogne. Le parapluie légal de la liberté religieuse est bien pratiqué.

(11). L'homéopathie, avec ses dissolutions, présente un point commun avec la spagyrrie.

(12). L'auteur a rencontré, en Italie, un soi-disant "grand initié de l'antique science d'Hermès", qui lui proposa, à titre exceptionnel, évidemment, de lui vendre fort cher d'ailleurs, de l'or de synthèse. J'emmenais toujours avec moi un petit nécessaire d'expertise, à savoir une fiole d'eau régale et des acides, une balance précise ainsi qu'une pierre de touche. A la proposition de cet examen rudimentaire, ce "grand Maître" fut soudain fort contrarié, reporta la transaction et ne vint pas au nouveau rendez-vous qu'il m'avait fixé...

(13). Blaise de Vigenère ; A Rouen chez Jacques Caillé.

DEUXIEME PARTIE.

(1). Les témoins de Jéhovah, secte, nient toujours farouchement la théorie de Darwin, avec des arguments les plus fallacieux. Ces démarcheurs, sous des couverts de pratiques catholiques, abusent et conditionnent les âmes simples, pour des desseins qui n'ont plus rien de catholique.

(2). J'ai eu l'occasion de voir, un soir tard, un reportage de quelques minutes sur une chaîne de télévision nationale, nous montrant deux "alchimistes" à l'Oeuvre. Je passerai sur le manque de sérieux des producteurs, qui donnaient du gay savoir une vision tronquée, montrant deux personnes occupées à la récolte liquide (avec des méthodes pour le moins contestables), sans parler de notre philosophie et surtout laissant supposer que l'antimoine qu'ils récoltaient dans les mines abandonnées d'Auvergne servait l'élaboration philosophale. Il faut être clair : la règle d'antimoine ne rentre pas dans la renaissance philosophale. Ce métal utilisé par les archimistes, sert à la composition

d'alliages, mais n'a aucune valeur du point de vue philosophique. Son nom, et sa fusibilité à une basse température, ont motivé chez les chymistes une utilisation en relation avec le plomb et l'étain. Voilà où mène une lecture superficielle des livres hermétiques ; si l'antimoine est cité dans les livres sérieux, c'est une ruse des Maîtres pour décourager ou entraîner dans une impasse les étudiants trop pressés.

(3). On peut à juste titre se demander, dans la description du laboratoire légendaire évoqué plus haut, si la présence systématique d'un volatile (corbeau ou hibou), outre leur symbolique, n'ont pas pour raison de servir de sonnette d'alarme lors des opérations archimiques et autres. Les oiseaux sont en effet très sensibles à toute dégradation de l'air.

(4). A titre d'exemple, on peut citer les rapprochements entre la vie terrestre et la vie cosmique, établis par le Docteur Lavezzari. Le nombre de pulsations d'un humain en bonne santé est de soixante douze par minute. Nombre qui correspond au nombre des années que met le soleil pour se déplacer d'un degré à travers le ciel. Le nombre de respirations est de dix huit par minute, chiffre en rapport avec celui de la mutation de l'axe terrestre sous l'influence de la lune (dix-huit ans). Mais, beaucoup plus curieux, le nombre de respirations par vingt-quatre heures est de : $18 \times 60 \times 24 = 25920$, chiffre égal au nombre d'années du cycle de précession des équinoxes. L'auteur en conclut donc que les forces qui ont édifié l'univers et le système solaire ont aussi édifié l'homme, qui est un univers en miniature.

(5). Une théorie plus intéressante que les explications religieuses a retenu mon attention. La fonte des glaces aux pôles, pour des raisons ignorées, entraînant une montée des eaux, expliquerait un déluge. Cette énorme masse servant à l'équilibre de notre sphère, la terre aurait dérivé de sa rotation axiale actuelle, n'étant plus équilibrée. Cela expliquerait pourquoi nous retrouvons maintenant des mammoths congelés en Sibérie, alors qu'ils mangeaient tranquillement (la présence de fourrage dans leur bouche l'atteste). Comment expliquer chez ces animaux paisibles la brusque congélation, si ce n'est par un phénomène majeur, cataclysmique ? Le souvenir des survivants à cette catastrophe aurait perduré chez les populations humaines primitives, transmis et embelli par la tradition orale. Mais attention : toute théorie basée sur ces faits légendaires doit être prise avec la plus grande circonspection.

(6). Il s'agit évidemment des manuscrits de la mer Morte. Ces manuscrits, retrouvés dans une grotte en Jordanie, aussi importants pour l'histoire que la pierre de Rosette, apportent en particulier une lumière exceptionnelle sur une secte juive, les Esséniens, qui aurait

influencé le christianisme primitif. Ils comportent des textes dits intertestamentaires, essentiels à la compréhension de l'histoire des religions. Quarante-sept années après leur découverte, seul un cinquième des textes a été publié. La malveillance et l'aversion pour ces travaux sont le fait du Pr Howard Strugnell, chef des travaux internationaux de déchiffrement et de publication à la Harvard Divinity School. On sait que les retards pris ne sont pas accidentels, mais qu'ils sont dus aux convictions personnelles de cet expert. Cinq spécialistes ont demandé en 1991 le départ de Strugnell. On peut espérer que d'ici quelques années, les traductions seront enfin à la disposition du public et éclaireront d'un jour nouveau (peut-être déplaisant pour certains), cette période reculée de l'histoire.

(7). "Alchimie" Eugène Canseliet. Chez Jean-Jacques Pauvert.

(8). Trois anciens traités d'alchimie. Par Eugène Canseliet. A Paris chez Jean-Jacques Pauvert. 1975.

(9). Chaudron de Gundestrup. Découvert en 1891 dans l'île de Jutland, en plaques démontées. Argent doré. Milieu du 1^{er} siècle avant J.-C.. (Musée national, Copenhague).

(10). Les versions diffèrent quant au nombre des chevaliers. Selon d'autres auteurs, ils étaient cinquante ou cinquante-deux, chiffres à mettre en relation avec les argonautes, la quête des chevaliers ressemblant sous bien des aspects à celle de Jason et ses compagnons.

(11). Dans la terminologie chimique actuelle, le mercure sublimé correspond au bichlorure de mercure. Ce composant était utilisé les siècles précédents pour traiter les maladies "galantes", particulièrement la syphilis.

(12). Ostanès. Mage philosophe d'origine médicale, ancienne contrée d'Asie divisée en principautés aryennes soumises aux Assyriens. La Médie devint un puissant empire au septième siècle avant J.-C., qui fut ensuite renversé vers 550 et réuni au royaume de Perse. Ostanès a laissé des écrits où le songe et la divination sont des aidants à la quête philosophique. Crytage très usité à cette époque.

(13). Almohades. Dynastie arabe, qui régna sur le nord de l'Afrique et l'Andalousie, de 1147 à 1269.

(14). Ce genre de phénomène, miraculeux pour l'époque, est maintenant démystifié. On sait que les cas d'hypnose collective ne sont pas rares, et participent plus d'une autosuggestion que des miracles antiques. D'autre part, cette apparition provoquée par Albert eut lieu lors d'un festin, par de fortes chaleurs. On sait qu'Albert n'hésitait pas, si des intérêts supérieurs étaient en jeu, à utiliser ces méthodes inhabituelles. D'autre part, il est possible, sans que l'on puisse l'affirmer, qu'une drogue ait été glissée dans les victuailles. Ne pas

oublier aussi les vins lourds et sirupeux, propres à créer des conditions psychiques de manipulation.

(15). "Die Edelgeborne Jungfer Alchymia" paru en 1730. De Johann Creiling.

(16). Je parle du grand Oeuvre par la voie humide. C'est la voie royale par excellence. La différence entre la voie humide et la voie sèche se situe au niveau des températures. Si la première demande des vaisseaux en verre, un feu moyen, et se pratique avec un calendrier précis, la seconde exige un feu beaucoup plus violent, et nécessite des vaisseaux en grès résistant aux hautes températures. On peut qualifier la voie humide de voie lente, et la voie sèche de voie rapide (des rapports et témoignages précis de personnes de qualité émaillent la littérature des siècles précédents de réussites opératoires en quelques heures). Mais la pierre philosophale ne s'obtient, avec sa triple quintessence, que par la voie humide. La voie sèche, déjà fort dangereuse au vu des risques inhérents à des chauffés violentes, sous pression, ne permet que d'arriver à la poudre de transmutation (bien que ?). **Je reste persuadé qu'il existe encore d'autres méthodes pour arriver à la pierre philosophale.** J'ai entendu parler d'une élaboration où la fixation des fumées composait l'arcane majeur de la réussite du grand Oeuvre. De même, certains petits malins, tentent avec l'or pépité de remplacer les minéraux venimeux ; cette expérience de transformation minérale, qui peut avoir des conséquences favorables, est plutôt une expérience d'archimie. La réalisation philosophale est la création de la pierre, dans ses trois états potentiels.

(17). "En partant du trichlorure d'or pur, séparé de l'acide chlaurorique et lentement précipité par un sel de zinc uni au carbonate potassique, dans une certaine "eau de pluie", l'eau de pluie seule, recueillie à une époque donnée, on obtient le colloïde rubis, que l'on sépare des cristalloïdes par dialyse, ce que nous avons maintes fois expérimenté et toujours avec un égal succès". Fulcanelli. Les demeures philosophales. Page 179.

TROISIEME PARTIE.

(1). Les religions nordiques ou océaniennes possèdent le même mythe créateur. La légende d'Ymir, identifiable à l'Adam cosmique, tué par Odin et ses deux frères, illustre de manière concordante le mythe Saturne-Jupiter. En Océanie, le Dieu Taaroa, à la seule différence des précédents (il s'auto-détruit), part du même mythe décréation-recréation.

BIBLIOGRAPHIE.

- | | |
|--------------------------|---|
| Briant Théophile. | Le testament de Merlin.
A Bellanger. |
| Canseliet Eugène. | Alchimie.
J-J Pauvert. |
| Canseliet Eugène. | Les douze clés de la
philosophie.
De Basile Valentin.
J-J Pauvert. |
| Canseliet Eugène. | Trois anciens traités d'alchimie.
J-J Pauvert. |
| Charpentier Louis. | Les mystères de la
cathédrale de Chartres.
Laffont. |
| Cygliani. | Hermès dévoilé.
Editions traditionnelles. |
| Dailliez Laurent. | Les templiers, ces inconnus.
Perrin. |
| Formeville. | Notice sur une maison du 16 ^e siècle.
Pigeon. 1834. |
| Fulcanelli. | Le mystère des cathédrales.
J-J Pauvert. |
| Fulcanelli. | Les demeures philosophales.
J-J Pauvert. |
| Gobineau de Montluisant. | La royale Thémis.
Imprimé à Metz. |
| Guasco Roger. | La Rosée brûle le sel.
Editions Telfer. |
| Guasco Roger. | Le soleil brûle la rosée.
Editions Telfer. |
| Guillé Etienne. | L'Alchimie de la vie.
Editions du rocher. |
| Philalèthe. | Introitus. |

Pauwels et Bergier.

Le matin des magiciens.
Gallimard.

Sendivogius.

Cosmopolite ou nouvelle.
lumière chymique.
Paris 1629.

Stolcius.

Viridarium chemicum.

Valentin Basile.

Lucas Jennis.

Les douze clefs de la philosophie.

Editions de minuit.

Traité de l'Azoth.

Archives et documents de l'auteur.

Articles parus dans « Murmures d'Irem », publication de l'association
l'Oeil du Sphinx.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Préface.	9
Introduction.	13
Les origines.	21
Le parcours alchimique.	33
L'initiation hermétique.	37
Aperçu du symbolisme.	43
Les chymies.	53

DEUXIÈME PARTIE.

Les Maîtres.	67
Le livre hermétique.	75
L'alchimie et les légendes.	83
Les principaux Maîtres.	123
Synthèse.	167

TROISIÈME PARTIE.

Introduction.	171
Le vocabulaire chymique.	174

Le vocabulaire hermétique.	189
Les expressions hermétiques.	211
Le bestiaire et la végétation alchimiques.	243
Le panthéon alchimique.	255
Les maximes alchimiques.	273

QUATRIÈME PARTIE.

Le grand Oeuvre.	291
Notes.	321
Bibliographie.	327



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

ALCHIMIE

ALTUS - Mutus Liber (Planches remises dans leur ordre véritable par Patrick Rivière dans sa Préface).

ANONYME - Symbolisme Hermétique du Château de Dampierre-sur-Boutonne (Préface de M. Hédelin, actuel propriétaire).

BARCHUSEN Jean-Conrad - Traité Symbolique de la Pierre Philosophale (Préface de Patrick Rivière).

D'AMBRE Jean - Arcanes Majeurs et Art Chymique.

D'AMBRE Jean - Discours sur l'Art Chymique - Chap. 1 à 22.

DANIER Richard - L'hermétisme alchimique chez André Breton - Interprétation de la symbolique de trois œuvres du poète (Préface de Patrick Rivière).

FRANÇOISE - De Maître à disciple.

JOBERT Alphonse - Cours d'Alchimie. Épuisé

KELLY Edward - Les Écrits Alchimiques.

KHAITZINE Richard - Fulcanelli et le Cabaret du Chat Noir.

LAMBSPRINCK - Petit traité de la Pierre Philosophale.

MAN C. de - Beaumarchais, espion du Roi (1732-1799).

MARTINET Lucien - Clefs secrètes des faiseurs d'or ou 100.000 ans d'or alchimique.

MAZLO Robert - À la recherche du Tarot perdu.

MURIEN Petri et SAINT-CLAIR Éric - L'Aura Bleue du Mercure Alchimique (Or Potable, Mercure Alchimique et Huiles Métalliques).

PARACELSE - Le Livre de la Rénovation et de la Restauration. Épuisé

PICCOLPASSI Cyprian - Les Troys Livres de l'Art du Potier.

ROSSELLET François - La Chrysospagyrie (1582 - Secret de fabrication de l'Or Potable).

SAINT-SETIERS Catherine - Une santé de Pierres (Guide pratique des Pierres de santé).

URBIGER - Circulatum Minus et Circulatum Major.

VALENTIN Basile - Le Macrocosme ou Traité des Minéraux.

CONTES

KHAITZINE Richard :

- Le Symbolisme Maçonique et Hermétique de Peter Pan.
- Le Symbolisme Maçonique et Hermétique du Petit Chaperon Rouge.

MAGIE

BUCKLAND Raymond - Rituels Pratiques de Bougies.

FRATER ISRAFEL - Créez votre propre Système Magique.

KIRCHER Daniel - Magie et Religion Étrusques.

LE GRIMOIRE SECRET DE TURIEL - (L'un des très rares textes consacrés aux Esprits Olympiques). *Épuisé*

LE LIVRE DU RASSEMBLEMENT DES FORCES - (La Magie Énochienne de la Golden Dawn). *Épuisé*

LITURGIE EUCHARISTIQUE - (Rituels selon le Pontifical de l'Église Gnostique Apostolique - Tome I).

PROPHÉTIES

BOULANGER Louis - Les clefs astrologiques des centuries de Nostradamus.

COOKE Maurice - Hilarion - Le temps des tribulations (extrait de *"The Nature of Reality"* traduction et préface d'Olivier Flipo).

PHAURE Jean - Les Portes du 3e Millénaire. Les astres, les prophéties et la fin de l'histoire.

TARADE Guy & SCHREYER Alexandra

- Le Dernier Testament de Nostradamus.
- 28 Juillet 1999 - *"Du ciel viendra le Grand Roy d'Effrayeur"* - Nostradamus.

RANDOLPH Pascal Beverly

- Le Grand Procès de l'Amour Libre.
- Seership ! Le Miroir Magnétique.
- The Unveiling ou ce que je pense du Spiritualisme.

RENCONTRES EXTRATERRESTRES

COMMANDANT X - L'ultime Complot.

DEMARCO Gérard - Les Paraterrestres, nos Initiateurs ; la Terre origine des extraterrestres.

DIBITONTO Giorgio - Anges en Astronef.

KIRCHER Fabrice & BECKER Dominique - Enquête sur les Insaisissables - Tome I.

LÉCOSSOIS André - Sites mystérieux et Extraterrestres.

PANTEL Jean-Claude : Les Visiteurs de l'Espace-Temps (*Une Histoire Vécue*).

- L'Initiation (phénomènes physiques).

- Le Message (réactualisation d'une Initiation Ancienne basée sur la philosophie et la physique).

- L'expression (mise en pratique) - mars 1999.

- Cassette *Contacts Espace-Temps* n° 4 "Ciné Horizon" et n° 9 "Les Portes du Futur" de Jimmy GUIEU résumant cette étrange aventure de Jean-Claude PANTEL.

SIDER Jean

- Le dossier 1954 et l'imposture rationaliste.

- OVNIS : Le Secret des Aliens.

TUELLA - Projet Évacuation.

ZABIA - Messages de l'Autre Dimension.

ROMANS ÉSOTÉRIQUES

LIGERON Jean-Michel - La malédiction de la Dame Blanche (histoire fantastique tirée d'une enquête liée aux phénomènes de hantise ou poltergeist).

MARTEIL Jean-Louis - Soleil Noir (légende indienne sur le retour des loups).

VALCQ Philippe : Chroniques médiévales d'une ville magique - Montreuil-sur-Mer :

- Le ménestrel de Marie (XIIe siècle - rapport du ménestrel Gerbert de Montreuil-sur-Mer avec les Templiers).

- La troublante et très étrange aventure de Maître Pasquier Alard (XVIe siècle - Notaire royal à Montreuil sur la Mer).

- Les mystères de la Tour de l'Aurore (XVIIe siècle - extrapolation des découvertes faites dans l'une des Tours d'enceinte de Montreuil-sur-Mer - parution Mai 1999.

- Les Enfants de la Veuve (XIXe siècle - Loge Maçonnique Occulte à Montreuil-sur-Mer (à paraître).

- Les Compagnons de la Grenouillère (XXe siècle - Enquête étrange sur la disparition d'enfants durant la dernière guerre (à paraître).

SOCIÉTÉS SECRÈTES

HUTIN Serge - *Gouvernants Invisibles et Sociétés Secrètes* (1ère édition "J'ai Lu", 1971).

SPIRITUALITÉ

AMO - Le reportage de première main d'un Initié de l'un des sites désignés de la Grande Fraternité Blanche, sur le Toit du Monde.

FRÈRE PHILIP (George HUNT WILLIAMSON) - *Le Secret des Andes. Épuisé*

TRADITION

BRESLE Valentin

- *Thesaurus Magiæ* - Tome I.
- *Thesaurus Magiæ* - Tome II.
- *Thesaurus Magiæ* - Tome III.

CASTILLE Daniel - *Le Diable Mérovingien*.

DOCQUIR Josseline

- *Le Phénix d'Or ou l'Homme Dieu*.
- *Un Initié nommé Jésus*.
- *Saint Germain l'Immortel*.

KIRCHER Fabrice & **BECKER** Dominique - *L'Eau et ses Mystères* - Tome I - *L'Atlantide*.

LIERRE Yves - *Rennes-le-Château - Le vrai trésor* (1ère édition "de Neustrie", 1986, largement augmentée - Préface et Postface de Patrick Rivière).

VALCQ Philippe - *L'Énigme de la Ville Secrète des Templiers* - *Montreuil-sur-Mer*.

YOGA

EURIEULT Yves - *Le Talion - Itinéraires Bouddhistes* (rencontre d'un Voyageur et du Bouddhisme - *un Joyau en la matière*).

LIROY Lucien - *Le Secret des Mondes Parallèles* (Méthode pour parvenir à l'Éveil...).

MASUTANI (Maître Fumio) - **OSORIO** (Paulette et Georges) - *Le Bouddhisme est-il Père du Christianisme ?*

PELISSIER Jean - *Secrets de centenaires - Principes de médecine traditionnelle chinoise pour une longue et heureuse vie*

(Académie Internationale de Lutèce - Médaille d'or du XXVI^e Grand Concours International 1995).

PHRA AJAHN YANTRA AMARO - Regard vers l'Intérieur.
(Bouddhisme Thaïlandais - Traduction Yves EURIEULT).

VARAGNAT Jean

- Les Hauts Pouvoirs Psychiques (1^{ère} édition "Dangles", 1946).

Épuisé

- Les Hauts Pouvoirs Spirituels par la Pratique du YOGACARA
(1^{ère} édition "Dangles", 1964). *Non paru*

**ET DE NOMBREUX OUVRAGES
EN PRÉPARATION**

Achevé d'imprimer en septembre 1998
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : septembre 1998
Numéro d'impression : 807030

Imprimé en France

LE
DE



2100-00285241-2

Parmi la nombreuse littérature hermétique parue ces dernières années, l'impétrant à la pérenne alchimie peut déplorer la symbolisation excessive des livres, et le fait que l'expérimentation concrète en soit absente.

Dans les temps anciens, le symbole était vivant, transmis. Il imprégnait la conscience des hermétistes. Il servait de guide dans la Voie obscure et amenait à la Lumière.

"Le livre d'OR de l'alchimie" décortique le symbolisme touffu des siècles révolus. Son auteur, alchimiste depuis plus de vingt ans, a choisi un langage clair, simple, dépouillé des fatras et artifices de la majeure partie des parutions actuelles. Le Grand Œuvre est accessible, ses composants décrits en langage courant ; les allégories hermétiques deviennent des métaux ou des sels chymiques, et l'expérience au fourneau d'un expert donne à ce livre dense une matérialité qui stupéfiera le lecteur.

Il est sûr que cet ouvrage démystificateur deviendra rapidement une référence bibliothécaire pour tout impétrant à la vieille science d'Hermès, mais surtout accompagnera le postulant à côté de son fourneau.

C'est le but de ce travail, un livre théorique et pratique.

Illustration couverture : Jean-Pascal PERCHERON

ISBN 2-910401-90-1

175 FF.



9 782910 401900